

Mentawai

L'île des hommes fleurs

TEXTES D'HUBERT FORESTIER (IRD), DOMINIQUE GUILLAUD (IRD),
KOEN MEYERS (UNESCO), TRUMAN SIMANJUNTAK (PUSLITBANG ARKENAS)

PHOTOGRAPHIES D'ANNA CLOPET

IRD
Éditions

ROMAIN PAGES ÉDITIONS



Hubert Forestier

Docteur en Préhistoire du Museum National d'Histoire naturelle, l'auteur est chercheur archéologue à l'IRD et spécialiste de technologie lithique. Il a vécu en Indonésie pendant plus de 10 ans et a soutenu sa thèse de doctorat sur l'île de Java. Il a depuis exploré des terrains de recherche très variés sur un plan chronologique et géographique, en Indonésie comme ailleurs en Asie (Thaïlande, Laos, Cambodge, Chine, Timor Leste...). À travers l'analyse des techniques de la Préhistoire à nos jours, il étudie les processus adaptatifs de l'homme en contexte de forêt tropicale humide. En s'associant étroitement à la géographie culturelle et à l'ethnologie, il s'est tourné depuis quelques années vers une réflexion sur l'anthropologie des techniques et des espaces sur le temps long, laquelle s'est poursuivie au cœur du territoire des hommes fleurs de Mentawai.

Dominique Guillaud

Docteur en géographie et directrice de recherche à l'IRD, elle est spécialiste de géographie culturelle. Elle a d'abord mené des recherches dans le nord du Burkina-Faso, sur les systèmes agraires et sur leurs changements dans le temps. Depuis une vingtaine d'années, elle se consacre à différents terrains de la région indo-pacifique sur la route des migrations des groupes de langues austronésiennes, d'Asie en Océanie : Sumatra (Indonésie), le Timor Leste et la Nouvelle-Calédonie. En coopérant sur ces terrains avec des spécialistes de l'histoire et de l'archéologie, elle restitue aux anciennes occupations humaines leur dimension territoriale, et met en évidence les héritages du passé dans les constructions identitaires et spatiales du présent.

Koen Meyers

Il est actuellement conseiller technique pour l'environnement au bureau régional des sciences de l'Unesco à Jakarta. Après un cursus aux Beaux-Arts de l'université d'Anvers en Belgique et de nombreux voyages à travers le monde, il visite Siberut dès 1993 et décide d'y travailler par passion pour cette île, ses habitants et son environnement. Pendant près de sept années il est affecté à la base Unesco de Muara Siberut, et participe au programme Man and Biosphere de l'Unesco à Jakarta pour aider à la sauvegarde, à l'aide et au développement de la nature et de la culture des gens de Mentawai. Il a publié de nombreux rapports et articles concernant

Mentawai

L'île des hommes fleurs





Couverture: Bebek, du hameau de Malagasat.

➤ Doubles pages suivantes:

4-5: la cueillette des fruits du jacquier, à 10 m au-dessus du sol.

6-7: deux femmes en train de pêcher, hameau de Butui.

Mentawai

L'île des hommes fleurs

*Une société chamanique
au seuil du xxi^e siècle*

TEXTES D'HUBERT FORESTIER (IRD), DOMINIQUE GUILLAUD (IRD),
KOEN MEYERS (UNESCO), TRUMAN SIMANJUNTAK (PUSLITBANG ARKENAS)

PHOTOGRAPHIES D'ANNA CLOPET

IRD – ROMAIN PAGES ÉDITIONS









SOMMAIRE

INTRODUCTION : DES HOMMES, DES FLEURS ET DES HISTOIRES	10
LES AUTEURS	14
LE TERRAIN ET LA RECHERCHE	16
<i>Les Mentawai, des îles en marge de l'archipel indonésien</i>	16
<i>Les découvertes de l'île de Siberut par les Occidentaux</i>	22
<i>Modernité : le déclin de la société traditionnelle et sa renaissance académique</i>	26
<i>Milieu naturel et paysages de Siberut</i>	30
PALÉOGÉOGRAPHIE, FAUNE ET FLORE DE SIBERUT	36
<i>L'île intacte ?</i>	42
UN PARCOURS DANS SIBERUT	45
<i>Questions pour Siberut : des mythes de l'âge de pierre</i>	
<i>aux perspectives de la modernité</i>	46
AUSTRALOÏDES ET AUSTRONÉSIENS	53
L'ANIMISME COMME COMPORTEMENT « ÉCOLOGIQUE »	54
<i>L'homme, jouet des âmes</i>	60
ÂMES, ESPRITS, FANTÔMES ET AURAS :	
LE DOMAINE INEXTRICABLE DES KEREI	66
L'ART DE MENTAWAI : ESTHÉTIQUE ET COMPÉTITION SOCIALE	72
<i>Les principes organisateurs de la société : la uma au cœur du territoire</i>	74
LE NOM DES INDIVIDUS CHEZ LES MENTAWAI	80
UN MONDE DE RIVIÈRES, DE MARÉCAGES ET DE COLLINES	82
LES CATÉGORIES DE TERRES UTILES À SIBERUT	84
<i>Les bases du système : le roi sagou et le cochon</i>	86
LE SAGOUTIER	88
<i>Les autres enseignes austronésiennes : taro et igname</i>	92
<i>Un système originel à l'empreinte discrète sur le milieu</i>	94
<i>Brouillage foncier et menace écologique : le système transformé</i>	96

LA PERSPECTIVE DU TEMPS	104
<i>La difficile mesure de la profondeur du temps</i>	104
<i>À la poursuite du passé lointain de l'île :</i>	
<i>une phase de peuplement pré-austronésien</i>	107
La terrasse de Toinong Onai	107
LES OBJETS ARCHÉOLOGIQUES DE TOINONG ONAI	108
LE HOABINHIEU : L'ÂGE DE LA PIERRE TAILLÉE	
DANS LA FORÊT DU SUD-EST ASIATIQUE	110
Comparaisons avec un site Hoabinhien proche :	
Tögi Ndrawa dans l'île de Nias	112
<i>La piste néolithique ?</i>	114
UN NÉOLITHIQUE « PLURIEL » EN INDONÉSIE ?	116
<i>L'enracinement des sociétés actuelles</i>	118
Avant Siberut	118
L'éclatement fondateur de Simatalu	122
Les anciens sites révélés par la tradition orale	126
<i>Scénarios pour le peuplement de l'île</i>	128
Les vagues austronésiennes et les rencontres australoïdes :	
les premiers héritages	128
D'hypothétiques rencontres à l'âge des métaux	133
L'ÉNIGME DES GONGS MÉTALLIQUES	134
<i>La résultante des peuplements : une société singulière à Siberut</i>	136
 QUEL DESTIN POUR SIBERUT ?	 140
<i>Folkloriser la culture ?</i>	140
<i>Manger la forêt ?</i>	144
<i>Une tradition en transition</i>	148
 BIBLIOGRAPHIE	 152
REMERCIEMENTS	157

INTRODUCTION

DES HOMMES, DES FLEURS ET DES HISTOIRES

10



➤ Surf à Karangmajat, un des îlots du Sud.

En Indonésie, les études de sciences humaines semblent avoir jusqu'ici plutôt privilégié les grandes îles, à l'instar de Kalimantan ou de Sumatra, ou même de Java¹, qui abritaient bien souvent les pôles des États précoloniaux. Ces grands ensembles insulaires recouvrent une importante complexité culturelle, politique et économique, et il est bien difficile de rendre compte de façon simple de leur peuplement ou de leur fonctionnement. En revanche, ce que l'on peut nommer les « périphéries » de ces grandes îles offrent un intérêt insoupçonné. Elles représentent en effet des modèles plus lisibles, et qui leur sont alternatifs ou complémentaires : tantôt elles rendent compte d'autres possibilités d'aménagement par l'homme, d'autres compositions sociales ou territoriales, tantôt elles permettent de comprendre comment les centres politiques et économiques, qui y puisaient une partie de leurs ressources, pouvaient tout simplement fonctionner. C'est à la découverte d'une de ces « périphéries » que l'ouvrage convie le lecteur : Siberut, l'île la plus septentrionale et la plus vaste de l'archipel des Mentawai, est située à environ 130 km au large des côtes occidentales de Sumatra, dans l'océan Indien.

Aujourd'hui, Siberut est réputée comme l'un des sites les plus exceptionnels de surf de l'Indonésie, et attire des adeptes de la vague venus du monde entier, en particulier de l'Australie. Des tour-opérateurs de Sumatra organisent le plus souvent depuis Padang la traversée en bateau et le séjour de ces quelques touristes aventureux, et leur offrent aussi la possibilité d'une visite auprès des populations de l'île : « *Stone Age hunter-gatherer culture of the Mentawais is unique and still thriving in the more remote parts of Siberut. We can arrange guided treks into the interior (extra charges apply).* » ([Mentawai Surf Sanctuary](#)). Mais la plage et les rouleaux des surfeurs sont localisés aux îlots du sud de Siberut, qui n'étaient jadis visités que pour la collecte du coprah, et leurs incursions dans l'île elle-même restent occasionnelles.

¹ L'île de Sumatra couvre une surface de 445 000 km² ; Kalimantan occupe la majeure partie de l'île de Bornéo, qui s'étend sur 736 000 km² ; Java occupe une surface de 139 000 km². Siberut, en comparaison, ne couvre qu'environ 4 000 km².



• Aman Lau Lau, du clan Sajijilat. Le chamane s'est enduit la peau de curcuma pour une cérémonie.

Internet et la presse ont largement contribué à la réputation des populations de Mentawai « *qui vivent en contact avec la nature sur des îles encore vierges* » ([Turquoise Surf Travel](#)). Cette réputation s'inspire de nombreuses publications de tout genre, allant de la description scrupuleuse aux récits rocambolesques d'expéditions dans « *la jungle infecte* » (Brent, 1979), pour rencontrer « *les derniers représentants de cette culture sortie du fond des âges* » (Lelièvre, 1992 : 9). Quant aux travaux scientifiques menés sur Siberut, ils se rangent pour la plupart dans l'une ou l'autre des catégories qu'a jusqu'ici inspirée l'île, l'écologie d'une île en danger, ou l'ethnologie de cultures présentées comme anachroniques et menacées. Dans un autre registre, l'ouvrage du photographe Charles Lindsay, *Mentawai Shaman* (1992), offre le récit éclairé et superbement illustré d'une expérience de vie quotidienne chez les gens de Mentawai.



• Jeune femme
du hameau de Malagasat.

Pourquoi donc un livre supplémentaire ? Précisons que le caractère spectaculaire de Siberut, qu'évoquent d'emblée la jungle et les chamanes, n'est pas le premier facteur qui a motivé notre recherche. Il nous a semblé beaucoup plus intrigant qu'aucune des analyses livrées jusqu'ici ne parvînt à intégrer de façon convaincante la dimension diachronique : les auteurs s'évertuaient à reconstituer une société « originelle » en passe de disparaître complètement, comme si celle-ci s'était perpétuée, immuable, depuis des temps immémoriaux. Or, dans notre perspective, l'île est un témoin. Du fait de son insularité et d'un relatif isolement, on y retrouve des traits culturels, techniques et paysagers qui ont ailleurs disparu, mais qui semblaient autrefois se retrouver avec une large distribution dans l'aire de l'actuelle Indonésie. Ces traits témoignent de lents ajustements sociaux et techniques survenus tout au long de l'histoire de l'île et qui, loin de s'interrompre, se poursuivent encore aujourd'hui. Car l'île est désormais ouverte sur le reste du monde, et différentes options de développement s'offrent à elle pour s'intégrer aux réseaux de l'Indonésie contemporaine. Cette situation nous a semblé intéressante. Témoin du passé et gageure pour l'avenir, Siberut permet de mesurer, à son échelle, l'importance de la prise en compte du temps pour la compréhension des environnements, des espaces et des sociétés d'aujourd'hui.

C'est pourquoi cet ouvrage, qui évoque le peuplement de l'île, ne se veut pas d'histoire ou d'archéologie, pas plus qu'il ne se veut, en traitant des sociétés et de l'environnement, une étude d'ethnologie ou d'écologie. C'est un angle original qu'il apporte en proposant une analyse à la croisée de tous ces regards, qui rendent compte, au final, de la complexité des dimensions mobilisées dès lors qu'on évoque la question du peuplement humain. Cette question éminemment diachronique va au-delà de la narration de processus ou de la description de vagues d'arrivées successives. Elle évoque aussi et surtout la composition avec d'autres groupes venus plus tôt ou plus tard, une certaine lecture de l'environnement, un ajustement technique et d'une façon générale, toute une série d'adaptations à l'environnement qui se sont cumulées jusqu'à aujourd'hui. Leur connaissance est un préalable indispensable à la compréhension des situations actuelles et à la prescience de leur évolution. En résumé, c'est en appréhendant ces « fantômes » du temps passé que l'on peut saisir toute la complexité de la situation actuelle et disposer de quelques indices pour envisager l'avenir.

On ne saurait ainsi trouver dans ce livre une approche complète des sociétés ou du milieu de Siberut, que le lecteur pourra rechercher dans la bibliographie présentée au terme de cet ouvrage. En revanche, on y verra exposé ce qui, des sociétés ou du milieu, est significatif pour la compréhension des adaptations si particulières de ces hommes à leur environnement insulaire. On notera par exemple que la reconstitution du peuplement de Siberut révèle la trace de mouvements de populations, de techniques et de pouvoirs qui la dépassent très largement, et qu'elle est l'occasion d'évoquer à peu près toutes les grandes phases du peuplement ancien de l'Asie du Sud-Est insulaire, à l'exception de celles portées par les grandes religions (hindo-bouddhisme et islam). La confrontation de connaissances générales et d'observations de terrain permet ici d'apporter quelques pistes originales concernant, par exemple, les migrations anciennes. À la lumière des découvertes faites à Siberut, on réalise ainsi que les Australoïdes, premières populations d'hommes modernes et grands absents dans l'histoire régionale de l'Asie du Sud-Est, ont pu jouer dans les pratiques horticoles et les savoirs techniques un rôle bien plus important que celui qu'on leur attribue habituellement.

Enfin, c'est dans un souci de faciliter la lecture de cette histoire complexe, perçue à différents niveaux, que la présentation du texte a été organisée « en tiroirs », les encadrés étant l'occasion d'aborder certains aspects, soit plus généraux, soit plus précis, de l'environnement, du peuplement, des sociétés et de leurs cultures.



➡ Pirogue sur la rivière
Bat Oinan.



• Une mission de prospection archéologique à Siberut: Turibius, Koen Meyers, Hubert Forestier, Franck Noell, Dubel Driwantoro.



• Entretien sur la fabrication du poison: Aman Telefon et Dominique Guillaud.

LES AUTEURS

La présente collaboration est née de la rencontre de plusieurs chercheurs et acteurs du développement.

D'abord, le projet de réserve mondiale de la biosphère de l'Unesco, né en 1981, s'est renforcé en 1993 par la mise en place du parc national de Siberut, et la mise en réserve de près de 200 000 ha dans l'ouest de l'île. En 1998, une équipe pluri-institutionnelle s'implante dans l'île, dans le but de promouvoir sa protection et son développement raisonné, s'attachant à l'implication des communautés locales. C'est dans ce contexte que Koen Meyers a assuré à Siberut la coordination du programme de l'Unesco.

Christophe Abegg, pour sa part, a participé en 2002 à la mise en place et au développement du Siberut Conservation Project, destiné à préserver et à étudier la richesse faunistique et floristique de Siberut, tout en promouvant le développement villageois dans le nord de l'île.

Pour les autres auteurs, l'interrogation s'enracinait dans l'expérience d'un terrain antérieur sur la grande île de Sumatra, et dont l'étude avait soulevé une série de questions concernant notamment les techniques, cruciales pour comprendre les adaptations humaines et les évolutions du couple société-environnement dans un contexte extrême. C'est au départ dans l'optique d'une comparaison avec le milieu technique particulier de Siberut, réputé presque entièrement basé sur l'emploi de matières végétales, qu'Hubert Forestier, Dominique Guillaud et Truman Simanjuntak se sont intéressés à cette île, qu'on disait avoir été isolée au long de son histoire. Ici, les phénomènes étaient susceptibles de s'offrir plus distinctement à l'observation, illustrant le fameux effet de laboratoire propre aux îles. À l'épreuve du terrain, la question technique a éclaté en plusieurs interrogations sur le peuplement de l'île et sur les choix sociaux et culturels qui sous-tendaient les activités humaines. Cette recherche s'est effectuée dans le cadre de l'unité de recherche 92 de l'IRD qui se consacrait aux « Adaptations humaines aux environnements tropicaux durant l'Holocène ».

Anna Clopet, photographe indépendante, spécialisée dans le reportage, est venue illustrer à la demande de l'équipe scientifique l'environnement quotidien et quelques-unes des activités les plus spectaculaires des hommes fleurs.



► Anna Clopet entre deux hommes fleurs.

LE TERRAIN ET LA RECHERCHE

Les Mentawai, des îles en marge de l'archipel indonésien

Du fait de la configuration géographique de l'Indonésie, les groupes humains qui peuplent ce monde constitué de plusieurs milliers d'îles s'organisent en une mosaïque culturelle, en une « pléthore de cultures interconnectées » et, bien avant les temps précoloniaux, quasiment tous ces groupes entretenaient déjà les uns avec les autres des relations commerciales, tributaires ou rituelles (Reid, 1996 : 6). Les relations parfois ténues et plus ou moins épisodiques qui unissaient la plupart des îles dès la préhistoire et la proto-histoire (Bellwood, 1997) préfiguraient la structuration plus marquée des pouvoirs, des réseaux et des espaces, qui s'est mise en place avec les premiers grands royaumes. Ainsi, la période hindo-bouddhiste, qui débute approximativement au ^{vii}^e siècle de notre ère, a vu le développement des premiers grands réseaux d'échange à longue distance (Miksic, 1996), lesquels ont été ensuite repris et renforcés à partir du ^{xv}^e siècle par les marchands musulmans (Ricklefs, 1993). Ces réseaux commerciaux permettaient d'exporter divers biens, métaux précieux, épices, résines, produits forestiers et agricoles, et aussi esclaves, depuis les zones les plus reculées vers les ports marchands, et au-delà, vers d'autres zones de l'archipel ou vers les marchés de la Chine ou du golfe Persique.

16



➤ La rivière à la tombée du jour.



➤ Enfant à Muntei.

♦ Départ pour la chasse.



Les Européens étaient tôt venus profiter des richesses de ces nouvelles « Indes ». Lorsque, au ^{xvii}^e siècle, la Compagnie des Indes orientales (VOC) établit ses comptoirs dans l'archipel, toute l'aire est structurée depuis longtemps en réseaux et pôles marchands. Les « intérieurs » des grandes îles, comme Bornéo ou Sumatra, abritent des populations de chasseurs-cueilleurs, dont certaines perdurent de nos jours. La plupart de ces populations existent souvent dans une situation de complémentarité et d'échange par rapport aux pôles marchands, que ces groupes spécialisés dans les parcours de la forêt et dans son exploitation approvisionnent en produits de collecte et de chasse, et en autres biens précieux.

Ainsi, à l'époque de la VOC déjà, rares sont les zones qui se situent à l'écart des réseaux commerciaux et politiques de l'archipel, et leur situation ne semble pouvoir être expliquée que par leur inaccessibilité, ou par leur absence totale de ressources. Pourtant, à l'ouest de Sumatra, à quelques centaines de kilomètres des côtes, un chapelet d'îles paraît quelque peu en marge de l'archipel. Chacune de ces îles présente sa singularité. Nias, presque au nord, se signale comme l'île aux mégalithes, et l'architecture spectaculaire développée par ses sociétés complexes, symbolisées par l'image de guerriers cuirassés, fascine au ^{xix}^e siècle les Occidentaux qui la découvrent. L'île est toutefois loin d'ignorer l'extérieur, car elle sert depuis le ^{xvii}^e siècle de réservoir d'esclaves, destinés en particulier aux plantations de poivre d'Aceh. Enggano, tout à fait au sud, est considérée comme à part de toutes les autres îles : ses populations ont eu longtemps la réputation — induite — de ne connaître aucun outil, ni en métal, ni végétal ou même en pierre. Elles construisaient des huttes en forme de ruche, et leur alimentation était traditionnellement l'igname, un tubercule, alors qu'en Indonésie le riz est habituellement cultivé (Ter Keurs, sd). Siberut, entre les îles Batu (les « pierreuses » des premiers marins français²) qui la séparent de Nias au nord, et le groupe des Pagai et de Sipora au sud, offre d'autres singularités encore. Ses habitants ont acquis le surnom « d'hommes fleurs » du fait des tatouages qui couvrent leur corps et des parures végétales qu'ils arborent. Ils ne connaissent apparemment ni le métal, ni le tissage, ni la poterie (Schefold, 2002 : 324), et l'on dit qu'ils vivent dans la forêt comme les survivants d'un autre âge (Lelièvre, 1992).

² Batu signifie « pierre » en indonésien.





➤ L'archipel de Mentawai et l'île de Siberut, à l'ouest de Sumatra.
 © Laurence Billault, IRD.



♦ Deux femmes en pirogue. Cliché P. Wirz, ca. 1930. © Tropenmuseum, Amsterdam 10005487.

Siberut captive les voyageurs qui ont la curiosité de jeter l'ancre à ses abords. Surpris par l'apparence étrange des habitants que fixent les esquisses et clichés de l'époque, insistant sur les vêtements de feuilles et les tatouages, les visiteurs découvrent aussi le caractère insolite du milieu naturel, dominé par une forêt et des marécages étouffants, dans lesquels les populations semblent évoluer à leur aise. Contrairement au reste de l'Indonésie, point de riz dans cette île, mais d'autres plantes qui tiennent une place prépondérante : sagou et taro. L'élevage du cochon et l'importance de la chasse et de la cueillette situent cette économie insulaire dans le registre de l'exception. Les communautés se fondent dans la forêt qui leur apporte une bonne partie de leurs ressources ; elles semblent avoir établi avec elle une sorte d'équilibre, et l'ensemble de ce tableau inspire aux premiers visiteurs occidentaux la vision d'un monde « à part », d'une sorte d'harmonie primitive, d'une île oubliée dans l'espace et dans le temps.



► La collecte des vers dans le tronc d'un sagoutier.



Les découvertes de l'île de Siberut par les Occidentaux

À Siberut, on raconte qu'autrefois le ciel était très près de la terre, et que les habitants souffraient, brûlés par le soleil. Alors les gens de Siberut ont pris leurs arcs et ont décoché leurs flèches vers le ciel, pour que celui-ci s'éloigne. Et le ciel s'est éloigné, ainsi que le Soleil, la Lune et tous les astres. De cet épisode témoignent les étoiles : elles sont la marque des flèches qui ont transpercé la voûte céleste (voir aussi Henley, 2001).

22

Ce petit conte bien connu dans l'île pourrait être tenu pour emblématique de la situation de Siberut, dont les habitants, comme ils ont jadis éloigné le ciel, semblent aussi avoir réussi à repousser toutes les influences extérieures. L'île, en effet, paraît s'être tenue soigneusement à l'écart des grands axes d'échanges et des principaux courants religieux et techniques qui ont influencé l'archipel indo-malais depuis 2000 ans.

Les premiers navigateurs occidentaux ne firent qu'effleurer aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles cette chaîne d'îles de l'ouest de Sumatra, sans vraiment l'explorer. En témoignent les premiers noms qu'ils donnent à ces îles, lesquels ne reflètent souvent rien qui leur fût spécifique. Si Mintaon fut le premier nom donné à Siberut par les Portugais en 1606, l'archipel formé par les îles de Pagai nord et sud fut catalogué au départ comme « les îles Nassau » (Nassau Eilanden) par les Néerlandais, qui dénommèrent aussi l'île de Sipora « Goed Fortuyn ». L'ensemble de ces îles, Siberut, Pagai nord, Pagai sud et Sipora, fut par la suite désigné comme l'archipel de Mentawai. Ce nom de Mentawai donné par les découvreurs occidentaux a une origine encore confuse, certainement extérieure à l'archipel, et il occulte la diversité des identités insulaires (Reeves, 2000). Il est cependant le plus communément utilisé, dans les îles comme en dehors de celles-ci, pour désigner l'archipel et ses habitants (les Simentawai ou orang Mentawai, « gens de Mentawai »), et sert à l'occasion à désigner l'île de Siberut elle-même.



► Parures de tête, Mentawai.
Anonyme, sd. © Tropenmuseum,
Amsterdam 10005477.

Vers la fin du ^{xviii}^e siècle, John Crisp, employé de la Compagnie des Indes anglaises, mentionne pour la première fois de façon explicite les îles Mentawai, en particulier les Pagai où il était entré en contact avec les habitants : « We find a race of men, whose language is totally different, and whose customs and habits of life indicate a very distinct origin and who resemble more the inhabitants of the late discovered islands in the great Pacific Ocean. »³ (Crisp 1799 : 77). Ces descriptions, si elles éveillaient la curiosité concernant

³ « Nous trouvons là une race de gens dont le langage est totalement différent, dont les coutumes et les habitudes de vie indiquent une origine tout à fait distincte, et qui ressemblent davantage aux habitants des îles récemment découvertes du grand océan Pacifique ».



• Archers de Mentawai.



♦ Femme en vêtements de feuilles.
Anonyme, 1938 © Tropenmuseum,
Amsterdam 10002822.

ces populations, ne désignaient guère les îles comme intéressantes d'un point de vue économique. C'est à peine si les Anglais tentèrent, au milieu du XVIII^e siècle, d'installer dans l'île de Pagai Sud un établissement pour la culture du poivre, qui périclita au terme de quelques années, du fait notamment des « pluies incessantes » qui finirent par décourager les Européens (Marsden, 1811 : 468). Plusieurs tentatives furent bien menées pour exploiter le bois, les belles forêts de la zone ayant été remarquées, mais, toutes infructueuses, elles furent rapidement abandonnées.

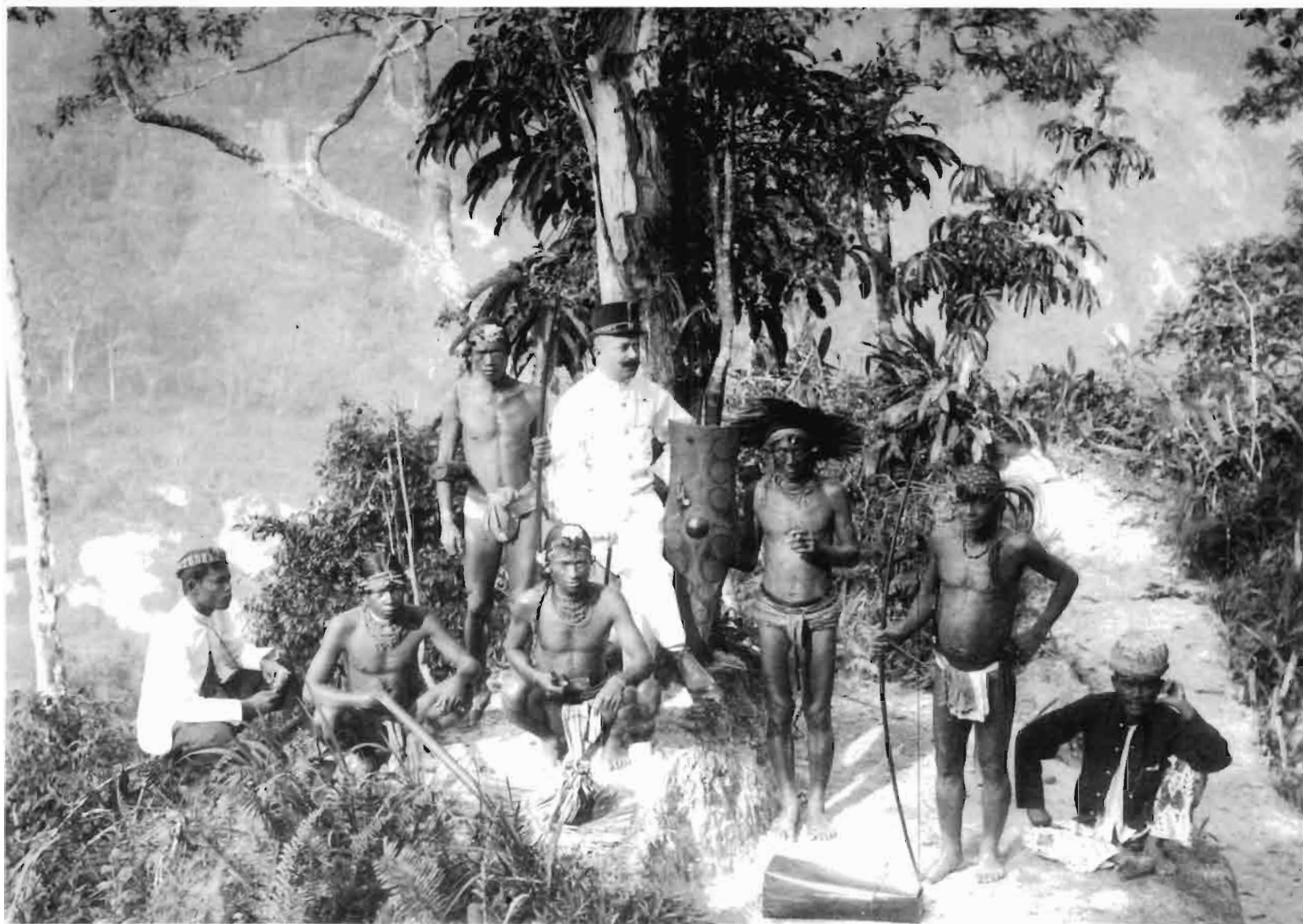
D'une façon générale, les îles de Mentawai furent peu convoitées jusqu'au traité de Londres de 1824, qui organisa le partage des aires d'influence entre les puissances commerciales des Pays-Bas et du Royaume-Uni en Asie du Sud et du Sud-Est ; Sumatra et ses îles revinrent alors aux Pays-Bas. Mais cette prise de possession ne fut effective qu'en 1864, lorsque les Néerlandais déclarèrent leur souveraineté sur l'archipel des Mentawai. Et encore fallut-il attendre 1904-1905 pour qu'une garnison, avec à sa tête un commandant de district, fût établie à Siberut (Loeb, 1972 ; Schefold, 1980a). Le rôle de cette garnison était principalement de mettre un terme au pillage, par les pirates qui sillonnaient ces eaux, des navires de commerce passant à proximité (Persoon, 1987 : 161).

L'installation, à peu près à la même époque, des autorités coloniales néerlandaises et des missionnaires protestants (1901) fut à l'origine d'importants changements. La chasse aux têtes, pratiquée dans l'île comme dans une bonne partie de la région, fut interdite par l'administration, et les pratiques cérémonielles et rituelles des habitants de Siberut, relevant de l'animisme, furent officiellement condamnées par l'Église. Un impôt de capitation fut mis en place, avec des expéditions militaires dans l'intérieur de l'île ayant pour objectif de faire respecter ces nouvelles règles et de cartographier les aires occupées. En 1909, le premier missionnaire paya d'une flèche en pleine tête ces réformes difficilement acceptées (Brent, 1979 : 247), et il fallut attendre 1915 pour que l'Église compte un premier converti (Schefold, 1980a).

Parallèle à cette volonté de civiliser les autochtones récalcitrants, l'intérêt pour les populations insolites de Mentawai ne tarissait pas. Faisant suite aux écrits pionniers de Crisp (1799), les premières approches ethnographiques furent publiées au milieu du XIX^e siècle (Von Rosenberg, 1853 ; Logan 1855) et se succédèrent régulièrement par la suite (Modigliani, 1898 ; Kruyt, 1923 ; Loeb, 1928, 1929), attisées par une véritable fascination pour une culture locale singulière, jugée sans rapport avec celle des groupes voisins. La découverte d'un milieu naturel unique inspira alors aussi les premières études naturalistes (Chasen et Klos, 1926 ; Ridley, 1926, etc.).



◆ Raja Si Lobai, des îles Mentawai. Anonyme, sd.
© Tropenmuseum, Amsterdam
10001829.



◆ Administrateur européen avec quelques « chefs » des Mentawai.
Cliché C. B. Nieuwenhuis, sd. © Tropenmuseum, Amsterdam 10001828.



◆ Crânes de cochons
dans une maison
clanique.

Modernité : le déclin de la société traditionnelle et sa renaissance académique

26



➤ Andar et Edi, Mailepet.

Les études scientifiques sur l'île, après l'indépendance de l'Indonésie en 1945, connaissent une éclipse. Les temps ne sont plus à la fascination pour les cultures primitives: le jeune gouvernement indonésien a pour objectif de gommer tout ce qui évoquerait une société « arriérée »; le peu d'objets subsistant des pratiques animistes sont confisqués et détruits, la religion et les rites proscrits, et les habitants sommés de se convertir au christianisme ou à l'islam dans un délai de trois mois. Des déplacements de population sont organisés et les habitants jusque-là dispersés en groupes claniques le long du réseau hydrographique sont regroupés de force sur la côte ou dans des emplacements contrôlables le long des grandes rivières. Ces nouveaux villages sont dotés des signes extérieurs de la société moderne: écoles, bâtiments en dur, églises et mosquées, tracé de chemins rectilignes, et le système d'administration indonésien, basé sur le chef de village, y est appliqué.

Si la plupart des habitants de l'île se soumettent bon gré mal gré à ces réformes imposées, certains cependant résistent et tentent de perpétuer leur mode de vie ancestral, en rejoignant des aires reculées où il leur est loisible, en particulier, de continuer à élever des cochons aux alentours de leur maison, pratique bannie par le gouvernement. Quoique cette politique « civilisatrice » se soit assouplie dans les années quatre-vingt, autorisant un certain retour aux pratiques traditionnelles⁴, les gens de Mentawai jouent désormais sur les deux registres de la tradition et de la modernité, passant du chef-lieu ou du monde des villages organisés à celui des écarts dans la forêt au gré d'un simple changement vestimentaire. Ces transitions possibles entre les deux mondes sont exploitées par l'écotourisme, nouvelle source de revenus apparue dans les années 1980, qui sait monnayer au prix fort l'image du « primitif » et un milieu forestier relativement intact et difficile d'accès.

⁴ Ce retour à la tradition a été, à Siberut comme ailleurs en Indonésie, en partie rendu possible par le principe d'« unité dans la diversité » prôné par le gouvernement, qui encourage depuis cette époque l'affirmation des identités locales. En réalité, ce principe ouvre aussi la possibilité pour l'État d'exploiter sur un plan touristique l'image des cultures locales.



→ Femmes préparant leurs filets.



→ Village d'Ugai, issu du regroupement de populations.

Entre-temps, l'étude des étranges sociétés de Siberut a aussi pu reprendre. À compter des années 1970-1980, la plupart des auteurs se concentrent sur les thèmes connexes de l'ethnologie et de l'anthropologie culturelle (Schefold, Reeves), et s'essaient à la reconstitution d'une société originelle parée de tous ses attributs : clan, maison clanique, rituels etc. D'autres (Persoon) tentent, avec des préoccupations similaires, de mesurer le changement apporté par la modernité dans des îles réputées longtemps fermées au contact avec l'extérieur.

Pour leur part, les disciplines écologiques réaffirment, dès les années soixante-dix, le caractère unique de Siberut : son long isolement paléogéographique a généré deux phénomènes contingents, une forte spéciation et un important endémisme floristique et faunistique, en particulier pour les populations de primates qui font la renommée de l'île sur le plan biologique.



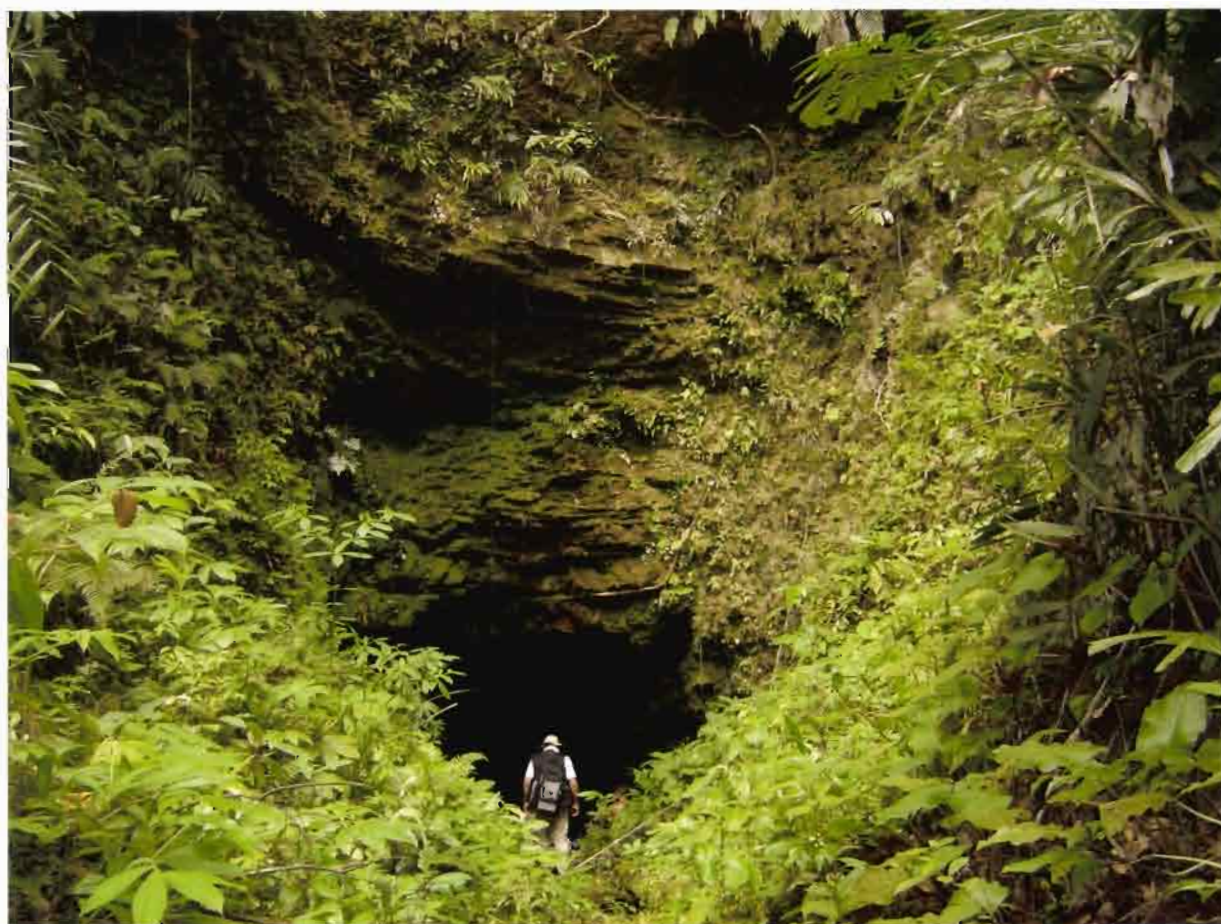
➤ Un horticulteur dans son jardin débarrasse un arbre fruitier des lianes qui le parasitent.

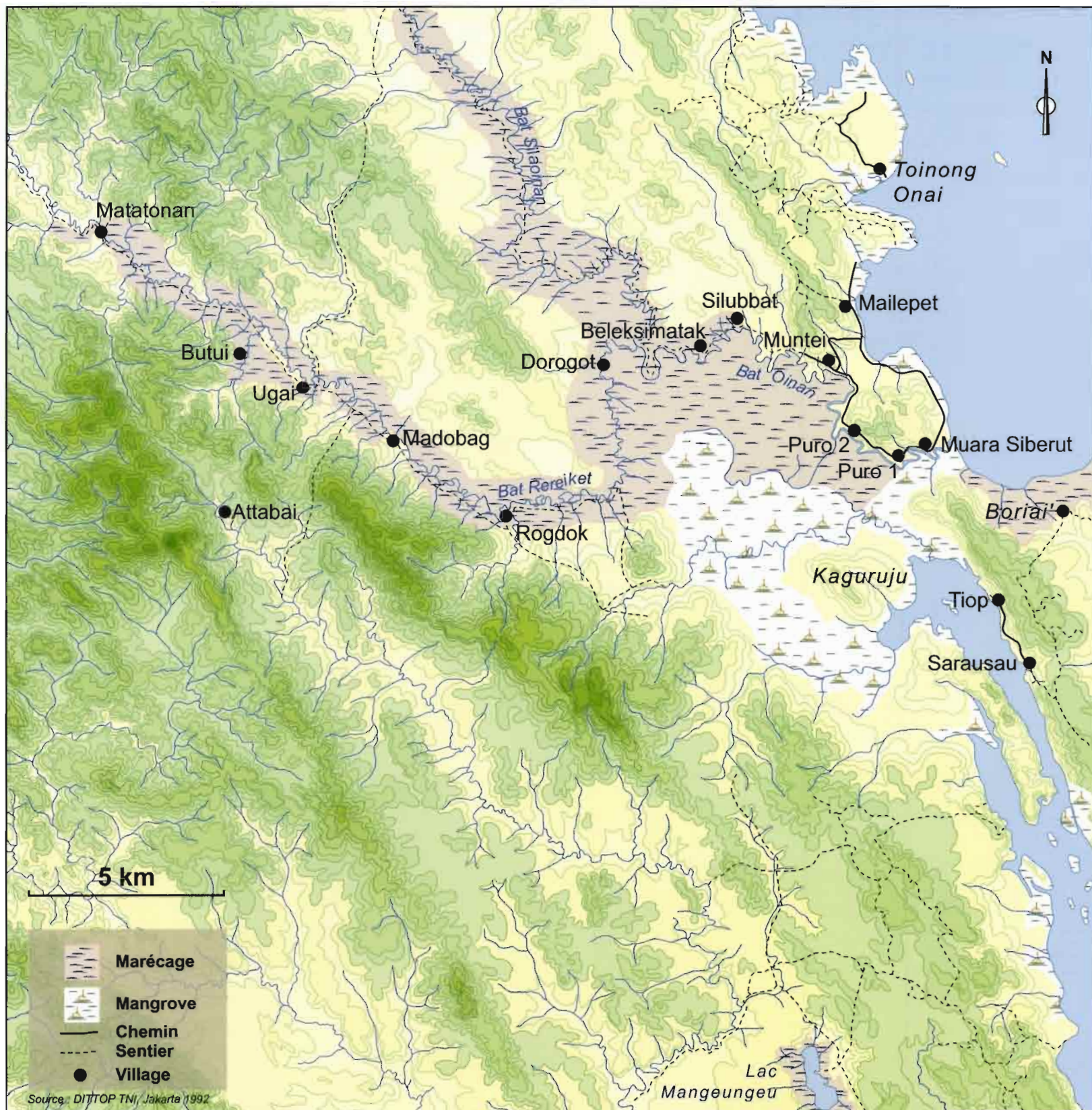


Milieu naturel et paysages de Siberut

Bien que située dans « l'arc de feu » indonésien, Siberut présente la particularité de ne pas être une île volcanique. Comme les îles voisines qui partagent la même genèse et le même substrat, elle doit son existence à la poussée tectonique entre les plaques australo-indienne et asiatique qui, en se chevauchant dans l'océan Indien, ont créé par accréation l'archipel de Mentawai et, à l'est de celui-ci, ont abouti à la formation d'une profonde fosse (plus de mille mètres de profondeur) séparant l'archipel de la grande île de Sumatra. Les plus anciennes formations géologiques remontent au Tertiaire, et sont constituées de sédiments plus ou moins métamorphisés tels que des marnes tuffacées argileuses, ou des grès tuffacés. Les massifs calcaires sont rares voire absents, presque exclusivement coralliens, soulevés durant les phases récentes du Quaternaire. Quelques rares affleurements de roches volcaniques ou métamorphiques apparaissent ici et là.

♦ Grotte de Roige Roiget, dans les marnes tuffacées.





• Carte de la vallée de la Bat Oinan, sud de Siberut.
© Laurence Billault, IRD.







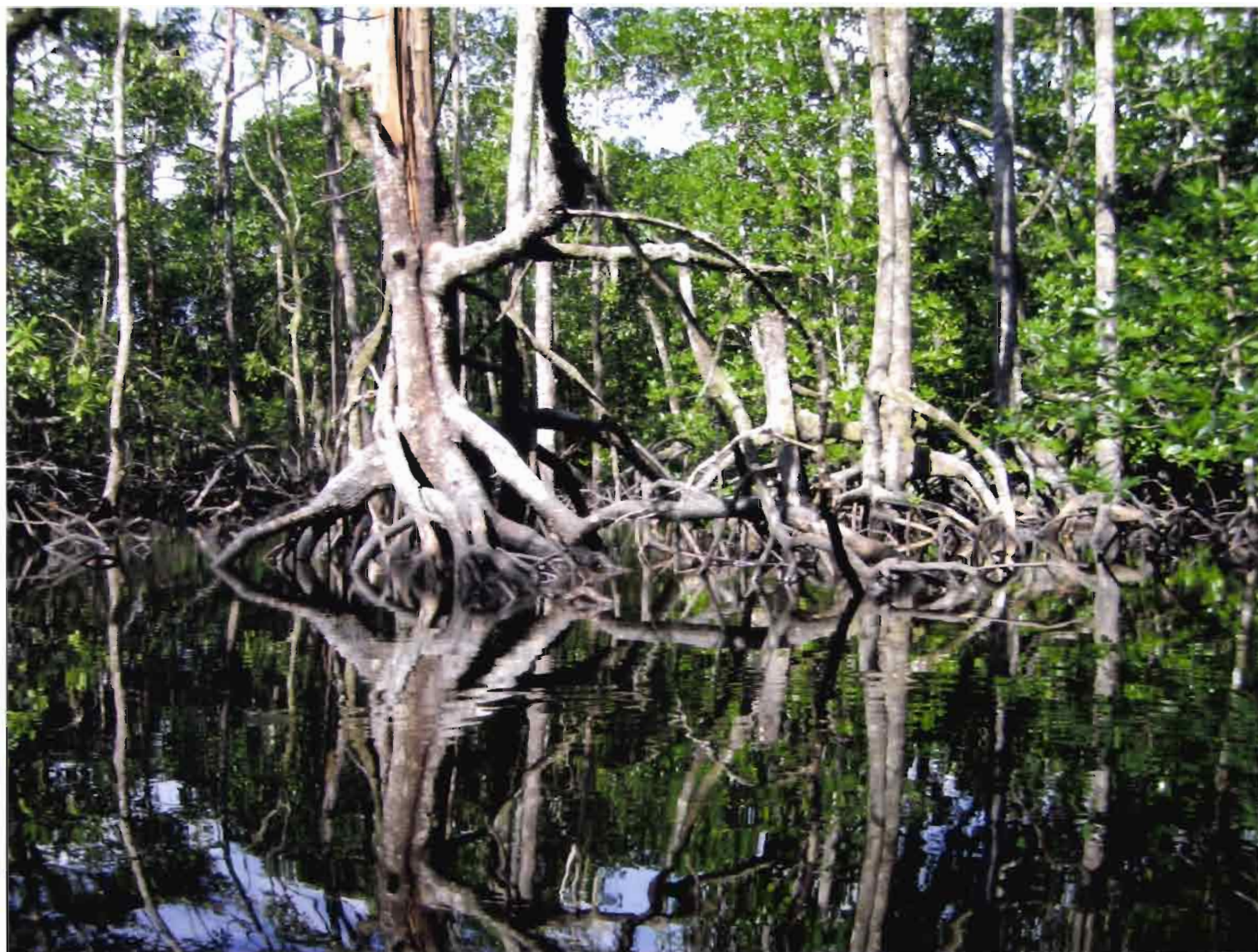


➡ Côte ouest.



♦ L'embouchure d'un cours d'eau vers Saibi, côte est.

♦ Double page précédente: baignade et pêche dans la rivière.



• Mangrove près de la baie de Katurei, sud de l'île.

Les mouvements tectoniques (plissements et surrections) et les variations du niveau marin durant les derniers millénaires expliquent une grande partie du modelé de l'île de Siberut. Dans son centre, l'île est caractérisée par une succession de collines qui culminent à moins de 400 m d'altitude, et sont encore largement colonisées par la forêt primaire à Dipterocarpacees essentiellement. Sur des surfaces plus réduites mais plus favorables à l'occupation humaine, les dépôts sédimentaires récents ont abouti à la formation de vallées ou de plaines alluviales, s'épanouissant vers les embouchures. La côte orientale faisant face à Sumatra offre une succession d'îlots, de baies, de récifs coralliens. Là, les formations topographiques les plus basses sont le domaine de la mangrove, qui s'étire quelquefois sur deux kilomètres de large et présente une grande diversité dans ses compositions (mangroves surtout à *Rhizophora* spp., mais aussi à *Bruguiera* spp., *Avicennia marina*). Vers l'intérieur des terres, la forêt de mangrove laisse place à une formation à palmiers *Nipah* (*Nypa fruticans*), puis vers l'arrière, à des zones de forêt primaire et secondaire, cette dernière correspondant à un domaine anthropisé dont les paysages remontent les vallées. La côte occidentale, face à l'océan Indien, est difficile d'accès, la mer y étant agitée et les falaises escarpées.

PALÉOGÉOGRAPHIE, FAUNE ET FLORE DE SIBERUT

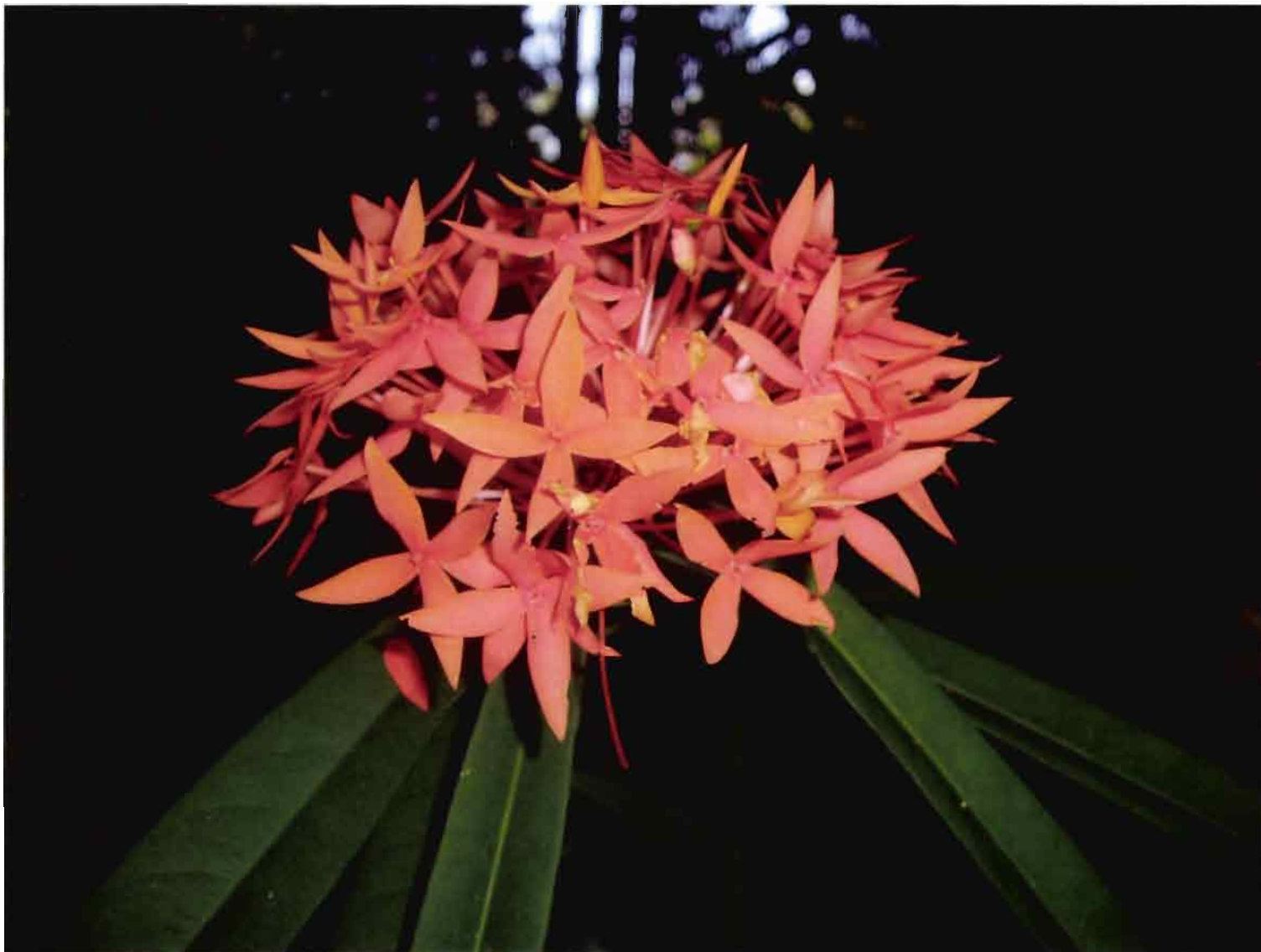
L'île de Siberut comprend plusieurs écosystèmes terrestres tels que des forêts primaires à Dipterocarpacees, des forêts secondaires, de marécages, de mangrove, et des forêts à *Barringtonia*. Elle abrite, avec le Parc national de Way Kambas au Lampung, la dernière grande « forêt de plaine » de Sumatra. L'archipel des Mentawai, dont Siberut représente la plus grande île, est remarquable d'un point de vue biologique à plus d'un titre, du fait en particulier de son histoire géographique. Alors que les travaux admettaient jusqu'ici une ancienneté de moins d'un million d'années pour la séparation avec le bouclier continental de Sunda (WWF, 1980; Whitten *et al.*, 1984), les études génétiques récentes sur les primates de Siberut ont permis de réévaluer l'ancienneté de cet isolement à 2,4 millions d'années (Roos *et al.*, 2003; Ziegler *et al.*, 2007). L'étude de l'évolution des primates de la région grâce à la génétique et à la biogéographie semble pour le moment favoriser le scénario suivant. Voici plus de deux millions d'années, une glaciation particulièrement intense a pu abaisser les océans de 200 mètres par rapport au niveau actuel et créer ainsi, transitoirement, un pont terrestre d'une cinquantaine de kilomètres entre le nord de Siberut et le sud de l'archipel des îles Batu (relié au socle continental). Ce pont aurait permis la colonisation de l'archipel par des espèces animales et végétales communes, à cette époque, sur le continent. Le réchauffement qui a suivi, en faisant remonter le niveau des océans, a probablement marqué le début de l'isolement de l'archipel qui s'est maintenu jusqu'à nos jours, les glaciations suivantes n'ayant pas eu, sur le niveau des océans, d'effet suffisant pour faire émerger à nouveau un pont terrestre.

Siberut présente aujourd'hui un climat équatorial humide, avec des pluies quasiment quotidiennes qui aboutissent à une moyenne pluviométrique annuelle de 4 035 mm. Les températures journalières s'échelonnent entre 22 et 31 °C, et l'humidité atteint 81 à 85 %. Un tel climat, conjugué à une situation équatoriale, face à l'océan Indien, fait de l'archipel une région particulièrement humide, ce qui expliquerait que la forêt ait pu s'y maintenir pendant les périodes moins pluvieuses des glaciations, alors qu'ailleurs, sur la plateforme de Sunda, ces baisses pluviométriques se sont traduites par une réduction de la couverture forestière. Ainsi, l'île de Siberut a pu servir de refuge pour des espèces anciennes qui ont continué à évoluer en étant relativement protégées des conséquences climatiques sur l'habitat et de la compétition avec des espèces continentales plus modernes.

L'apparition temporaire d'un pont terrestre il y a plus de deux millions d'années, puis l'isolement continu qui a suivi sont à l'origine d'une importante biodiversité : on trouve à Siberut plus de 896 espèces de plantes vasculaires et 31 espèces de mammifères, cet inventaire n'étant pas complet. On trouve au moins 16 espèces endémiques de mammifères dans l'île, soit davantage que dans toute l'île de Sumatra, qui est pourtant 67 fois plus étendue !

suite page 41





◀ Fleur de la forêt.



♦ Fougère.



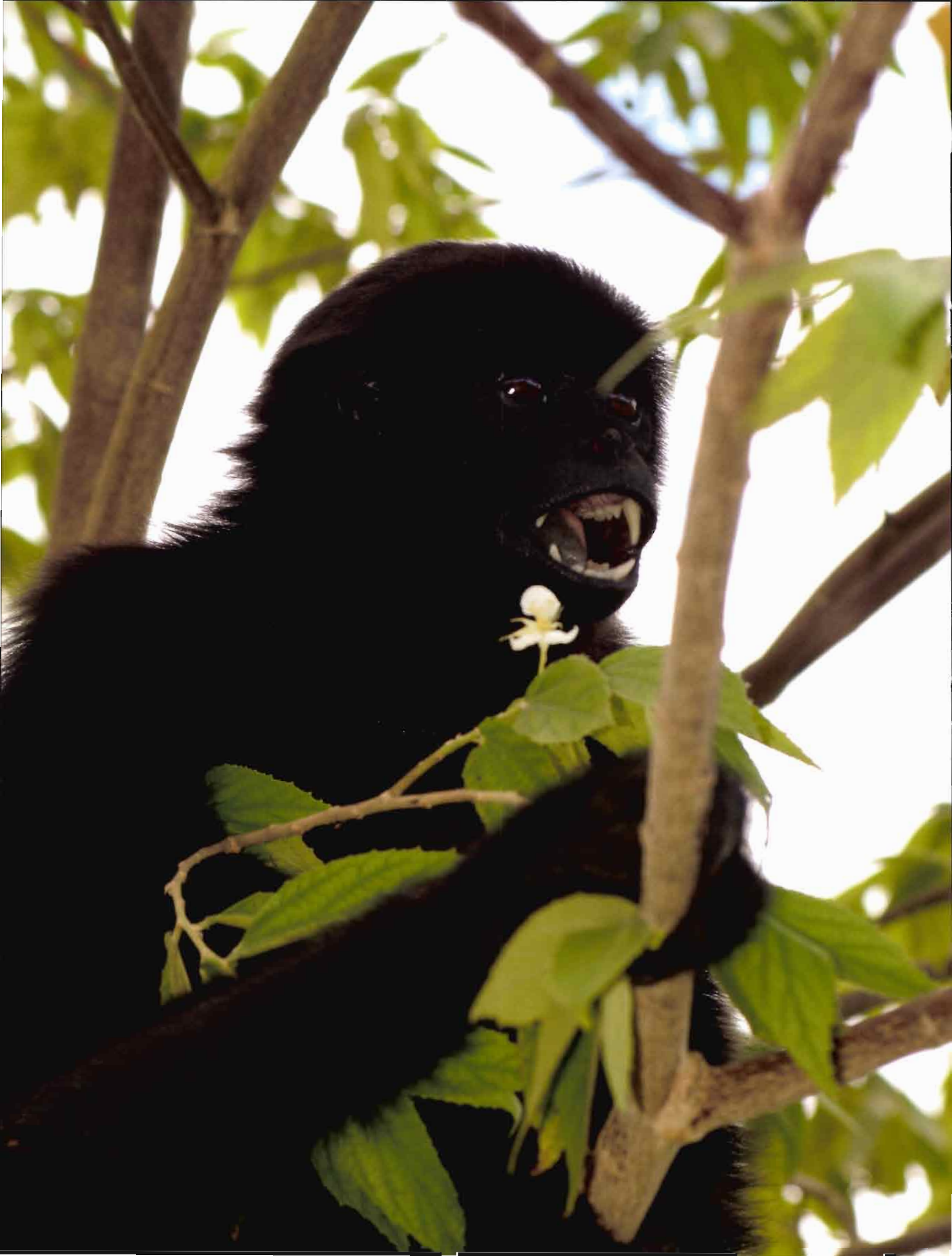
◆ Serpent (*Trimeresurus hageni*, famille des vipères).



◆ Scorpion (*Heterometrus* spp.).

◆ Macaque de Siberut (*Macaca siberu*), bokkoi en langue locale.





Les plus célèbres de ces mammifères sont les quatre espèces de primates de la forêt primaire représentées par le Bilou (*Hylobates klossii*), le Joja (*Presbytis potenziani*), le Simakobu (*Simias concolor*) et le Bokkoi (*Macaca siberu*) (Whitten, 1982). Le Siberut Conservation Project qui a établi une station de recherche dans les forêts du nord de l'île a récolté des échantillons de fèces de macaques afin d'identifier les divergences génétiques entre les espèces des îles Mentawai et celles du continent, dans le but de préciser leurs positions taxonomiques respectives. Cette étude a permis de confirmer l'unicité des populations de singes de Siberut, faisant admettre une nouvelle espèce distincte de celles des îles environnantes, le macaque de Siberut (*Macaca siberu*; cf. Roos *et al.*, 2003). Il s'agit là d'un véritable miracle biologique: une surface si petite n'abrite normalement pas une telle diversité de primates. À rebours, on peut prédire que toute réduction significative de l'habitat forestier ne manquerait pas d'avoir un impact grave sur ces espèces et de les pousser vers l'extinction, alors que la biologie et l'écologie des primates de Siberut n'ont pratiquement jamais été étudiées, si ce n'est de façon fragmentaire. Il en va de même pour les autres espèces animales et végétales. Dix-neuf des 134 espèces d'oiseaux rencontrées à Siberut sont endémiques à un niveau taxonomique. Les reptiles, amphibiens, poissons y sont peu connus de la science et les invertébrés encore moins.

Ces espèces anciennes qui ont trouvé refuge sur ces terres isolées présentent un grand intérêt, tout particulièrement pour la compréhension de l'évolution des singes. Par comparaison avec des espèces apparentées, mais plus récentes, réparties sur les continents, elles peuvent nous renseigner sur les mécanismes de l'évolution (Abegg & Thierry, 2002a; 2002b). Par exemple, le comportement et les sociétés de primates de Siberut diffèrent-ils de ceux de leurs congénères continentaux? L'étude de la faune et de la flore de Siberut, à peine entamée, représente ainsi un enjeu considérable pour la compréhension générale des mécanismes évolutifs et biogéographiques.

Christophe Abegg

Primatologue, directeur du Siberut Conservation Project.



→ Écureuil.



♦ Pangolin (*Manis javanica*).

♦ Page de gauche: Gibbon de Mentawai (*Hylobates klossii*), bilou en langue locale.

L'île intacte ?

42



➤ Station de déforestation, région de Katurei.

À première vue, ce qui frappe dans l'environnement de l'île est son caractère étonnamment préservé. Seul le nord-est de Siberut, soumis assez intensément et plus anciennement à l'exploitation des compagnies forestières, présente un aspect altéré; si la forêt y persiste de place en place, les coupes forestières sont visibles et la mise en valeur agricole est dominante. Ailleurs, sur une grande partie du littoral, les mangroves denses ferment l'accès à la terre lors de l'arrivée en bateau, rendant l'accostage parfois difficile. L'imagerie satellitaire rend compte d'une masse forestière considérable dans l'intérieur de l'île. Des études menées en 2002⁵ ont permis de déterminer qu'au moins 240 000 ha de forêt primaire, soit plus de 60 % de la surface totale de l'île, demeuraient intacts, tandis que la mangrove est dans l'ensemble plutôt bien conservée sur le littoral.

L'omniprésence de la forêt et la quasi-absence d'aménagements « modernes » dans l'intérieur ont contribué à forger l'image d'une île impénétrable, au point d'attirer les amateurs d'écotourisme en milieu extrême. La sensation d'isolement est accentuée par les communications limitées, dans l'intérieur de l'île comme avec l'extérieur. Les routes sont inexistantes, si ce n'est quelques chemins cimentés à proximité des chefs-lieux, et les relations avec Sumatra ne sont assurées que par la liaison très aléatoire, trois fois par semaine au mieux, par bateau avec Padang. La population est peu nombreuse, 30 000 habitants environ, soit une densité de 7 habitants au km², très faible par rapport au reste de l'Indonésie⁶, mais relativement forte pour une région de forêt.

⁵ Conservation International Indonesia, 2002.

⁶ D'après Badan Pusat Statistik (2000). À titre de comparaison, les densités de population dans l'île voisine de Nias se situeraient entre 100 et 150 habitants au km², pour une surface comparable à celle de Siberut (400 000 à 600 000 habitants pour 4 318 km² à Nias, 30 000 habitants environ à Siberut sur 4 030 km²).



► La rue cimentée de Mailepet, près du chef-lieu Muara Siberut.

Aujourd'hui, l'ouest et le sud de l'île restent plus ou moins conformes aux descriptions étonnées des premiers découvreurs européens. La forêt y est relativement intacte, et les populations « d'hommes fleurs » fidèles à leur image ethnographique. Mais cet équilibre ultime paraît bien fragile et bien superficiel. Le contact inévitable avec le monde moderne a créé plusieurs enclaves indonésiennes sur les côtes de l'île, sous la forme de ports et d'infrastructures de toutes sortes, contrôlés et gérés par des immigrants de Sumatra. La venue des entreprises forestières impose une pression de plus en plus grande sur les aires naturelles, et toute la partie est et nord-est de Siberut est désormais méconnaissable : la forêt a presque complètement disparu, remplacée par des plantations ou des friches. L'île se trouve à présent à la croisée des chemins.



UN PARCOURS DANS SIBERUT



► Une progression difficile au cœur des marais.

Un parcours dans la partie sud de l'île permet de se rendre compte du caractère exceptionnel de son environnement. Les cours d'eau offrent les voies de communication les plus rapides et les plus commodes pour pénétrer à l'intérieur des terres. Selon le moment des marées, la saison et la taille des pirogues, il est possible de remonter plus ou moins loin en amont, mais la pirogue doit tôt ou tard être abandonnée pour la marche à pied. Alors commence un monde amphibie, où seuls d'interminables sentiers de troncs d'arbres abattus dans la boue des marécages et de la forêt conduisent aux établissements humains les plus reculés.

La remontée de la rivière Bat Oinan puis Bat Dereiket, en partant de Muara Siberut, la capitale de l'île, permet de traverser des environnements très différents. Après la mangrove de l'embouchure, la rivière est bordée tout le long de la vallée alluviale, jusqu'à Matatonan, de plantations de sagou alternant avec des jardins et des zones d'agroforêts⁷, ainsi qu'avec des écarts où sont élevés des cochons. Les sentiers qui parcourent la forêt de marécage et les plantations de sagoutiers relient les hameaux installés légèrement en hauteur, sur les bourrelets de berge, plus ou moins à l'abri des crues. Le long de la rivière, l'ensemble du paysage est humanisé, même si l'anarchie végétale ne permet pas immédiatement de discerner les choix de cultures opérés par les occupants : dans les jardins foisonnants, un même fouillis mêle espèces naturelles et cultivées. La forêt s'étend au-delà de la vallée, sur les collines en arrière, et ses frontières avec l'espace anthropique sont floues.

La pluie quasi quotidienne tout au long de l'année (4 m d'eau en moyenne par an) et un drainage naturellement limité par la topographie molle et par des sols souvent imperméables entretiennent les vastes marécages et la forêt luxuriante, auxquels la population a adapté ses modes de déplacement. La fluette pirogue monoxyle et la course à grandes enjambées sur les rondins glissants ou sur les arbres jetés en travers des torrents représentent le quotidien des gens de Siberut, qui parcourent en quelques heures des distances impressionnantes à travers la forêt.

Questions pour Siberut : des mythes de l'âge de pierre aux perspectives de la modernité

46



♦ Jeune femme tatouée et aux dents limées.

Si les premiers contacts entre populations de Siberut et Occidentaux sont mal documentés, ils ont cependant largement contribué à forger l'image énigmatique de l'île, à la fois du point de vue de ses sociétés et de son environnement. La question des origines de ces groupes humains, en particulier, a interpellé tous les auteurs et suscité des hypothèses échaudées sur de simples présomptions. Par exemple, les premiers découvreurs occidentaux de Siberut se sont appuyés sur l'analogie des cultures matérielles pour affirmer que les populations de Mentawai étaient apparentées aux groupes humains d'Océanie. De telles idées furent finalement abandonnées, faute d'être confirmées par la linguistique. Cette dernière toutefois n'a livré encore que peu d'indices sur la question des origines : deux langues, recouvrant une quinzaine de dialectes, seraient aujourd'hui parlées dans l'île, et si elles se rattachent à la famille austronésienne, elles paraissent n'offrir aucune relation proche avec les autres langues de la région (Schefold, 1989a : 3), si ce n'est, à un certain degré semble-t-il, avec celle des Batak de Sumatra Nord. L'énigme des origines des populations de l'île reste jusqu'ici irrésolue.

Si notre recherche se tourne vers le passé de l'île, une préoccupation connexe est de rendre compte d'une facette singulière du « phénomène austronésien » présent dans l'ensemble de l'archipel. En effet, la linguistique, qui est le domaine scientifique qui s'est le plus intéressé au stéréotype austronésien, attribue à ce dernier un certain nombre de traits culturels et techniques : la présence, même relictuelle, d'une série de cultigènes (taro, igname, arbre à pain, etc.), d'une certaine culture matérielle (pirogues, maison clanique sur pilotis, haches polies), de pratiques particulières (tatouages), et de la poterie, dénominateur en principe commun des groupes de langue austronésienne. À cet égard, Siberut constitue un cas à part puisqu'on y trouve tous ces traits, à l'exception de la poterie, réputée absente de l'île⁸. Cette approche permet d'aborder la question posée par Schefold (1989a : 4) quant au caractère récessif (simplifié par l'isolement) ou au contraire originel de la société austronésienne de Siberut, qui se serait reproduite à l'identique du fait de ce même isolement. Au passage, cette question permettrait aussi d'effleurer le thème des conditions insulaires et de leur impact sur les formations culturelles.

⁸ On verra toutefois que cette absence de poterie est discutable ; ce qui semble avéré, est la méconnaissance des procédés de fabrication de la poterie dans l'île, du moins aux périodes récentes.



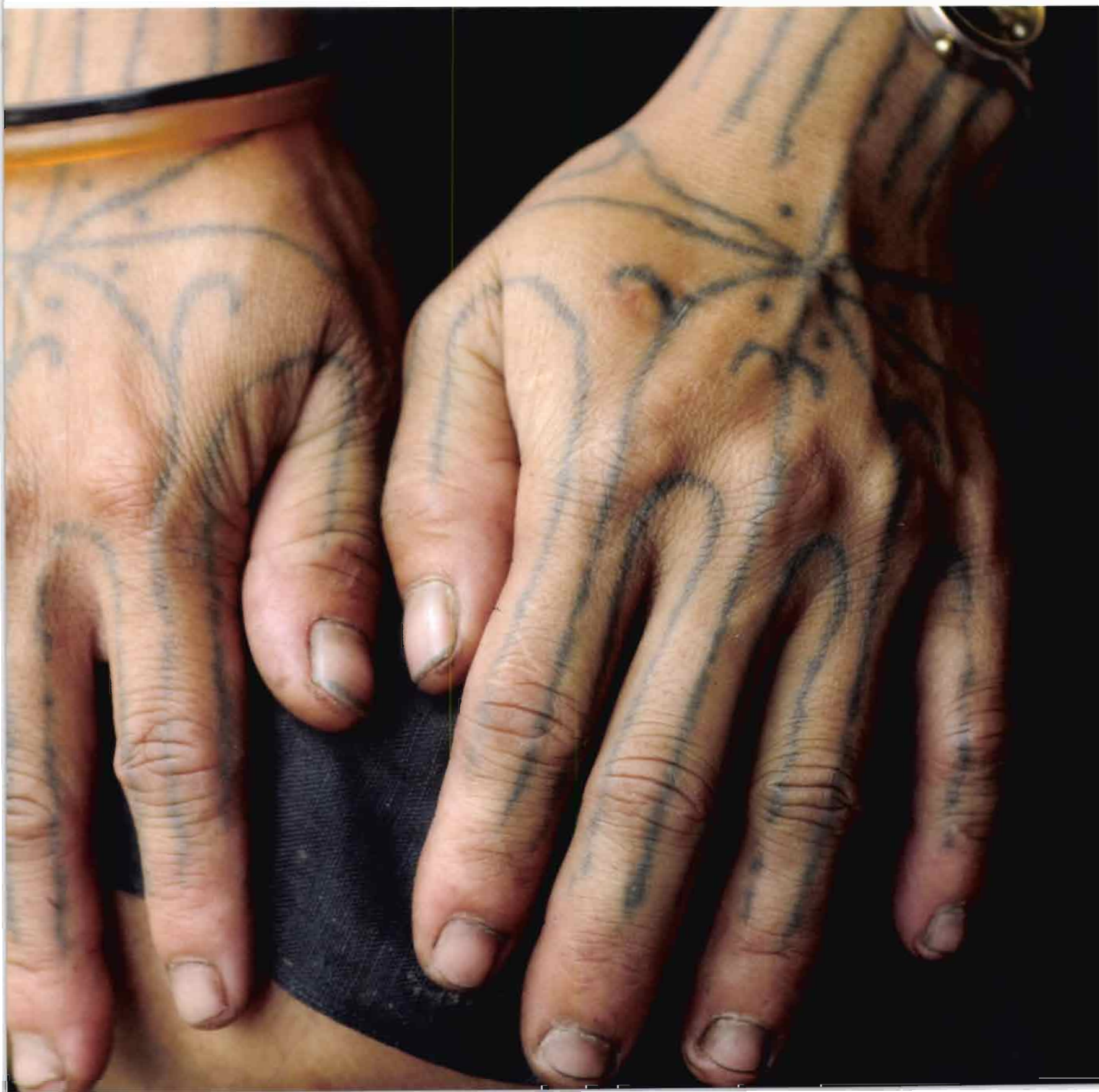


Pour résumer, l'approche qui est proposée ici s'enracine dans deux réflexions principales. En premier lieu, même si le milieu naturel et les sociétés, que l'on affirmait tout droit « sorties du Néolithique » (Schefold, 1980a ; Bellwood, 1997), sont aujourd'hui très menacés, leur relative préservation, du moins jusqu'à une période récente, relance le questionnement initial sous un jour particulier : comment ces sociétés et ce milieu ont-ils pu se maintenir jusque-là ? Et en second lieu, s'il n'y a pas — ou plus — derrière cet exemple de leçon à tirer pour l'écologie, du moins peut-on tenter d'esquisser quelques-uns des développements futurs qui s'offrent à l'île : entre le repli sur la tradition et le développement exogène, une série de scénarios permet ainsi d'envisager le devenir de cet espace insulaire désormais ouvert au monde extérieur.

♦ Double page suivante : tatouage.
Autrefois, les habitants de Mentawai se faisaient tatouer dès l'âge de 7 ans. Aujourd'hui, de plus en plus de jeunes renoncent à cette pratique.



• Mains de femme tatouées.









AUSTRALOÏDES ET AUSTRONÉSIENS

Il est généralement admis que différentes vagues de peuplements d'hommes modernes se sont succédé depuis le continent asiatique jusqu'aux confins de la Grande Australie (Australie, Tasmanie, Papouasie), ce au moins à partir de 40 000 BP⁹, mettant à profit une baisse importante du niveau marin. Ces populations de chasseurs-cueilleurs, isolées ensuite par les transgressions marines, ont connu des développements locaux parfois spectaculaires. Ainsi, les groupes de langue papoue ont-ils « inventé » une forme de proto-horticulture à 9 000 BP dans les hautes terres de la Papouasie Nouvelle-Guinée (site de Kuk), ce qui représente la première trace d'horticulture irriguée dans le monde. Les groupes aborigènes d'Australie, pour leur part, ont mis au point des outils lithiques et osseux sans aucun équivalent ailleurs. Ces premières vagues de peuplement par l'homme moderne sont désignées comme « australoïdes » par l'archéologie.

Le « phénomène austronésien », quant à lui, est postérieur. Il décrit le mouvement d'expansion d'un groupe linguistique, les Austronésiens, depuis le centre-est de la Chine, il y a 6 000 ans, vers Formose, puis vers l'ensemble des îles de l'Asie du Sud-Est et au-delà, vers l'Océanie proche et lointaine. Il s'agit du groupe linguistique qui connaît la plus vaste extension géographique au monde, et qui regroupe 270 millions de locuteurs pour près de mille langues (voir la synthèse de Forestier, 2003a).

On estime que les Austronésiens ont pu arriver au plus tôt il y a 5 000 ans à Sumatra.

Les vagues de peuplement australoïde puis austronésienne, séparées par plusieurs milliers d'années, ont en commun l'audace de la conquête de nouveaux espaces par la voie maritime. Une différence notable réside toutefois dans leur mode de déplacement : pour les Australoïdes, il s'agirait à la fois de déplacements à pied sec et d'une navigation à vue par cabotage à l'aide de radeaux, et pour les Austronésiens, de la pirogue pour une navigation hauturière. Il est ainsi commun d'opposer l'expansion australoïde à la colonisation austronésienne... La première aurait tiré parti des avantages paléogéographiques d'une régression

marine quaternaire, les migrants ralliant aisément, depuis l'Asie du Sud-Est, cette « Océanie proche » ou Grande Australie ; les Austronésiens seraient davantage des spécialistes de la navigation programmée et systématique sur de longues distances, poussant ainsi les limites du voyage jusqu'aux confins de l'Océanie, depuis l'Asie du Sud-Est insulaire jusqu'à la Mélanésie, la Polynésie et la Micronésie.

L'éclatement linguistique austronésien actuel renseigne sur l'étendue de cette colonisation depuis l'origine asiatique, et sur les trajets probables suivis par

ces groupes de navigateurs-horticulteurs. Ceux-ci présentent dans l'aire culturelle austronésienne une diversité déconcertante de formations sociales, du simple clan de la Mélanésie (et de Siberut !), aux légendaires chefferies engagées dans la grande course maritime des conquérants polynésiens.



⁹ BP : *before present*, « avant le présent ».

L'ANIMISME COMME COMPORTEMENT « ÉCOLOGIQUE »

54



➤ Durian (*Durio zibethinus*)
au milieu des jardins.

♦ Page de droite :
chasse en forêt.

Au nord de Siberut, l'île de Nias présente un environnement très transformé, qui est pour l'essentiel le résultat de développements socio-économiques spécifiques¹⁰ ayant entraîné un accroissement démographique soutenu et des défrichements de la forêt continus sur les derniers siècles. Au sud de Siberut, les îles de Sipora et de Pagai sud et nord ont été depuis plusieurs décennies laminées par l'exploitation forestière, et la forêt y a presque complètement disparu. Dans ce tableau préoccupant pour le milieu naturel, symptomatique des comportements et surtout des politiques en matière d'environnement menées dans l'archipel, l'île de Siberut représente une exception remarquable. Son exemple interroge sur les facteurs qui ont pu jouer localement en faveur de la protection de l'environnement, sachant que les mesures institutionnelles prises en ce sens sont récentes. Elles remontent à 1981, lorsque l'Unesco classa l'île parmi les 425 réserves mondiales de la biosphère qui existent aujourd'hui. Le gouvernement indonésien, pour sa part, développe depuis une quinzaine d'années un projet de parc national.

Certes, on peut imaginer que l'île a pu être quelque peu préservée – ce qui n'était pas volontaire –, durant quelques années précédant l'établissement de la réserve naturelle, par la mise en quarantaine de ses « populations primitives » par le gouvernement indonésien. Mais sur le long terme, c'est dans les fondements mêmes de la société locale, dans son isolement géographique, et en particulier dans le système autochtone de représentation de la nature, qu'il faut rechercher les facteurs qui ont permis la sauvegarde d'un environnement qui a été, partout ailleurs dans l'archipel, très altéré depuis des décennies. La lecture de la littérature existante et des entretiens avec les habitants fournissent quelques premiers éléments d'explication, qui tiennent aux perceptions cosmologiques locales.

¹⁰ Les sociétés de Nias, dans les derniers siècles, ont connu une forte hiérarchisation sociale qui est allée de pair avec une généralisation de l'emploi du métal, une stratégie d'expansion foncière, des défrichements et brûlis intensifs, et une compétition sociale exacerbée qui s'est exprimée dans la multiplication de villages fortifiés et de mégalithes. Des travaux menés conjointement par l'IRD, le Puslitbang Arkenas de Jakarta et le Balai Arkeologi de Medan sont en cours dans cette île.



Chez les gens de Mentawai, le monde des hommes et celui de la nature se répondent presque point par point. Beaucoup de plantes cultivées ont un équivalent sauvage : ainsi en va-t-il de beaucoup d'arbres fruitiers, comme le durian et le mangoustanier¹¹, des cultures telles que l'igname ou le taro, dont les cultivars, dans les jardins, ont un pendant spontané dans la forêt, désigné par les hommes comme une sorte de jumeau symbolique. Ces équivalences entre le monde domestique et le monde sauvage ne sont pas anodines. Schefold (1980b : 7 ; 1989b) rapporte par exemple que les produits obtenus lors de la chasse sont l'expression de la satisfaction des esprits, auxquels les humains ont su préalablement sacrifier quelques-uns de leurs propres animaux, ceux qu'ils élèvent (cochons et poulets). L'inverse est aussi vrai : l'abattage d'un cochon appelle la chasse. D'une façon générale, l'idée d'une culture supérieure à la nature, ou différente de celle-ci, est un concept étranger à la société locale, dans laquelle l'une et l'autre forment un tout, ce qu'on pourrait nommer un « environnement intégré ». Ce dernier point est conforme aux descriptions d'un « *grand continuum social brassant humains et non-humains* » dont Philippe Descola, s'inspirant au départ des conceptions des sociétés amérindiennes, s'est longuement fait l'écho (2005 : 25). « *Toutes ces cosmologies ont pour caractéristique commune de ne pas opérer de distinctions ontologiques tranchées entre les humains, d'une part, et bon nombre d'espèces animales et végétales, d'autre part. La plupart des entités qui peuplent le monde sont reliées les unes aux autres dans un vaste continuum animé par des principes unitaires et gouverné par un identique régime de sociabilité.* » (id : 27).



➤ Égorgement d'un cochon au cours d'une fête.

À Mentawai, ce continuum homme – nature est en effet régi par un principe unique que résume la cosmologie locale : les âmes (*kecat* ou *simagere*) peuplent l'environnement comme elles habitent tout être et toute chose. D'une certaine façon, le monde matériel et charnel constitué par l'ensemble des humains, des animaux, des plantes et des moindres objets possède son écho spirituel, cette « sphère des âmes » où se nouent et se dénouent des enjeux importants.

¹¹ *Durio zibethinus* (Bombacæ) et *Garcinia mangostana* (Clusiaceæ). Il existe trois variétés locales de durian domestique, et une sauvage ; une variété de mangoustanier domestique et une spontanée, non comestible ; etc.



◆ Cérémonie chamanique. Avant d'être sacrifié, le poulet est présenté à tous les objets et êtres d'importance de la maison.

◆ Double page suivante : les oiseaux suspendus dans les maisons claniques servent de jouets aux âmes de passage.





L'homme, jouet des âmes¹²

60



♦ Un père a cueilli les plantes pour soigner son enfant malade.

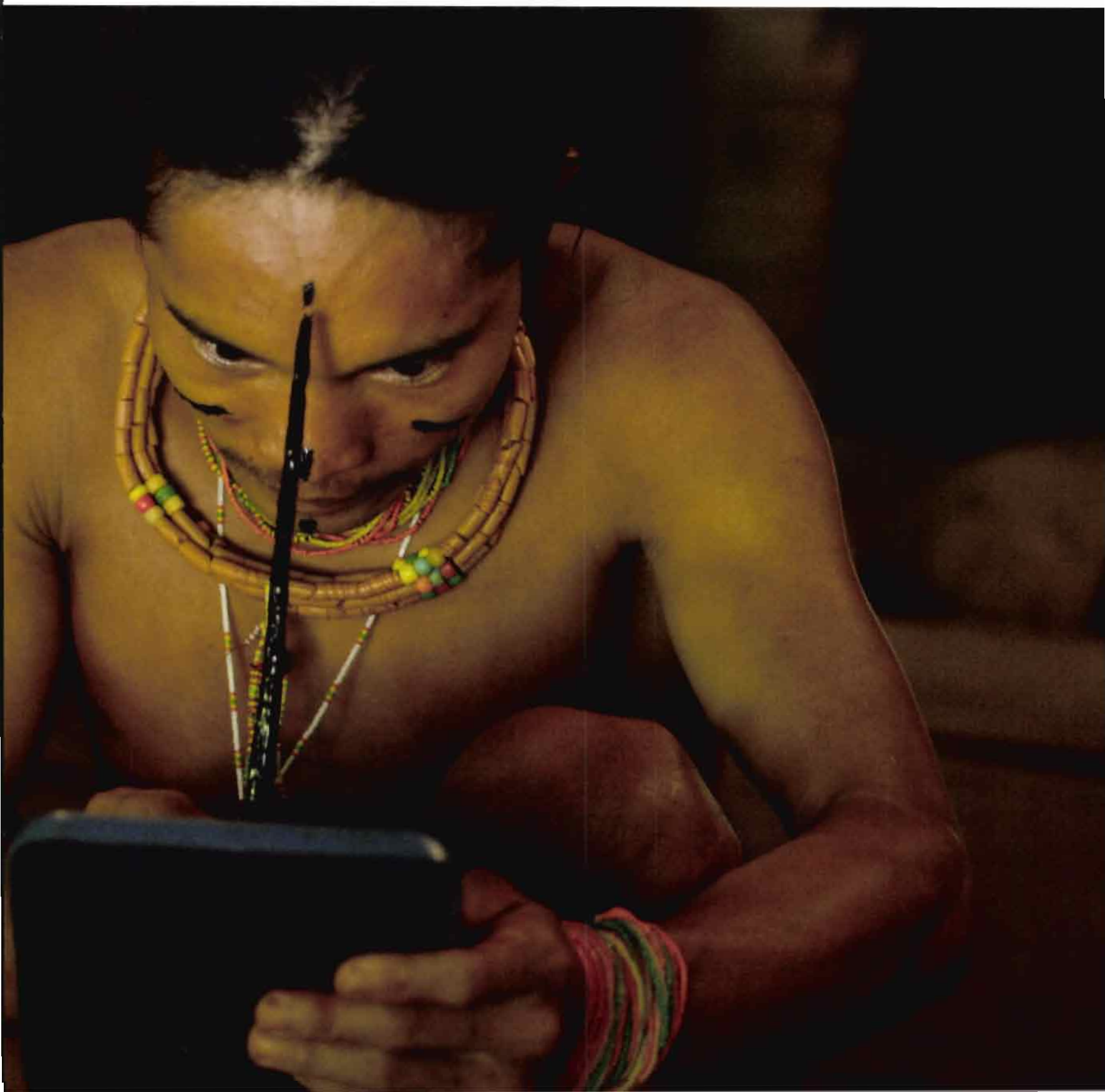
Les hommes, les animaux, les plantes et même chaque objet possèdent une âme. Les phénomènes naturels (tremblements de terre, nuages, arcs-en-ciel) ont aussi ce qu'on peut nommer une âme. Tout ce qui peut être nommé possède une âme. L'environnement est peuplé de ces âmes dont la rencontre et l'interaction peuvent être source de perturbations, à tel point qu'une âme surprise et effrayée par une autre (*kisei*) peut quitter son enveloppe matérielle et refuser d'y retourner. Cette aliénation provoquera immédiatement une détérioration de l'être ou de l'objet dès lors inhabité, et expliquera par exemple pourquoi un outil se casse ou un objet ne fonctionne plus, ou pourquoi quelqu'un tombe malade ou meurt. Le remède consiste à restaurer l'équilibre, en agissant sur les éléments perturbateurs et en invitant l'âme apeurée à réintégrer son enveloppe matérielle. Telle est la tâche du *kerei*, du chamane, qui officie par des incantations et des rituels (*lia*).

Le monde des âmes et le monde matériel, en particulier celui des humains, sont en équivalence symbolique, et

¹² Les développements qui suivent, y compris ceux concernant la *uma*, doivent beaucoup aux travaux de R. Schefold chez les Sakkudei (gens de l'amont) dans les années soixante-dix, synthétisés dans son ouvrage *Speelgoed voor de zielen* (1980a) ou *Mainan Bagi Roh* (1991), qu'on peut traduire par « Des jouets pour les âmes ». Voir ci-dessous la signification de cette expression.



➤ Aman Telefon se pare de peintures faciales, avant une cérémonie.





► Le chamane lit les entrailles des animaux sacrifiés pour vérifier le bon déroulement d'une cérémonie.

chaque action sur l'une des sphères provoque un effet sur l'autre. Non seulement les âmes interagissent-elles les unes avec les autres sans que les hommes puissent contrôler les dangereuses conséquences de leurs rencontres, mais encore l'équilibre fragile des âmes est-il sans cesse menacé par les activités humaines. La conscience que l'équilibre des choses est en danger permanent d'être rompu, provoquant des effets graves pour tous les êtres, relève d'une perception courante. Comme l'explique encore Descola, « *chaque individu serait ainsi conscient de n'être qu'un élément d'un réseau complexe d'interactions se déployant non seulement dans la sphère sociale, mais aussi dans la totalité d'un univers tendant*

à la stabilité, c'est-à-dire dont les ressources et les limites sont finies. Cela donne à tous des responsabilités d'ordre éthique, notamment de ne pas perturber l'équilibre général de ce système fragile et de ne jamais utiliser d'énergie sans la restituer rapidement par divers types d'opérations rituelles. » (2005 : 31).

À Siberut, cette représentation d'un monde à la stabilité sans cesse menacée a une conséquence importante. Elle inspire aux hommes une série de précautions à prendre, qui se traduisent dans la mise en place d'un système complexe d'interdits. Par exemple, le mari d'une femme enceinte ne doit pas se livrer à des activités qui impliquent l'action de couper

ou de perforer, comme abattre des arbres ou cueillir du rotin, faire des cordes ou creuser une pirogue ; cette action entraînerait la perforation ou la déformation du fœtus. De même, manger des champignons pendant la période de grossesse provoquerait une déformation des oreilles de l'enfant, lesquelles présentent une certaine ressemblance avec les champignons. Lorsque sa femme est enceinte ou que l'une de ses truies est pleine, un homme ne peut ouvrir une parcelle de forêt sans faire peser un danger sur sa famille et ses biens.

De façon pragmatique, l'intensité de l'action sur l'environnement détermine l'intensité des interdits qui s'appliquent. Les activités les plus destructrices pour la nature, comme le défrichement d'une parcelle de forêt, s'accompagnent de la mise en place d'un régime strict d'interdits dont la fonction est de contrecarrer les risques importants que peut entraîner une telle action. Il en est de même pour les ressources importantes d'un point de vue culturel, comme les cochons, qui requièrent une observation rigoureuse des interdits sous peine de les voir emportées par les épidémies ou livrées aux prédateurs.

Cet environnement sans cesse menacé doit être contrôlé au mieux par une attention toute particulière portée aux moindres signes annonçant une rupture de l'équilibre, et qui a abouti à la mise en place de tout un système de lecture des présages. Le grand papillon de nuit *suratrabei* (*Trogonoptera brookiana*), pénétrant dans la maison clanique, annonce malheur et maladie. Le chant de l'oiseau *kuilak* (*Orthotomus ruficeps*) interdit à quiconque de sortir de la maison ; celui de l'oiseau *kemut* (*Centropus sinensis*) suspend dans l'angoisse toute activité. Le cri du singe *bilou*, en milieu de journée, annonce une mort dans un lieu éloigné. Certains signes néfastes, précurseurs d'un déséquilibre imminent, peuvent être contrecarrés par l'action des chamanes, constamment sollicités pour rééquilibrer les corps et les âmes. La lecture des entrailles de chaque animal abattu fournit des indices sur la bonne ou mauvaise marche des événements et, en désignant les interdits qui ont été brisés, définit la nature de l'intervention des *kerei*. Les *umat simagere*¹³, des figurines en bois représentant des oiseaux

de la forêt (*segguk*, *tewat*, *ngorut*, *kailaba*¹⁴...) sont suspendus aux auvents des maisons claniques, afin de servir de jouets aux âmes de passage qui, satisfaites, favoriseront l'harmonie de la maisonnée. Cette crainte permanente de la surnature semble relever d'une hyper-adaptation à la forêt dense humide, et les exemples du même type, qu'ils soient continentaux ou insulaires, ne manquent pas en Asie du Sud-Est¹⁵.

Davantage qu'une pratique raisonnée de gestion de l'environnement, ce dispositif complexe d'interdits peut prosaïquement être interprété comme une tentative pour maintenir l'équilibre surnaturel, ou le restaurer en cas de rupture. Il est vécu comme un système équitable de restitution à la surnature de ce qui lui a été pris par les activités humaines quotidiennes, une transaction au sens propre du terme. Ce respect de l'environnement n'est pas pour autant perçu explicitement comme un comportement de préservation écologique, mais comme la mise en œuvre du principe de réciprocité. Néanmoins, dans la mesure où ce système continue de s'exercer dans son contexte « traditionnel » initial, les effets de ces comportements vont jusqu'à présent, en termes occidentaux, dans le sens d'une protection efficace de la nature.

Ce n'est pas seulement dans l'obstacle dressé par les rituels qu'il faut rechercher la cause de la préservation des milieux. L'ensemble des interdits ralentit et pondère le libre déroulement des activités humaines, mais bien entendu ne les contrarie pas : une parcelle de forêt qui doit être défrichée sera défrichée, avec un maximum de précautions rituelles. Mais la nécessité d'une perturbation minimale des équilibres, et l'impératif d'une restitution généré par les prélèvements mêmes que l'homme peut effectuer sur le monde qui l'entoure, a aussi un impact sur les pratiques matérielles qui sont déployées. Ainsi, les techniques d'exploitation, relevant de ces mêmes perceptions cosmologiques, impliquent un principe de réciprocité identique à celui mis en œuvre dans les rituels, et elles expliquent une partie de la remarquable préservation de l'île. Il en sera question plus loin lorsque ces pratiques seront décrites.

¹³ Littéralement « oiseaux âmes ».

¹⁴ Respectivement *Copsycus saularis*, *Strix leptogrammica*, *Ducula ænea*, *Anthraceroceros coronatus*.

¹⁵ Voir notamment les travaux de Condominas (1957). Les chasseurs-cueilleurs Anak Dalam (Kubu) de Sumatra témoignent d'une relation comparable de crainte avec leur environnement forestier.





ÂMES, ESPRITS, FANTÔMES ET AURAS : LE DOMAINE INEXTRICABLE DES KEREI

Les différents éléments qui composent ce qu'on peut nommer « la surnature » chez les habitants de Siberut relèvent de catégories complexes, pas toujours explicites, et qui se laissent difficilement ranger dans les définitions que permet d'élaborer la langue française, avec ses mots et ses concepts. Pour simplifier et en trahissant certainement la pensée locale, plus intuitive que cartésienne, la catégorie des âmes se compose des *simagere*, plutôt attachés aux êtres vivants, hommes, plantes et animaux, et des *kecat*, qui sont plutôt attachés aux moindres objets, aux maisons, bref à tout ce qui n'est pas animé d'une vie propre. Mais des contextes particuliers amènent à désigner comme *simagere* ce qui est habituellement *kecat*, et vice-versa. Preuve que cette classification évolue, même l'argent aujourd'hui a une âme, *kecat bulagat*, qui lui donne forcément une autonomie par rapport aux entreprises humaines.

Les *tai*, quant à eux, peuvent être définis comme des « domaines d'âmes », bien qu'on traduise généralement le terme *tai* par « esprits ». Ces *tai* relèvent en effet des différents éléments cosmogoniques de Siberut ; on distingue ainsi les *taikabaga*, esprits de terre, des *taikaulou* ou *taikagoak*, ceux du ciel, *taikaleleu*, esprits de la forêt, *taikaoinan*, de la rivière, *taikakoat*, de la mer. Chacun de ces *tai* a lui-même un *kecat*, une sorte d'âme tutélaire. Par exemple, l'âme du crocodile (*kecat sikaoinan*) est le *sikameinan*, qui appartient aux *taikaoinan*, aux esprits de la rivière.

Encore trop simple ? Il existe aussi les *sanitu*, qui désignent les fantômes, lesquels ne sont pas seulement ceux des gens dont la mort a été tragique, mais aussi éventuellement ceux d'autres êtres défunts, comme des arbres abattus, ou simplement des entités menaçantes plus vagues. Toute chose affiche ainsi différentes dimensions, physique et, pourrait-on dire, métaphysique. Les exemples de cette complexité peuvent être énumérés presque indéfiniment et Schefold leur a consacré quelques centaines de pages (1988).

Le principe d'action des *simagere*, *kecat*, *sanitu* et *tai* est le *bajou*, une sorte de « radiation » que les êtres et objets émettent, et qu'on peut qualifier d'« aura ». Cette aura, que l'on perçoit surtout par ses conséquences néfastes, a une puissance variable selon la valeur symbolique de l'être ou de l'objet : celle des maisons claniques récemment construites est, dit-on, si forte que l'on peut tomber malade d'y être confronté, ou même mourir. De même, les hommes devenus chamanes depuis peu ont un *bajou* plus puissant, dont le contact est dangereux pour les autres chamanes. Les *sanitu* bien sûr, et tous les êtres surnaturels, ont de forts *bajou*. Il convient de contrôler au mieux toutes ces radiations potentiellement dangereuses : par exemple, lorsqu'on introduit un nouveau gong dans une maison clanique, on prendra bien soin de respecter le rituel qui permet de le faire accepter par les autres gongs déjà présents, afin d'éviter que l'objet, rejeté, soit détruit.

suite page 69

♦ Page de droite : bandeaux et cloches, attributs du chamane, soigneusement rangés dans la *uma*.







Celui qui se retrouve dans cette jungle d'âmes, d'esprits et de fantômes est le *kerei*, chamane. Jouant le rôle de médiateur entre les hommes et le surnaturel, sa fonction est de restaurer l'équilibre entre les deux sphères, en usant de plantes au pouvoir symbolique, d'incantations, de rituels, et en définissant les interdits à respecter. Ce savoir ésotérique est transmis par un autre chamane, en même temps que lui est enseignée une langue singulière, *saokwey*, que seuls parlent les *kerei*; les chants et incantations sont énoncés dans cette langue, désignée comme celle des anciens.

Le plus souvent, la tâche du *kerei* consiste à rappeler l'âme des personnes affectées par une maladie ou un accident, de façon à ce qu'elle réintègre sa moitié charnelle, apportant ainsi la guérison. Devient généralement *kerei* celui qui connaît un destin particulier, par exemple celui qui contracte une maladie dangereuse. Le seul moyen pour lui de ne pas mourir est d'accéder à la fonction de *kerei*, ce qui lui permet, en apprenant de la sorte à naviguer entre le monde des vivants et celui de l'au-delà, d'échapper à une mort sinon inéluctable. D'autres deviennent *kerei* tout simplement parce qu'ils disposent d'une richesse coutumière suffisante (cochons) pour s'offrir les multiples fêtes requises pour parvenir à la fonction... L'apprentissage auprès des autres chamanes est en effet long, ponctué de cérémonies coûteuses; il se clôture par une cérémonie qui consacre l'avènement du nouveau *kerei*, et qui requiert l'abattage d'un certain nombre de cochons. Par la richesse qu'il oblige à mobiliser, et par le savoir qu'il permet d'accumuler, le statut de *kerei* est vecteur de prestige pour l'individu. Il correspond, dans la société de Mentawai, à ce qui se rapproche d'un statut social élevé.

Deux personnages légendaires jouent un rôle important dans les pratiques chamaniques de l'île. Bageta Sabau, demiurge sorcier, est invoqué dans les incantations des *kerei*, et sans son aide aucune guérison ne serait possible. Jadis, Bageta Sabau serait arrivé en pirogue à Siberut, et aurait exploré successivement toutes les rivières de l'île pour faire connaître ses pouvoirs magiques. Au terme de son périple autour de l'île, il parvint à Simatalu, franchit la passe dangereuse, comme seul un être surnaturel peut le faire, puis s'engagea dans la rivière et s'établit à cet endroit.

Maliggai, quant à lui, est présenté comme le premier *kerei*. Le mythe associé à sa naissance relate que, sa mère étant morte en lui donnant le jour, il fut enterré avec elle pendant un jour et une nuit avant d'être sauvé par son oncle entendant les pleurs de l'enfant. Doté de pouvoirs surnaturels lui venant de sa mère morte, il aurait enseigné aux *kerei* les incantations qu'ils utilisent aujourd'hui, et c'est Bageta Sabau lui-même qui lui aurait indiqué les plantes utiles pour soigner. Après une succession de défis magiques qu'il remporta tous, Maliggai se trouva confronté à son maître Bageta Sabau, échoua lors de la compétition magique et mourut. Maliggai aurait aussi enseigné aux hommes comment, après sa mort, enfermer son corps dans deux demi-troncs d'arbre évidés et refermés, liés à deux croisillons de bois qui supportent le cercueil, instaurant ainsi un mode de sépulture que les informateurs disent avoir été jadis habituel dans l'île. À Simatalu, il y a encore quelques années, le cercueil était au bout d'un certain temps ouvert, les os nettoyés de leur chair puis remis à leur place dans le tronc d'arbre.





L'ART DE MENTAWAI : ESTHÉTIQUE ET COMPÉTITION SOCIALE

Si la confection de certains objets catalogués comme « artistiques », tels les oiseaux de bois des maisons claniques, est l'expression du dialogue permanent entre les hommes et la surnature, le moteur essentiel de l'artisanat de Siberut semble être la compétition sociale. On peut considérer en effet que presque toutes les productions d'objets s'inscrivent dans le cadre de la rivalité entre clans. Symptomatique de cette rivalité est le *pako*, l'état de compétition entre deux clans (*uma*) voisins qu'une dispute oppose : les chasseurs de chaque *uma* vont annoncer les résultats de leurs expéditions en forêt en battant le *tuddukat*, le tambour du clan, défiant leurs rivaux de revenir avec de plus belles prises. Il arrive aussi que, dans une vaste friche ouverte pour l'occasion, les hommes taillent un grand arbre en une interminable tige, agrémentée tout au sommet d'un oiseau ; cette « installation » singulière, nommée *duluidui*, n'a pour seule fonction que de démontrer l'habileté d'une maisonnée. Il en va de même pour le *totopoi*, édifice de bambou placé près des habitations et qui, surmonté d'une hélice poussée par le vent, a pour vocation de produire le plus sonore des vrombissements. Cette longue compétition qui peut se prolonger pendant plusieurs années se conclut par un *paabat*, pacte festif alliant dès lors les deux clans.

D'autres productions artisanales sont représentées par les différentes ornementsations des maisons claniques, figurant souvent des animaux (tortues, singes, varans et crocodiles, scorpions, oiseaux etc.). Chaque *uma* dispose aussi, en principe, de son *jaraik*, que certains interprètent comme l'arbre de vie (Feldman *et al.*, 1999), et certaines, de plus en plus rares, arborent des panneaux funéraires (*takep*), sur lesquels sont tracées les formes des pieds et des mains du défunt, ainsi que des motifs de lunes, marquant en principe l'écoulement du temps. Au début du ^{xx}e siècle, au paroxysme des rivalités entre les clans, toutes ces productions visaient à une esthétique maximale recherchée moins pour elle-même, que pour la supériorité qu'elle permettait d'afficher par rapport aux productions des clans rivaux. Et en réalité, comme l'établit Schefold (2002 : 326), il est impossible dans l'art de Siberut de dissocier la fonction d'un objet de son esthétique, celle-ci venant confirmer celle-là : le concept de *mateu* exprime l'harmonie entre l'apparence et l'essence, et représente ce qui permet à un objet d'être « efficace ». C'est ainsi parce qu'il est *mateu*, fonctionnellement et esthétiquement conforme, qu'un bouclier protège, ou qu'un oiseau de bois parvient à distraire les âmes.

L'art de Mentawai est éphémère, les objets en matière végétale ne se conservant guère au-delà d'une ou deux générations dans les conditions locales. Les objets quelque peu anciens sont aujourd'hui tombés en poussière, ou ont depuis longtemps rejoint les collections de quelques rares amateurs. Les objets actuels, pour la plupart plus hâtivement confectionnés, voire vieilliss en mode accéléré au-dessus des foyers des maisons claniques, sont volontiers proposés aux Occidentaux de passage, et procurent des rentrées monétaires à quelques familles désormais peu soucieuses du *mateu* de telles productions. D'autres objets « de Mentawai » sont pour leur part entièrement fabriqués à Bali, où ils sont vendus dans des échoppes d'art primitif.



◆ Trophée de cerf surmonté d'un oiseau.



➤ Un emblème du clan (*jaraik*).

➤ Bouquet sacré (*bakkat katsaila*)
et boîtes de chamanes (*salipa*).



Les principes organisateurs de la société : la uma au cœur du territoire

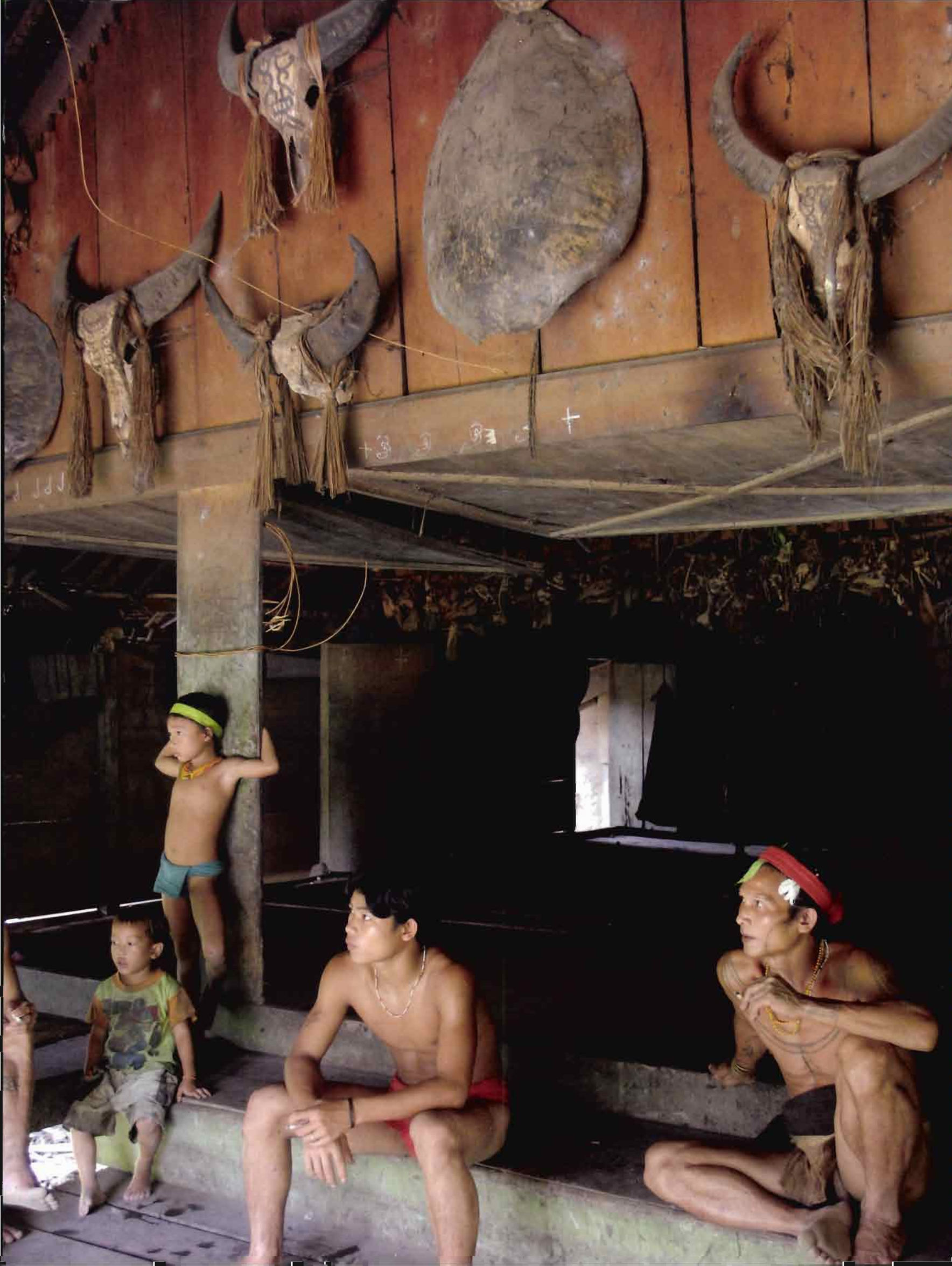
Cette gestion précautionneuse d'une nature et d'une surnature confondues s'opère dans un cadre strictement clanique. À Siberut, dans la société d'avant l'indépendance, et encore très largement aujourd'hui, le clan représente l'échelle sociale à laquelle l'espace peut être aménagé, et les relations sociales gérées dans le respect des équilibres nécessaires.

Le clan s'incarne dans la *uma*, terme polyvalent, qui désigne en fait une unité à la fois sociale, matérielle, spirituelle et territoriale. Il indique d'abord le patriclan, relevant d'un ancêtre masculin commun. Ce clan est exogame, patrilocal (les femmes proviennent d'une autre *uma*) et plus ou moins acéphale. Tous les adultes ont les mêmes droits et le même poids dans les affaires du clan, et les décisions sont prises suivant le principe du consensus. Un clan comprend environ 5 à 10 ménages, soit 30 à 60 personnes au total, réparties sur deux à trois générations, voire quatre. Seul le *rimata*, représentant du clan mais pas nécessairement le plus âgé, joue un rôle de responsable, officiant pour les cérémonies, recevant les hôtes, mais en aucun cas comme un chef politique.

♦ Page de droite :
auvent de maison
clanique, où divers
trophées sont
suspendus.

➤ Les jeunes chauffant leurs tambours au foyer central de la uma.







► Le partage du cochon cuit durant une fête.
Chacun dans le clan doit recevoir une part
équivalente, d'où un comptage minutieux.

► Si tout est partagé, chaque famille
consomme séparément son repas.



Simultanément, le terme *uma* renvoie à la maison principale du clan, la *long house* (Schefold, 2002 : 324) qui rassemble tous les membres de ce groupe de parenté aux moments importants de l'existence (naissance, décès, fêtes, cérémonies diverses...). Clan et maison désignés par le même vocable signalent une identité de substance entre le groupe et son lieu de vie. Dans la *uma* sont entreposés les regalia du clan, souvent un à plusieurs gongs métalliques qui, avec le bétail, signalent la richesse du clan, et les *tuddukat*, tambours de bois, le *jaraik*, fétiche placé au-dessus de l'entrée, ainsi que le *bakkat katsaila*, bouquet de plantes séchées, ces deux derniers appelant à la protection des esprits. Dans la *uma*, des trophées de chasse en guirlandes sont ornés de peintures et de feuilles afin que, comblée, leur âme attire celle de leurs congénères, rendant ainsi la chasse fructueuse. Seul le ménage du *rimata* réside en permanence dans la *uma*. Les autres ménages sont installés dans des unités secondaires, les *lalep*, qui désignent elles aussi, à la fois, l'habitation et l'unité de production et de consommation correspondant à un ménage. Ce n'est qu'aux moments cruciaux de la vie du clan que tous les membres se trouvent systématiquement réunis dans la *uma*, qui reste le centre de la vie sociale et communautaire¹⁶.

Un dernier type d'habitation, le *sapou*, est établi dans des aires plus éloignées, parfois situées à plusieurs heures de marche ou de pirogue. Il ne correspond pas à une subdivision du clan, mais à une construction fonctionnelle, d'une grande importance pratique, qui est utilisée, le plus souvent de façon temporaire, par les *lalep* pour leurs activités de production.

La *uma* porte un nom spécifique qui dérive la plupart du temps de celui de la rivière auprès de laquelle elle est implantée, par exemple la *uma* Sarogdog doit son nom à la rivière Bat Rogdog, la *uma* Sajijilat à la rivière Bat Jijilat. Comme l'indique cette référence territoriale, la *uma* disposait d'un territoire riverain qui lui était propre, et tout changement d'implantation suppose en principe un changement du nom du clan. La *uma* porte en elle-même les germes de son propre éclatement, du fait du conflit fréquent entre les exigences communautaires du groupe et la quête de prestige menée par chaque individu. Si une solution consensuelle n'est pas trouvée, la *uma* se scinde et les *lalep* insatisfaits partent ailleurs fonder une nouvelle *uma*. Ce mécanisme peut apparaître comme une forme de régulation, lorsque la taille de la *uma* est trop grande, que les conflits en son sein deviennent ingérables, et que les ressources communautaires s'épuisent. Ainsi se crée un réseau d'*uma* qui se définissent comme *ra-rak*, apparentées, qui dérivent d'une *uma* originelle et partagent des droits égaux sur les ressources ancestrales.



◆ Partage des fruits en famille.

¹⁶ Les productions du *lalep*, horticoles et d'élevage, lui reviennent, toutefois un principe de solidarité incite chacun d'eux à aider les plus démunis du groupe de la *uma*, et aussi à partager systématiquement avec le reste du clan les produits de la chasse. De même, ce principe conduit les membres des différents *lalep* à s'entraider pour des tâches de grande ampleur (comme la construction d'une maison, le défrichement de la forêt, etc.).



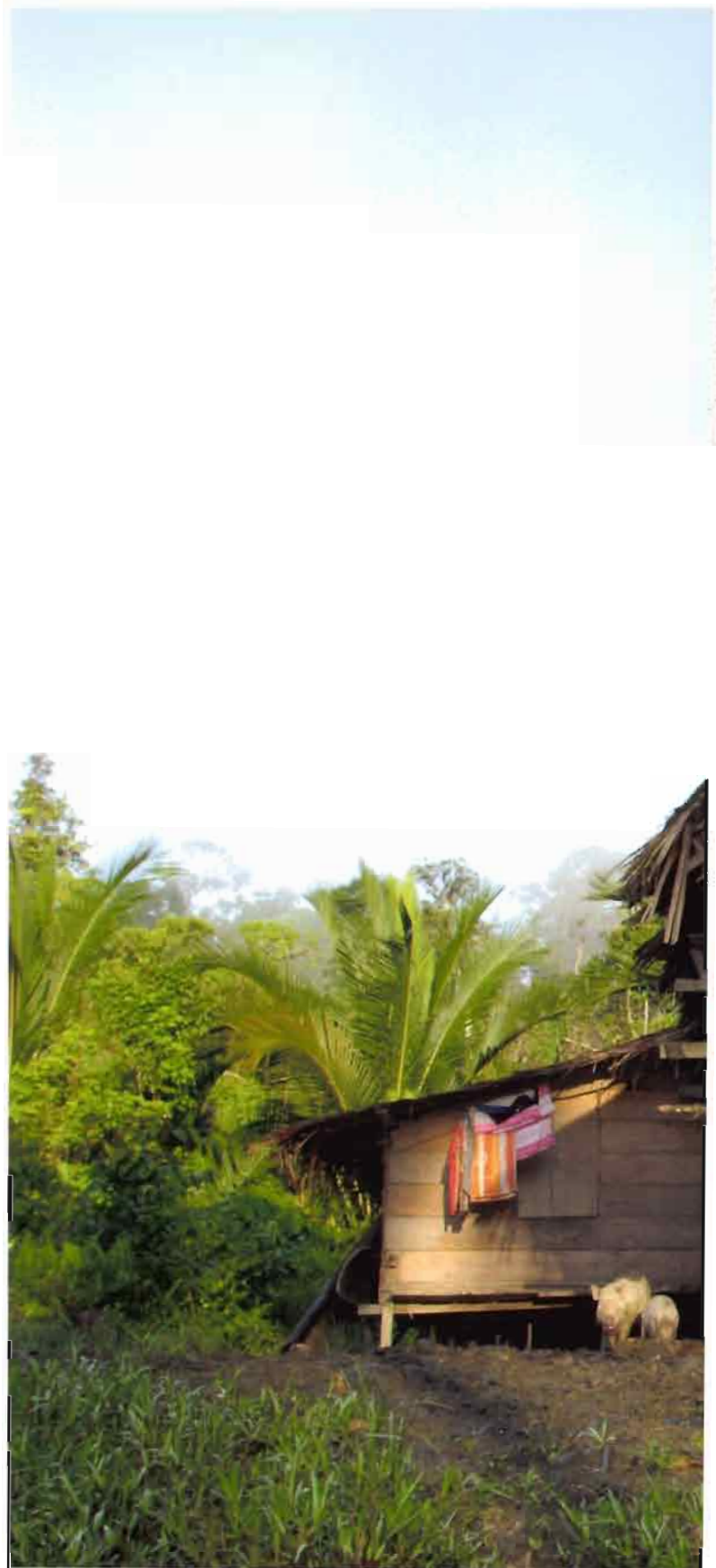
♦ Guirlande de trophées de singes et de cerfs, village de Madobag.

D'autres facteurs sont probablement venus accélérer les processus de déplacement des *uma* ou leur scission, notamment l'état de guerre ou plus précisément le stress social lié à la chasse aux têtes. Revenir avec un trophée humain était en effet une source de grande fierté et de prestige pour celui qui y parvenait ; c'était aussi le moyen d'acquérir des pouvoirs surnaturels (Schefold, 2002 : 332). Une telle pratique provoquait aussi des conflits entre *uma*, celui de la victime demandant forcément réparation à celui du meurtrier¹⁷.

Aujourd'hui, l'accélération des scissions à l'intérieur du clan et des déplacements de celui-ci, ainsi que les nombreuses transactions coutumières¹⁸, en particulier les ventes de terres pratiquées depuis plusieurs générations, ont complexifié cette organisation territoriale originelle, ainsi que les relations entre *uma* et au sein même de la *uma*. La multiplication des scissions au fil du temps a abouti à définir une tenure foncière complexe. Chaque *uma* est en effet dépositaire des droits sur son territoire, mais conserve aussi des droits qui dérivent des territoires qu'elle exploitait jadis à d'autres étapes de sa migration. L'éclatement d'une *uma* défère ainsi à un ensemble d'*uma* apparentées les mêmes droits partagés. En revanche, ce qu'on pourrait nommer un droit d'usage, celui attaché aux cultures elles-mêmes et non pas au territoire, revient exclusivement aux individus et plus précisément aux hommes ; les femmes quant à elles cessent d'exploiter, à leur mariage, les terres de leur *uma* pour s'occuper des champs spécifiquement féminins (taro essentiellement), dévolus par le clan qui les accueille.

¹⁷ D'après Reeves (2000), cette situation se dénouait par l'établissement d'une relation de type *paabad* entre les deux *uma*, pouvant les allier pendant plusieurs générations par un pacte et des dons / contre-dons.

¹⁸ Notamment lors du paiement des amendes coutumières ou lors des alliances matrimoniales – avec le paiement du « prix de la promise » ou *bride price*, et le contre-don qui lui est associé.



• Maison clanique (*uma*).



LE NOM DES INDIVIDUS CHEZ LES MENTAWAI

L'individu est normalement appelé à changer de nom plusieurs fois au cours de son existence. À sa naissance, il reçoit un nom souvent inspiré de celui d'une plante ou d'un animal, ou d'un mot qui s'est trouvé de circonstance à ce moment-là. Si beaucoup de filles peuvent recevoir des noms de fleurs, comme Ipai, et les garçons des noms plus virils, comme Kerei, à Butui, Aman Lau Lau a prosaïquement nommé son dernier-né Politik, tandis que son premier fils, devenu père à son tour, appelait son premier-né Telefon.

La naissance du premier enfant, fille ou garçon, est un événement important qui va amener les parents à abandonner leur nom pour celui de leur premier-né : à la naissance de son premier fils Telefon, Lau Lau a ainsi pris le nom d'Aman Telefon, littéralement « père de Telefon », et semblablement sa femme prenait dès lors le nom de Bai Telefon, « mère de Telefon ». Leurs anciens noms, tel que Lau Lau, ne peuvent plus être utilisés : ainsi interpellé, Aman Telefon n'a pas même entendu qu'on s'adressait à lui tant une telle adresse était déplacée.

Les titres d'Aman et de Bai, père et mère, peuvent se transformer en Teu, titre qui signale que le ménage a perdu un ou plusieurs enfants. Aman Nokko, père de Nokko, est ainsi devenu Teu Nokko après le décès de l'un de ses enfants. Un interdit frappe également le nom des défunts, qui ne peut plus être prononcé, amenant tous les homonymes des environs à en changer et à se trouver un nouveau nom. Un fils ne peut plus énoncer le nom de son père défunt. De même, la mort du premier-né amène les parents à prendre le nom du plus jeune de leurs enfants vivants, précédé du titre Teu.

Wirtz (1929) signale encore que les grands-parents changeraient de nom à la naissance de leur premier petit-enfant, pratique qui n'a pas été retrouvée ou qui n'est plus pratiquée.

L'ensemble de ce dispositif semble au final moins tourné vers la mémorisation des lignées d'ascendants, que vers une reconnaissance de la descendance qui structure, au fur et à mesure qu'elle s'établit, la nomination des individus. Comme à Nias, où le dispositif est encore plus exacerbé dans la société très hiérarchisée, les noms sont assimilés à des titres et leur succession stigmatise le franchissement d'étapes importantes de l'existence. De ce fait, le nom n'est guère un repère dans une lignée. La mémoire des générations porte essentiellement sur les fondateurs, et sur les personnes qui ont été connues par les informateurs, aboutissant entre les deux à une sorte d'amnésie généalogique, avec quelques conséquences pour notre recherche, en particulier lorsqu'il s'agit de faire coïncider les parcours de migration et les lignées des ascendants.



UN MONDE DE RIVIÈRES, DE MARÉCAGES ET DE COLLINES

Encore aujourd'hui, toute la territorialité est conditionnée par le lien à la rivière, reflétant l'identité entre l'unité sociale et le lieu. Comme on l'a vu, les *uma* portent le plus souvent le nom de l'affluent qui les borde, et ce principe laisse supposer une organisation territoriale originelle dans laquelle le domaine clanique s'articulait autour des affluents et des tronçons de rivière.

Dans le sud de Siberut, la rivière se révèle comme un élément fondamental de l'organisation de l'espace et sa proximité détermine la possibilité d'une installation. Le site optimal pour une *uma* est celui qui se situe non loin de l'endroit où un affluent se jette dans la rivière principale, ce à cause des besoins en eau claire qu'impose le traitement de la pulpe du sagoutier, à cause des besoins domestiques, et tout simplement pour pratiquer la pêche. D'autres facteurs entrent ensuite en ligne de compte pour expliquer les choix d'implantation humaine. La configuration optimale est évidemment représentée par la combinaison de différents types de terres, terres à maisons et à élevage, terres à cultures sèches ou irriguées, et tourbes à sagou, afin de développer un système de culture complet. Mais bien des compromis existent dans ce modèle idéal, et son observation sur le terrain révèle une assez grande diversité, au-delà des principes de base qu'impose, bien sûr, la culture primordiale du sagou.



♦ Femme en train de pêcher; hameau de Butui.

♦ Page de droite: la collecte dans la rivière: poissons, mollusques et crustacés.



LES CATÉGORIES DE TERRES UTILES À SIBERUT

Un facteur déterminant pour le choix d'une installation est représenté par les types de terres recherchées pour pratiquer les activités horticoles ou d'élevage. La typologie locale retient plusieurs grandes catégories de terres (*polak*) utiles. *Onaja* correspond à des tourbes, sols détrempés propices à la culture du sagou (*sago*) ; peu d'autres plantes s'accommodent de ce sol asphyxiant qu'on rencontre derrière les berges des rivières et dans les dépressions marécageuses, en arrière de la mangrove. *Buggei* sont des terres alluvionnaires, limono-sableuses, légères et fertiles, localisées aux bords des rivières et près des habitations ; elles portent des cultures importantes, comme le taro (*gettek*), parfois l'igname (*laiket*), ou diverses plantes servant de légumes ; elles peuvent accueillir les maisons et



♦ Les établissements sont implantés aux confluences des cours d'eau.

enclos à cochons. *Lolit* désigne les terres fertiles des premières pentes, proches des habitations ; elles sont utilisées en vergers et portent des plantes telles que le cocotier, le bananier, divers arbres fruitiers. *Posa* correspond à des terres plus argileuses, fertiles, des vallons entre les collines ; également recherchées, elles se prêtent à de nombreuses cultures plus sèches, arbres fruitiers comme les durian, mais aussi l'igname, la banane etc. Enfin, *titikup* désigne la terre compacte, argilo-sableuse, des collines, celle qui se prête à l'aménagement des *tinunggulu*, défriches forestières sans brûlis où sont plantés les bananiers et occasionnellement les ignames, et qui deviennent, en l'espace d'un ou deux ans, des *mone*, parcelles d'agroforêt, dès que des arbres fruitiers y sont plantés.





• Jeune fille battant la pulpe du sagou, village d'Ugai.



• Les tronçons de sagou sont ramené aux maisons pour nourrir les animaux domestiques.

♦ Le râpage du tronc du sagoutier, village de Tiop.

Les bases du système : le roi sagou et le cochon

La possibilité de cultiver du sagou est déterminante pour les choix d'implantation de l'habitat. Un mythe relate l'origine de la plante. « Il y a longtemps, alors que le sagou était encore inconnu dans l'île, un petit garçon pleurait en réclamant du sagou. Mais comme il n'y avait rien de tel dans l'île, les gens ne comprenaient pas ce qu'il voulait. Rien ne pouvait le satisfaire, et il continuait à pleurer et à demander du sagou. Son père se fâcha et le jeta hors de la uma, et il tomba dans un marécage voisin. Le matin suivant, une pousse de sagou sortit de la bouche de l'enfant et se transforma lentement en un sagoutier. L'arbre dit aux gens de couper son écorce du haut vers le bas, pour permettre à l'amidon de couler du tronc et leur fournir ainsi de la nourriture. Quelqu'un voulut suivre ces instructions, et grimpa dans l'arbre, mais il tomba. Pour faciliter la tâche, les gens décidèrent de couper l'arbre, qui se mit en colère et durcit sa chair. À compter de ce jour, les gens de Mentawai doivent traiter le sagou. Ces techniques furent enseignées par l'arbre et sont encore en usage aujourd'hui. ».

Les surfaces plantées en sagou à Siberut sont considérables, les chefs de famille disposant souvent de plus de 1 000 arbres à divers degrés de maturité, et il n'est pas rare qu'ils en aient plusieurs milliers¹⁹. Les surplus de sagou sont utilisés pour les échanges, le paiement des amendes coutumières et pour les « prix de la promesse » (*bride price*), ainsi que pour l'alimentation des animaux domestiques (cochons et poulets).

Dans le système de production, la deuxième composante essentielle, souvent affichée comme primordiale car signalant le prestige du clan, est l'élevage du cochon, qui forme avec le sagou la base de cette adaptation prolifique à l'environnement forestier. Jadis, chaque *lalep* ou ménage gardait son troupeau de cochons, qui pouvait atteindre 300 à 500 têtes, à proximité de son habitation. Aujourd'hui, l'élevage à proximité des villages a été en principe interdit par le gouvernement²⁰, et le développement d'autres cultures près des habitations ne permet souvent plus d'y tolérer des cochons dévastateurs. Les habitants les plus proches de la côte ont depuis longtemps localisé leurs élevages dans les écarts des *sapou*, situés parfois à plusieurs heures de pirogue en amont, où ils se rendent régulièrement pour nourrir les animaux de tronçons de sagoutier (*soirappik*).



➔ Stockage de la pâte de sagou.

¹⁹ Les parcelles de sagoutier se mesurent en *mata* d'un demi hectare chacun, chaque *mata* se décomposant en 10 *bakkat* ou bouquets d'arbres. On compte de 5 à 10 sagoutiers par *bakkat*. La présence de nombreux sagoutiers en fleur indique un surplus d'arbres exploitables.

²⁰ En particulier pour des raisons sanitaires (encéphalite japonaise, ...).



♦ Sagoutiers. Les feuilles sont utilisées pour divers usages de la vie domestique et l'amidon du tronc fournit l'aliment de base à Siberut.

LE SAGOUTIER

Le palmier sagoutier représente à Siberut la culture par excellence, celle qui fournit leur alimentation de base aux habitants de l'île (Whitten et Whitten, 1985). Deux espèces coexistent, *Metroxylon sagu* et *Metroxylon rumphii*, cette dernière épineuse. Le sagoutier présente la particularité de retenir l'eau par ses racines, au point d'entretenir, voire de former au bout d'un certain temps ses propres marécages tourbeux dans les lieux où il pousse.

Le sagoutier, reproduit par rejet, peut être exploité au bout de 7 ans, et sa croissance se poursuit jusqu'à la floraison, qui annonce sa mort. Le palmier est d'abord abattu, et débité en sections d'environ une brassée de long (1,50 m à 1,70 m). Ces tronçons peuvent être conservés quelque temps dans l'eau, notamment lorsqu'ils sont destinés à l'alimentation des animaux, ou encore peuvent-ils être transportés par flottation. Lorsqu'il est destiné à l'alimentation humaine, le sagoutier est traité sur place : il est d'abord écorcé à l'aide d'une herminette de bois spécifique (*ruru'kuḷ*) et d'un bâton-levier (*ootdak*), puis les tronçons sont râpés à l'aide d'une râpe à sagou (*gagaji*) maniée par deux personnes, et agrémentée de clous ; jadis la râpe était en bois, dépourvue de clous. Deux personnes suffisent pour râper un tronçon en un jour. La pulpe râpée est ensuite apportée au *pusagat*, appareillage placé dans un trou d'eau, et constitué d'un tamis (*gogotjai*) suspendu au-dessus d'un canot. La pulpe est simultanément piétinée et lavée avec l'eau puisée en contrebas, afin d'extraire l'amidon, qui est recueilli dans le canot. La pâte ainsi obtenue est ensuite placée dans les *taprit sagu*, récipients en feuilles de sagoutier, qui sont eux-mêmes stockés non loin de l'appareillage, immergés dans l'affluent. L'amidon de sagou peut se conserver dans ce milieu anaérobie pendant plus d'un an.

Le sagoutier fournit aux groupes un maximum de nourriture avec un minimum d'investissement de travail. Quelques chiffres donnent une idée de cette performance : un sagoutier de 9 m de haut permet à 2 personnes, travaillant 4 à 5 heures par jour, de produire en six jours 420 kg de farine (6 *taprit*), ce qui procure à une famille de 4 à 5 personnes trois mois de nourriture (2 *taprit* de sagou étant consommés par mois par la famille).

À la production qu'il fournit et au long stockage qu'il autorise, le sagou ajoute d'autres atouts encore. Il ne nécessite qu'un travail minimal de plantation, le bouquet d'arbres produisant de nombreux rejets, et ceux-ci pouvant être simplement replantés là où l'horticulteur le souhaite. Il ne requiert quasiment aucun entretien, si ce n'est à la rigueur le nettoyage des lianes qui croissent sur le tronc.

Véritable arbre de vie, le sagoutier fournit en abondance l'alimentation de la *uma* et de ses bêtes, et les sous-produits de l'arbre sont tous employés dans la vie quotidienne : les feuilles et l'écorce servent à confectionner les toits, les nattes et divers récipients, des chapeaux, des étuis, des éléments de décoration et d'architecture.





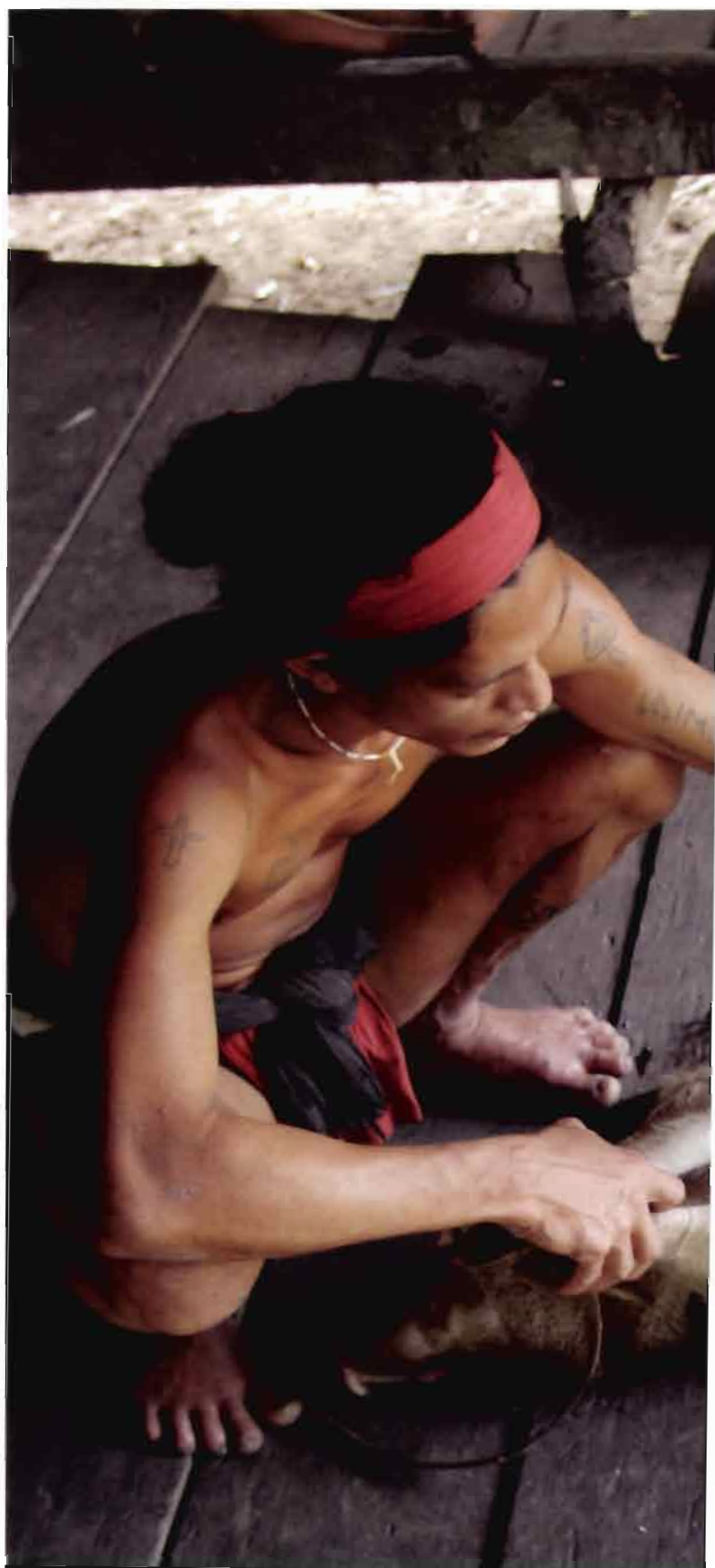
♦ Cochons errant autour des maisons.

La fondation d'un nouveau *sapou* destiné à l'élevage des cochons oblige à maintenir le troupeau quelques semaines dans le parc (*geli*) aménagé devant et sous la maison construite, le temps que les animaux se domestiquent et s'habituent à leur nouveau lieu de vie. Par la suite, ils divagueront durant la journée dans la forêt ou les plantations de sagou pour se nourrir, avant de revenir le soir vers la maison, où ils peuvent encore recevoir du sagou.

En amont toutefois, dans les *uma* isolées comme à Butui, chez les Sakkudei ou sur la côte occidentale, bref à l'écart des zones contrôlées par l'administration, les cochons continuent de divaguer librement autour de la maison clanique et dans la forêt proche, et ce sont les champs qui sont enclos de solides barrières.

La taille du troupeau, fréquemment plusieurs centaines de têtes, détermine non seulement la richesse mais aussi le statut social du propriétaire. Le cochon est indispensable non seulement à l'alimentation, mais aussi à la vie sociale de la *uma* et aux transactions avec les autres clans, comme avec le surnaturel. Si tout le *lalep* participe à l'alimentation des cochons, seuls les hommes en principe²¹ en ont la propriété, de façon à ce que cette richesse ne quitte pas la *uma*.

²¹ Certaines femmes, si elles ne sont pas mariées, peuvent parfois être propriétaires de cochons.



→ Dépeçage du cochon.



Les autres enseignes austronésiennes : taro et igname

Si sagou et cochon sont les bases du système de production de Siberut, ils sont accompagnés d'autres cultures qui jouent un rôle complémentaire, à la symbolique moins affirmée mais qui furent peut-être de plus grande importance par le passé. Deux plantes sont à signaler parce qu'elles sont à la base du système de production de la zone indo-pacifique, le taro (*Colocasia esculenta*) et l'igname (*Dioscorea spp.*).

La culture du taro (*gettek*) est le domaine exclusif des femmes, et les tarodières sont aménagées à proximité de la *uma*. Les hommes n'interviennent qu'au moment de construire les clôtures qui vont protéger les cultures des cochons. Le taro est une nourriture destinée aux enfants, et est aussi un accompagnement du porc dans les repas cérémoniels.

Quant à l'igname (*laiket*), aujourd'hui discret, il est le plus souvent planté au milieu des taros et des bananiers, dans un coin plus sec d'une parcelle enclose, et ses tubercules sont très prolifiques : un seul pied peut suffire à une famille, l'igname n'étant consommé qu'occasionnellement. Parfois il est aussi planté sur les champs ouverts dans la forêt, d'abord avec les bananiers et ensuite avec d'autres arbres fruitiers (en particulier des durian).

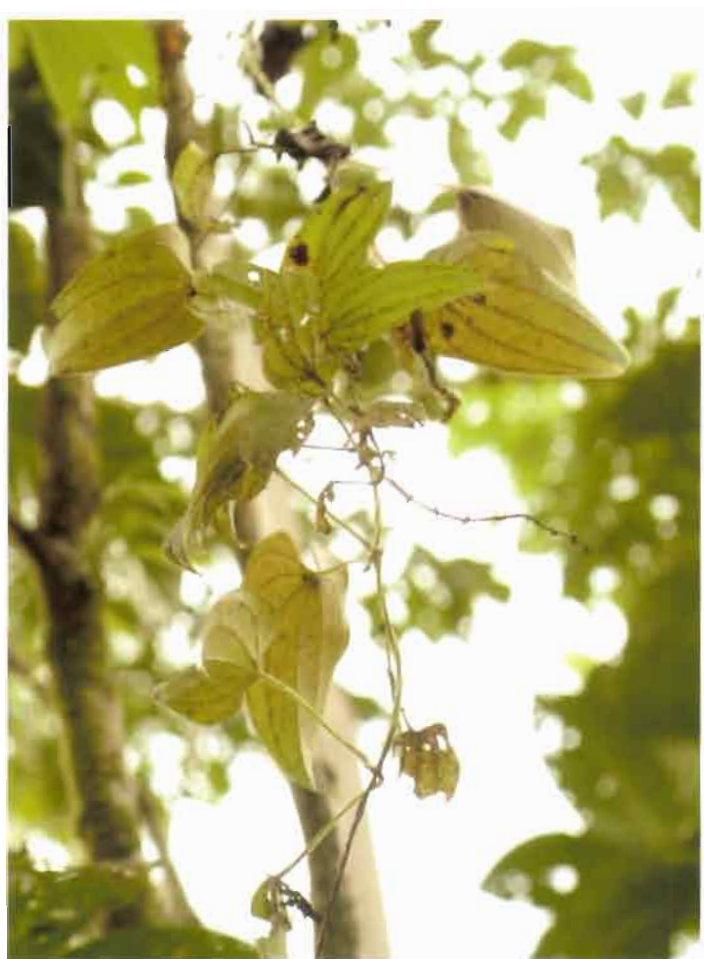
Ces défriches forestières méritent une mention. La technique utilisée pour le défrichage des parcelles de forêt consiste à couper progressivement la végétation en laissant ses résidus sur place, de telle sorte que les sols finissent par se trouver fertilisés par cet apport de matière organique (technique du *slash and mulch*, qu'on peut traduire comme une « défriche organique »). Contrairement à ce qui se passe ailleurs en Indonésie, la technique du *ladang* (défriche suivie d'un brûlis) n'est pas traditionnellement appliquée, ce qui comporte des avantages pour l'environnement, en particulier le fait que les grands arbres ou les arbres utiles sont préservés. Au terme de ce défrichage précautionneux, où le principe de restitution joue à plein, une cérémonie a lieu (*lia tinungglu*). Des feuilles et des morceaux de bois provenant de la végétation coupée sont mis dans un tube de bambou et mélangés avec de l'eau, et chaque membre de la famille est aspergé de ce mélange afin d'apaiser les âmes de la forêt défrichée qui pourraient, sans ce rituel, répandre la maladie parmi les membres de la *uma*.



→ La récolte du taro.



◀ Tubercule d'igname.



♦ La liane de l'igname.

Un système originel à l'empreinte discrète sur le milieu

Comme l'indique cette brève description des activités de production, le système d'exploitation de Siberut, influencé par la cosmologie particulière et infléchi par les contraintes fortes d'un milieu très humide, se caractérise par une intervention minimale sur les ressources et sur l'environnement. Les sagouteraies, éléments cruciaux du dispositif de subsistance, s'auto-entretiennent voire se densifient et se développent au fur et à mesure de leur exploitation : la coupe d'un palmier va permettre la multiplication de ses rejets dans un marécage généré ou maintenu par la plante. Le système de la défriche organique pratiqué dans les parcelles forestières comporte, par rapport aux brûlis ravageurs, difficiles à mettre en œuvre dans un milieu très humide, plusieurs avantages techniques : les déchets végétaux laissés sur place permettent une restitution optimale de matière organique au sol, qui se trouve du même coup protégé de la croissance des plantes adventices²². Les plus grands arbres sont maintenus sur place et l'ensemble fournit ce qu'on peut nommer un système écologiquement durable, impliquant certes un temps très dilaté, mais susceptible à la fois de préserver les sols et leurs ressources tout en permettant à terme la reconstitution de la forêt sans dommage majeur (Thurson, 1997). Qu'il s'agisse du sagou ou des autres cultures, c'est certainement dans l'ensemble de ces interventions modérées sur l'environnement, conformes aux impératifs cosmologiques d'une perturbation minimale des équilibres du monde, qu'il faut rechercher les raisons du maintien remarquable de l'écosystème forestier.



♦ Page de droite: femme décorée de fleurs et de fougères.

²² De l'avis des agronomes, cette croissance des adventices serait la principale raison de l'abandon des parcelles au terme de quelques cycles de culture dans les défriches tropicales sur brûlis.





Brouillage foncier et menace écologique : le système transformé

Le gouvernement indonésien a pratiqué une politique de déplacement des populations afin de regrouper les *uma* éparses, de les rapprocher de l'administration et des services, et a introduit d'autres niveaux administratifs dans le jeu social, notamment celui de chef de village²³. Mais comme on l'a vu, les habitants de Siberut ont quelque peu résisté à ces déplacements fortement incités, et tous n'ont pas accepté de délaisser leurs terres claniques pour partager, avec d'autres *uma*, des droits incertains sur des aires aux mains d'autres clans. D'autres, qui avaient d'abord cédé aux pressions, ont fini par retourner à leur lieu d'origine pour pouvoir continuer à se livrer aux activités désormais interdites à proximité des habitations, en particulier l'élevage du cochon, et pour poursuivre un mode de vie plus proche de l'équilibre requis entre le monde des hommes et celui des âmes.

Le système actuel n'en est pas moins profondément transformé. Avec le temps, les limites des terrains se sont faites bien plus précises qu'autrefois, et vont désormais de pair avec un sens aigu de la propriété. Les querelles liées à la terre ne sont pas rares, signes peut-être d'une tension foncière. L'existence d'une catégorie d'occupants fonciers dite *sipasijago*, qui désigne des exploitants stratégiquement placés par un clan sur des terres coutumières pour éviter leur reprise par un autre clan, semble confirmer ce constat. De plus, les terres et notamment les parcelles forestières ont désormais acquis une valeur marchande, et leur vente, apparemment pratiquée « coutumièrement » de longue date dans l'île, s'est accélérée dans la période récente ; les étrangers à l'île²⁴ notamment tentent de s'établir par ce biais. De nouvelles cultures ont fait leur apparition (manioc, maïs, une autre variété de taro, etc.), ainsi que de nouvelles activités commerciales et administratives dans les chefs-lieux. La monétarisation des échanges, encore réduite aux quelques productions ou collectes commerciales encouragées depuis les années 1960 (rotin, coprah, *nilam* ou patchouli²⁵, *gaharu* ou bois d'aigle²⁶, etc.), reste limitée, et l'argent sert plutôt à acquérir des biens de prestige social (montres, tabac, ustensiles de cuisine), que des vivres se substituant aux productions traditionnelles (Fjalland, 1999 : 33).



²³ Aujourd'hui le terme *suku*, qui désigne le clan et l'ethnie en langue indonésienne, tend symptomatiquement à remplacer celui d'*uma* dans les conversations.

²⁴ Minangkabau essentiellement, originaires de la même province de Sumatra ouest, mais de la région de Padang à Sumatra. Des Batak, chrétiens, se sont aussi implantés durablement dans l'île.

²⁵ *Pogostemon cablin*, Lamiaceae.

²⁶ Généralement une forme parasitée de *Aquilaria malaccensis*, Thymelaeaceae.







➤ Le Père Pio célèbre dans l'école une messe pour les enfants de Butui.

Néanmoins, l'argent est aussi investi dans de nouveaux moyens de production à forte valeur sociale qui risquent, à terme, de peser lourdement sur l'environnement : fusils, tronçonneuses et moteurs de bateaux, tous trois menaçant sérieusement l'écosystème forestier et la faune.

♦ Double page précédente : départ des hommes pour la chasse. Certains d'entre eux, outre leurs arcs, emportent désormais des fusils.

♦ Double page suivante : trophées ornés de crânes de singes et de cerfs.

Lors des chasses en forêt au centre de l'île, il n'est pas rare de voir un des chasseurs porter un fusil en même temps que son arc et son carquois, et ce sont désormais les plombs que l'on enduit, en même temps que les pointes de flèches, de poison. Le résultat s'avère efficace, redoutable pour la faune sauvage : alors que les guirlandes de trophées de singes accrochées dans les *uma* ne comportent que des crânes blanchis par le temps, les chasseurs reviennent de plus en plus souvent bredouilles.

Vers Butui, seules des expéditions de plusieurs jours, de plus en plus loin dans la forêt, leur permettent encore d'espérer revenir avec du gibier.

Et la chasse est loin d'être la première responsable de la menace qui pèse sur l'équilibre écologique. En 1971, les compagnies forestières ont commencé à exploiter la forêt de Siberut. Si la mise en place de la réserve de la biosphère par l'Unesco, et conjointement le programme Survival International Siberut Project lancé par quelques chercheurs (Schefold, 1980b; Persoon, et Eggen en particulier), ont permis de temporiser la destruction du système, toute la façade orientale de l'île est soumise à la déforestation; les parcelles à couper sont aisément obtenues, et à vil prix, des habitants mal informés. Des organisations, soutenues par la bonne volonté de quelques poignées de volontaires, essaient de prendre les choses en main mais leurs moyens restent symboliques (par exemple, la location de parcelles forestières auprès des habitants pour empêcher leur vente et leur déboisement), leur action mal comprise.

Le système de production n'est plus, aujourd'hui, qu'une survivance de plus en plus volontariste que trahit le maintien de certains rituels et interdits pour les productions essentielles, sagou, cochon, taro, champs de forêt. De la même façon, certaines pratiques telles que les tatouages ne connaissent plus guère d'explication précise, et la signification de leurs différents motifs est de plus en plus mal

connue. Cette altération montre que les choses sont en train de changer – comme elles l'ont toujours fait d'ailleurs! Car il est inconcevable d'imaginer que les habitants de Siberut aient débarqué sur l'île avec leur système de production et leurs traditions toutes faites: produits de lents ajustements entre les sociétés et l'écosystème, toutes ces pratiques et ces activités ont toujours été en évolution, et doivent se lire comme autant de signes d'un passé qui s'est toujours transformé. Mais de quel passé?



► Le cacao a fait son apparition comme culture de rente à Mentawai.

L'anthropologie a depuis longtemps réhabilité la perspective historique et considéré que le changement était une caractéristique propre, aussi, aux sociétés pré-occidentales: aucune d'elles, même isolée, n'est restée figée. Néanmoins, les hypothèses anthropologiques, faute de pouvoir faire autrement, fossilisent un « temps d'avant » dans un modèle artificiel où le temps est écrasé et où toute dynamique est absente. Ce modèle est commode pour mener la comparaison avec une situation actuelle, plus accessible

et quant à elle centrale dans la démonstration. Toutefois, si l'on cherche à donner une profondeur et des nuances à ces différents éléments reconstitués de la société passée, il est nécessaire d'adopter une nouvelle démarche à laquelle l'anthropologie encore n'est pas étrangère. Cette démarche tente de croiser les données, relatives, de la tradition orale avec celles, absolues, obtenues par l'archéologie et ses méthodes, de façon à donner un certain relief aux reconstitutions du passé²⁷.

²⁷ A fortiori, si l'archéologie n'a pas pour but de reconstituer les cultures et les dynamiques anciennes, mais simplement d'établir des chronologies, elle est dépourvue de sens dans un tel contexte: « *Archæology is Anthropology, or it is nothing.* » (Binford, 1962).





LA PERSPECTIVE DU TEMPS

La difficile mesure de la profondeur du temps

104

À Siberut, l'archéologie s'exerce dans un milieu qui ne lui est pas familier, celui de la forêt humide et marécageuse, difficile pour la prospection et la fouille. Ici, l'élément dominant est le végétal, dont les cycles déterminent l'ordre des choses ; la forêt primaire ou recomposée, les immenses marécages à sagous et la mangrove constituent les paysages de l'exploration archéologique, et la progression dans cet environnement boueux est difficile. Dans ce milieu, les vestiges organiques se conservent généralement mal. Les ossements et les ligneux disparaissent en quelques années voire quelques mois. Des différents éléments d'une maison, il ne reste vite plus rien dans un paysage rendu à la forêt ou aux activités horticoles. Seules les pierres, dans une moindre mesure les coquillages, la céramique, le fer, et, dans des conditions exceptionnelles anaérobies, certains éléments enfouis de l'architecture, comme les poteaux de maisons, subsistent dans des sites archéologiques d'époque historique. Le repérage est rendu d'autant plus difficile que les vestiges sont fragmentaires, qu'ils ont été enfouis sous les sédiments apportés par les crues et le colluvionnement, ou qu'ils sont masqués par la végétation luxuriante.

D'autres facteurs encore viennent compliquer la recherche du passé dans un tel environnement. La variation importante du cours des rivières a ainsi été mesurée maintes fois sur le terrain. Les habitants prennent d'ailleurs bien soin de construire leurs habitations à vingt mètres au moins de la rive, une marge de sécurité qui donne une idée de l'ampleur des variations : l'effondrement de la rive concave sur plusieurs mètres de largeur, à la suite de pluies et de crues, semble être un phénomène extrêmement fréquent.

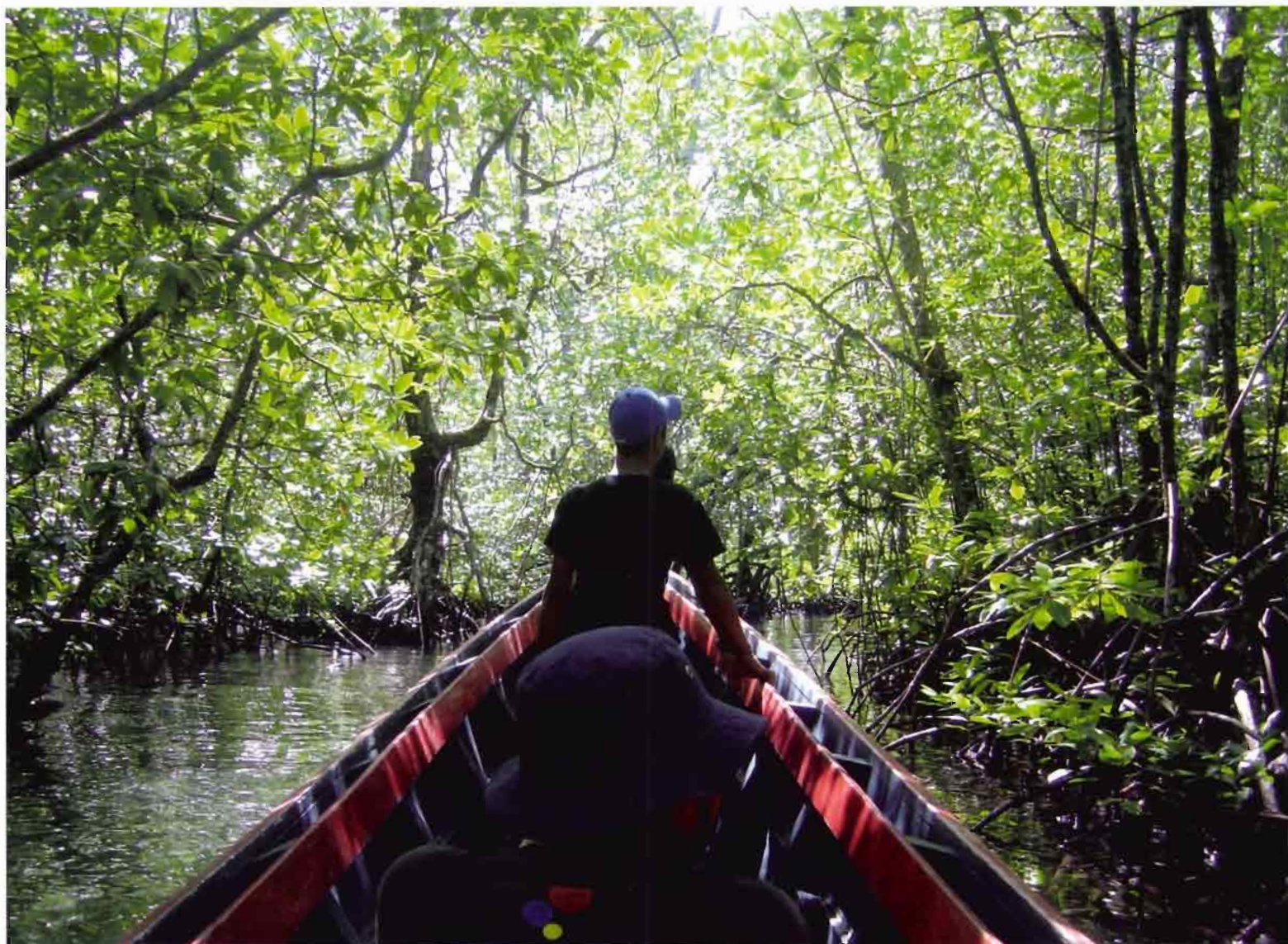
Une autre difficulté, à une échelle de temps plus longue, est celle posée par les mouvements eustatiques et tectoniques durant les derniers millénaires. La dernière glaciation du Quaternaire, qui a provoqué une baisse mondiale d'environ 120 m du niveau marin, remonte à 18000 ans. Par la suite, la tendance générale est celle d'une remontée de la mer jusqu'à son niveau actuel, qui commence à se stabiliser il y a environ 3500 ans. Cependant, cette remontée n'est pas régulière (Tjia, 1980) et l'on sait peu de chose de l'impact de ces fluctuations intermédiaires, en dessous ou au-dessus du niveau marin actuel, qui peuvent être considérables dans un espace insulaire réduit, où l'occupation tend à se concentrer sur les côtes.

➤ Rive effondrée après une pluie.

♣ Page de droite : jeune femme ramassant de l'herbe pour les animaux domestiques.







➤ Une prospection difficile dans la forêt marécageuse.

Quant à la surrection insulaire, encore mal documentée, elle introduit un biais supplémentaire dans le repérage des anciens niveaux marins, et est susceptible d'avoir un impact important sur la géomorphologie de l'île (surcreusement des rivières et sédimentation des deltas, notamment)²⁸.

Toutes ces conditions nous ont amenés à adapter les méthodes de la discipline et à associer à l'archéologie des indices qui lui sont moins familiers, notamment ceux que les paysages et les sociétés actuels peuvent fournir concernant le passé et les logiques anciennes d'occupation et d'utilisation du milieu. Et en particulier, comme nous le verrons, à nous référer si besoin aux informations livrées par la tradition orale.

²⁸ Zachariasen *et al.* (2000) signalent que dans les îles de l'ouest de Sumatra, on rencontre des coraux du Quaternaire soulevés jusqu'à une altitude de 50 m. Nous avons observé également que le tremblement de terre de fin 2004, dans l'île de Nias, aurait soulevé de près d'un mètre l'extrême sud de l'île et son platier corallien. Des informations font état d'un soulèvement de 2 m environ à Sirombu, à l'ouest de Nias.

À la poursuite du passé lointain de l'île : une phase de peuplement pré-austronésien

La terrasse de Toinong Onai

Tenant compte de la grande variabilité du milieu naturel, la prospection archéologique s'est concentrée sur la vallée principale de la Bat Dereiket, sur les collines proches de l'embouchure de Muara Siberut, et sur différentes parties du littoral. Ces prospections ont porté sur des zones où peu de traces d'occupation ancienne ont été discernées, comme la région du lac de Mangeungeu dans l'extrême sud de l'île ou encore la côte sud-ouest, entre Masi et Siribabak. D'autres prospections menées dans le sud-est de l'île ont toutefois permis de découvrir quelques sites, et des témoins d'occupation encore inconnus à ce jour.

Le site de Toinong Onai a été localisé près de l'anse de Maileppet. Il se situe sur une ancienne terrasse à une distance de 400 m du littoral actuel, à une altitude d'environ 20 m. Il s'agit d'un site de surface assez énigmatique, révélé par le décapage dû aux activités d'une entreprise forestière, situé exactement sur le trajet d'évacuation des billes de bois vers le rivage en contrebas. Le site, très érodé, laissait apparaître de nombreuses pierres de nature différente, et c'est ainsi qu'il fut repéré.

Ce site est le premier témoin d'une occupation préhistorique en plein air à Siberut, et constitue un lieu unique par la combinaison des matières premières lithiques qu'on y rencontre. Il trouve son originalité dans cette situation en plein air et en bord de côte, loin des berges des rivières et en dehors de tout contexte de grotte ou d'abri sous roche, qui sont pourtant plus habituels pour les périodes anciennes.

Seule l'analyse technique des objets permet de donner quelques indications sur le moment de cette occupation. Aussi bien la diversité du choix de la matière première, que les méthodes de taille et les produits obtenus désignent une période certainement antérieure au Néolithique. Mais peu de sites comparables ont été découverts ailleurs dans la région.



➔ Toinong Onai.

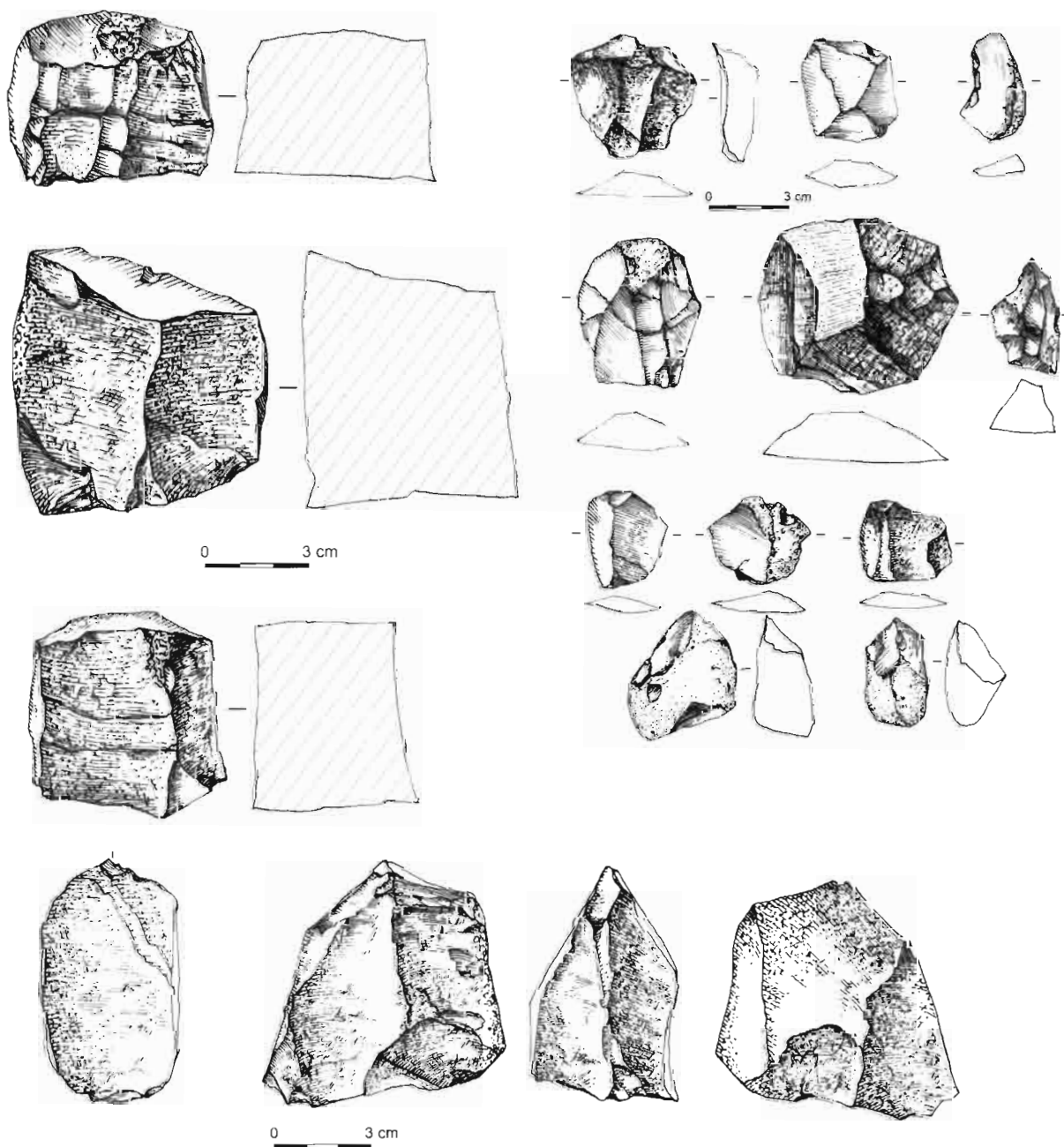
LES OBJETS ARCHÉOLOGIQUES DE TOINONG ONAI

À 400 m de distance du littoral, un niveau argileux induré, scellant une ancienne terrasse, présente une grande quantité de pierres de taille et de nature diverses : bois silicifié, roche volcanique (andésite, basalte), calcaire désilicifié, grès quartzite, et en petite quantité du silex et du quartz blanc. Certaines de ces pierres ont été taillées mais, compte tenu de l'altération intense des matériaux, il est difficile de préciser la nature de la taille, si ce n'est qu'elle est très sommaire, certains blocs semblant n'avoir été que testés. Si l'identification est ainsi malaisée, on peut néanmoins identifier une trentaine d'objets taillés de façon certaine, parmi plusieurs dizaines d'objets douteux. La plupart des artefacts sont de simples blocs-outils, regroupant toute une gamme de rabots à dos et fronts épais, auxquels s'ajoutent quelques éclats et de rares nucleus. La matière première est probablement endogène à l'île, ramassée dans les environs.

L'observation de la coupe amène également à soupçonner une variation dans le niveau marin, qui peut rapprocher la terrasse anthropique d'un ancien rivage.



♦ Outils de pierre taillée de Toinong Onai.





LE HOABINHIEEN : L'ÂGE DE LA PIERRE TAILLÉE DANS LA FORÊT DU SUD-EST ASIATIQUE

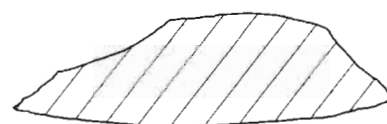
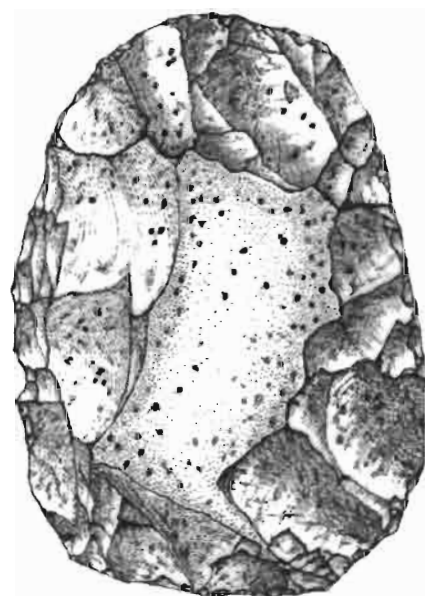
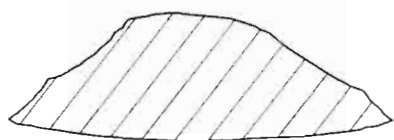
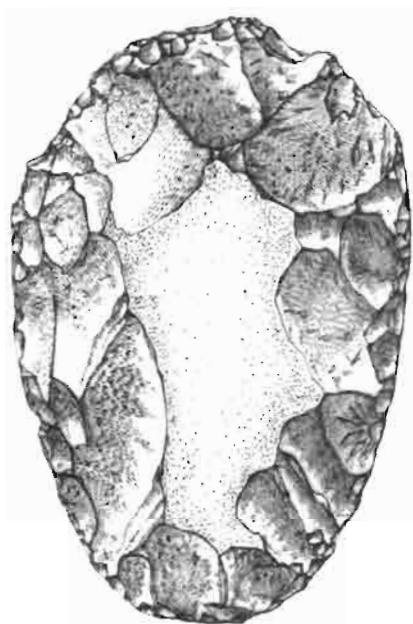
La culture hoabinhienne, associée à une méthode de taille de la pierre très particulière, était le fait des chasseurs-cueilleurs vivant il y a quelques dizaines de milliers d'années dans les milieux forestiers d'Asie du Sud-Est. C'est à la suite des fouilles en grotte menées dans les années 1920 par Madeleine Colani (1927) dans le nord du Vietnam, que le Hoabinhien a pour la première fois été défini comme « la civilisation de référence de la pierre taillée » pour les temps pré-néolithiques dans cette région du monde.

Le Hoabinhien, à peu près partout en Asie du Sud-Est, se définit par un ensemble industriel lithique homogène, comportant un grand nombre d'outils unifaciaux façonnés à partir de galets oblongs ; ces unifaces sont associés à d'autres outils massifs comme des *choppers* et des *chopping-tools*.

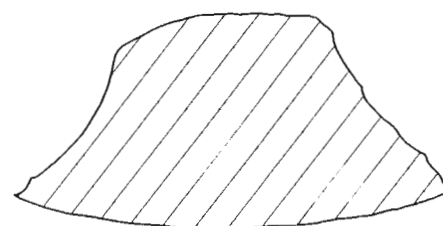
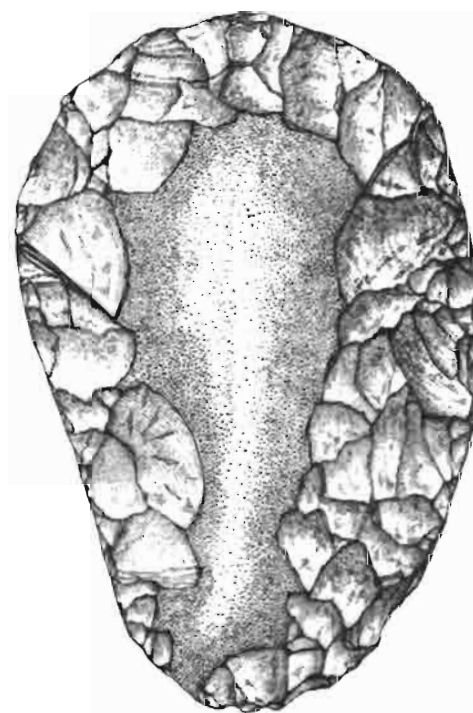
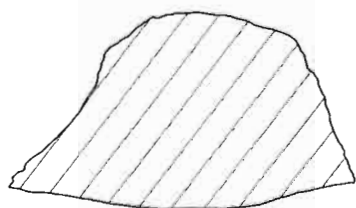
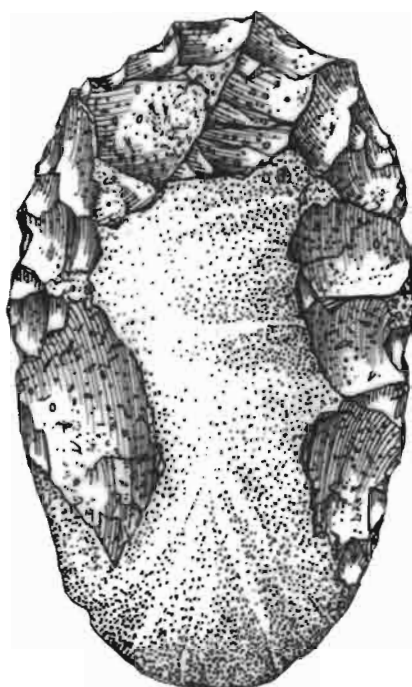
La faune chassée ou collectée associée au Hoabinhien est tantôt forestière dans l'intérieur des terres, tantôt marine dans les sites des plaines alluviales proches des côtes. Des occupations originales, le long des cordons littoraux et dans les deltas des grands fleuves, se retrouvent sous la forme de vastes amas coquilliers (*shell-midden*), notamment dans la zone littorale orientale d'Aceh et de Sumatra Nord. C'est de ces sites de plein air que le terme de « sumatralithe », qui désigne les unifaces retrouvés dans les amas coquilliers, tire son origine : cet outil est un véritable fossile directeur dans le peuplement de l'Asie du Sud-Est par l'homme moderne. Les dates les plus anciennes du Hoabinhien ont été obtenues dans les karsts du nord du Vietnam et du nord-ouest de la Thaïlande, où le phénomène apparaît entre 30 000 et 25 000 ans BP, et où il se prolonge jusqu'au milieu de l'Holocène.

Outre le Vietnam et la Thaïlande, le Cambodge, le Laos, la Malaisie et l'île de Sumatra en Indonésie attestent également de la présence du faciès hoabinhien dès la fin du Pléistocène supérieur, aux alentours de 12 000 à 10 000 ans BP ; il se serait répandu dans ces régions à partir du foyer originel du nord du Vietnam. En toute logique, ce techno-complexe relève de la vague de peuplement australoïde qui a laissé, sur une vaste échelle, des traces d'occupation en grotte, en abris et en sites de plein air.





0 5 cm



◆ Exemples d'outils unifaciaux sur galets du Hoabinhien (collection Colani, Vietnam).

Comparaisons avec un site Hoabinhien proche : Tögi Ndrawa dans l'île de Nias

Le site de surface de Toinong Onai est en apparence très ancien, par sa nature et du fait de sa grande altération, mais il ne livre en lui-même que peu d'informations. Les témoins des activités de chasse et de collecte qui étaient probablement associés aux outils lithiques de Toinong Onai à Siberut ont bien entendu disparu de ce site de surface très exposé. Pour en savoir davantage, il est nécessaire de se tourner vers un autre site, mieux conservé, qui se situe dans l'île voisine de Nias, et qui présente quelques similarités avec Toinong Onai. La fouille de la grotte de Tögi Ndrawa à Nias (Forestier *et al.*, 2005) a en effet révélé, outre des outils sur galets et des sumatralithes, absents de Toinong Onai, des rabots à dos épais et des outils sur éclats, qui se révèlent similaires, par les méthodes de taille et par le choix de la matière première, à ceux trouvés à Siberut. On peut ainsi imaginer qu'on a affaire, d'une île à l'autre, à un peuplement et à une exploitation du milieu assez comparables. L'absence de grotte « habitable » à Siberut a pu empêcher la fixation du peuplement en ces lieux spécifiques, phénomène que l'on observe en revanche à Nias, la grotte de Tögi Ndrawa ayant été occupée de façon continue entre 12 000 et 1 000 BP, ce qui correspond à la plus ancienne et la plus durable occupation en grotte de tout l'ensemble du nord de Sumatra.

Le site de Tögi Ndrawa indique très clairement une économie de subsistance tournée vers une exploitation mixte du milieu marin et de la forêt (accumulation de coquilles de différents écosystèmes littoraux, et présence de faune forestière telle que sanglier, cerf, singe, chauve-souris, etc.). À Siberut comme à Nias, la logique d'implantation des sites d'occupation est celle d'une proximité du bord de mer, offrant à la fois des ressources marines et des gisements de matière première lithique apte à la taille – avec toutes les réserves qu'imposent les remontées du niveau marin, car d'autres sites plus anciens sont susceptibles d'avoir été engloutis.





◆ Restes de coquillages consommés dans la mangrove, signalant un ancien site.

Ces indices discrets fournis par le site de plein air de Siberut reposent uniquement sur l'identification technique, mais ils relèvent très certainement d'un peuplement pré-australonésien (australoloïde) qui jusqu'ici représente la plus ancienne trace d'occupation humaine dans l'île.

Toinong Onai est le seul site archéologique repéré qui témoigne d'occupations antérieures à la phase actuelle de peuplement, même si d'autres indices, et en particulier certains objets qui ne sont pas associés à des sites, peuvent indiquer des étapes intermédiaires de l'occupation humaine.

La piste néolithique ?

114

➤ Grotte de Boriai'.



➤ Herminette de pierre polie, Muara Siberut.

Schefold (1980a), le premier, signale qu'une herminette de pierre polie, trouvée en 1970, lui a été donnée à Muara Siberut. Une herminette en tous points comparable, aujourd'hui possédée par un habitant de l'île, a été trouvée au-dessus de la grotte marneuse de Boriai', à quelques kilomètres à l'est de Muara Siberut, sur la côte orientale. Cette grotte se présente comme une cavité effondrée dans une formation marneuse tuffacée (Saibi), à moitié remplie de colluvions récentes; elle a été sondée par notre équipe et s'est avérée stérile. La grotte est à quelques mètres à peine d'une grande étendue de mangrove littorale. Le même habitant dit avoir jadis trouvé plusieurs de ces herminettes dans les environs de Taileuleu, près de Kirip, également à proximité de la mangrove, mais, ignorant ce qu'elles étaient, il les aurait jetées. En bref, il semble bien exister une catégorie d'objets en pierre polie dans l'île de Siberut, sur lesquels les habitants ne peuvent rien dire et qu'ils n'identifient pas comme des artefacts.

Ces herminettes mesurent 15 à 20 cm de longueur sur 5 cm environ de largeur, leur section à la base est plano-triangulaire, dessinant une dorsale discrète qui s'estompe vers l'extrémité. Cette dernière est arrondie, légèrement évidée en gouge dans la surface plane. Le matériau est constitué d'une andésite gris-beige au grain fin et brillant. Ce type de pièce appelle *a priori* un emmanchement pour constituer une herminette à proprement parler.

Schefold (1980a) associe ces herminettes à la période Néolithique de Sumatra, qu'il fait remonter au moins à 2000 ans. Mais certains exemples à Sumatra (pays Pasemah) attestent de la circulation d'herminettes en pierre polie de belle facture jusque dans la période actuelle, en tant qu'objets de valeur; et l'ancienneté de ces objets trouvés en dehors de toute stratigraphie reste très incertaine.

Il en va de même pour leur lieu de confection, car nous n'avons pas pu repérer dans nos prospections le gisement de matière première dans l'île²⁹. Ces objets peuvent certes relever, au même titre que d'autres artefacts tels que la céramique, d'échanges avec Sumatra ou avec d'autres îles. Cependant, confrontées avec toutes les herminettes néolithiques recensées en Asie du Sud-Est (Duff, 1970), celles de Siberut ne se rangent dans

²⁹ Les seules pierres dures rencontrées à l'intérieur de Siberut lors des prospections sont des blocs de grès servant aujourd'hui à l'affûtage. Des affleurements de roches métamorphiques se rencontrent sur la côte, mais aucune roche repérée pour le moment ne s'apparente à cette andésite.



➔ Foyer d'une maison clanique.

aucun type connu. Si elles relevaient d'échanges avec une autre région, ce type d'herminette devrait logiquement se rencontrer aussi ailleurs, ce qui n'est pas le cas pour le moment.

De même que le premier peuplement pré-austronésien, révélé par la terrasse de Toinong Onai, se caractérise par une focalisation apparente sur les ressources des écosystèmes littoraux, les herminettes de pierre polie semblent relever du même type de localisation : toutes ont été trouvées, semble-t-il, à proximité du rivage et des zones de mangrove, où se trouvent d'abondantes ressources alimentaires. À ces maigres extrapolations se résume tout ce que nous pouvons dire de ces objets, qui restent pour le moment des marqueurs de temps et d'espace bien énigmatiques.

Outre les sites très anciens comme Toinong Onai, toutes les autres traces d'occupation identifiées dans l'île sont rattachées aux pérégrinations des populations actuelles, qui les incluent dans la mémoire de leurs itinéraires.



• Les marécages de Siberut, un milieu particulier pour le peuplement humain.



UN NÉOLITHIQUE « PLURIEL » EN INDONÉSIE ?

Si le concept de « révolution néolithique » s'impose pour d'autres régions du monde, il est moins perceptible dans la région, les phénomènes qu'il recouvre ne correspondant pas forcément, ici, à un passage linéaire et radical de l'état de chasseur-cueilleur plus ou moins mobile à celui d'horticulteur-éleveur sédentaire ; les systèmes technologiques correspondants ne sont pas non plus aussi tranchés que lors de la transition, en Europe et au Moyen-Orient, de la pierre taillée à la pierre polie. Dans un contexte équatorial et forestier, l'observation des sociétés actuelles et passées amène à se représenter les choses de façon beaucoup plus nuancée : à Siberut, des techniques anachroniques coexistent, comme la taille de pointes de flèche dans le bronze des gongs, ou la confection d'outils en bambou à l'aide de lames de fer !

Ainsi, à Sumatra, comme partout ailleurs dans l'archipel indonésien, le Néolithique est une période mal documentée et mal datée. Quelques sites sont connus et remonteraient à environ 2 500 ans BP, comme les sites de plein air de Java, ceux des îles de l'Est (Sumba, Timor, etc.) ou encore ceux découverts à Kalimantan Est. Mais c'est à Sulawesi, dans le site de Kalumpang (Minang Sipako), qu'on voit peut-être apparaître un Néolithique « classique » au sens où on l'entend habituellement, comprenant l'association de lames polies, d'une céramique décorée, incisée, parfois à figures anthropomorphes, et d'éléments de parure.

Les découvertes récentes faites par l'IRD et le Pusbang Arkeologi dans la grotte de Pondok Silabe à Sumatra Sud (Simanjuntak *et al.*, 2005) révèlent pour leur part un assemblage lithique néolithique qui surprend par l'absence de pierre polie. Cette couche néolithique datée de 2 700 ans BP comporte, associés à une fine céramique imprimée à décor incisé, des micro-éclats retouchés par percussion directe au percuteur dur, majoritairement en obsidienne, mais aussi en jaspe et en silex. Cet assemblage lithique et les restes de faune indiqueraient la pérennité, même locale ou saisonnière, d'un modèle d'économie encore tourné vers la chasse et la cueillette en milieu forestier, qui n'est pas conforme à la définition traditionnelle du Néolithique telle qu'on la retrouve partout ailleurs dans l'archipel.



• Ci-dessus et page de gauche : herminettes de silex et de calcédoine polies, découvertes à Sumatra Sud.

L'enracinement des sociétés actuelles

118

Questionnés sur l'origine géographique première de leur clan³⁰, les informateurs de tous les établissements du sud de Siberut mentionnent Simatalu. Cet établissement est situé à l'embouchure de la rivière Bat Simatalu, au milieu de la côte occidentale de l'île, c'est-à-dire diamétralement à l'opposé de Muara Siberut, face à l'océan Indien. Simatalu signifierait « la grande vague » ou « la grande marée » ; l'endroit est réputé pour son abord dangereux à travers une passe étroite défendue par une barre. Le site partage cette caractéristique avec les autres établissements de la côte ouest, qui sont redoutés par les piroguiers et les transporteurs de coprah. Simatalu se singulariserait aussi par la langue de ses habitants, qui serait inintelligible aux autres locuteurs du reste de l'île.



◀ Littoral de la côte ouest.

Avant Siberut

Une première série de récits évoquent l'arrivée à Siberut par cette entrée maritime difficile, et mettent en scène un souverain de Sumatra dont la fille aurait transgressé un interdit en se trouvant enceinte avant son mariage ; dans les versions les plus anciennes elle aurait été fécondée par un chien (Schefold, 1989a : 1). Elle fut bannie et embarquée sur un radeau en compagnie du chien, avec l'ordre de ne jamais revenir. « Après avoir navigué, elle échoua à Simatalu, où elle donna naissance à un fils. Quand celui-ci atteint l'âge adulte, elle lui donna une bague avec comme consigne d'aller chercher une épouse. Il erra longtemps dans l'île de Siberut en quête de sa future femme, mais il ne rencontra pas âme qui vive sur son trajet. Au fil de son périple, il finit par oublier complètement sa mère et l'endroit où se trouvait Simatalu. Par hasard, il revint un jour à Simatalu, mais il ne reconnut pas sa mère et lui donna la bague. Ils se marièrent et leurs enfants sont les ancêtres des gens de Mentawai. »³¹.

³⁰ Signalons un travail en cours d'un étudiant originaire de Siberut, Juniator Tulus (université de Leiden, sous la direction de R. Schefold), qui s'intéresse aux trajets de migration et à l'histoire du peuplement de l'île.

³¹ Cette version est celle de Teu Repako, *rimata* de l'*uma* Sakekele dans la vallée d'Attalai.



• Forêt du sud de l'île.



♦ Pirogue à double balancier.



► Pirogue pour la pêche en mer.

Un autre récit rapporté par Wirtz (1929 : 135), et communément entendu dans l'île, évoque l'échouage, sur le rivage de Simatalu, d'un bateau dont les occupants seraient les ancêtres des habitants actuels, qui auraient ensuite essaimé dans toute l'île et jusqu'à Pagai et Sipora. Wirtz signale également la présence, à Simalegi, d'immigrants « niassiens » tardifs venus des îles Batu au nord, et qui parleraient eux aussi une langue distincte.

La mention d'origines antérieures et extérieures à Siberut est dans l'ensemble assez peu fréquente, et l'on comprend aisément pourquoi : comme l'explique un informateur, affirmer que les gens de Siberut proviennent, par exemple, de Nias³², revient à faire de la première île une annexe territoriale de la seconde, ce qui est difficilement acceptable pour ses habitants. Suivant cette logique, certains, comme Aman Lau Lau de Butui, n'hésitent pas à affirmer *a contrario* que ce sont les gens de Nias qui viendraient de Siberut.

Tous les auteurs pourtant se sont prononcés sur cette question des origines précédant Mentawai. Pour Schefold (1980a), les populations de Mentawai auraient migré dans l'île depuis la grande terre de Sumatra, via Nias et les îles Batu. Cette migration aurait eu lieu il y a environ 2000 ans, avant l'apparition de la culture Néolithique à Sumatra. D'après Loeb (1929) et Nooy-Palm (1968), les autres îles de l'archipel des Mentawai, Sipora et Pagai sud et nord, auraient été colonisées il y a à peine 200 à 400 ans, par des *uma* du sud de Siberut.

Quelle que soit l'origine lointaine des clans de Siberut, ils ne mentionnent jamais spontanément une autre origine, dans l'île, que Simatalu, lieu d'échouage et de naufrage des radeaux et bateaux de la mythologie locale, et que seule franchit sans encombre la pirogue du demiurge Bageta Sabau. Tout se passe comme si l'identité véritable des gens de Mentawai s'enracinait dans ce lieu unique. Celui-ci est par la suite le théâtre d'un éclatement et d'une dispersion des groupes qui s'y trouvent rassemblés, chacun d'eux se référant dès lors à une cause différente de départ et à un itinéraire qui lui est propre. Cette unité initiale éclatée, provoquant la dispersion des groupes et leur genèse identitaire par l'itinéraire alors entamé, est une fois encore un stéréotype des traditions austronésiennes (Fox, 1995 : 216).



► Paysage de la côte ouest, près de Masi.

³² Un autre informateur de l'*uma* Sempungan à Mailepet mentionne Nias comme le lieu d'origine des premiers arrivants à Simatalu. Les gens de Nias seraient venus pêcher dans les eaux proches de l'estuaire, et se seraient installés alors que l'île était complètement déserte. Cette version est peut-être une interprétation récente, qui se fait l'écho des hypothèses scientifiques.

L'éclatement fondateur de Simatalu

La série de récits qui évoquent les causes du départ de Simatalu mêle mythe et simple narration factuelle de l'itinéraire. Par exemple, un informateur du clan Satototnakek à Muntei rapporte qu'à Simatalu, une jeune fille et un jeune homme possédaient chacun une valve de coquillage, et que voyant qu'elles s'emboîtaient parfaitement, ils décidèrent de se marier. Plus tard, ils découvrirent qu'ils étaient en réalité sœur et frère, et ils se séparèrent. De leur dispersion naquirent les différents clans du sud de Siberut. On note au passage dans ce mythe d'origine la récurrence du thème de l'inceste oublié puis révélé. D'autres mythes recueillis ici et là évoquent des conflits entre aînés et cadets sur le partage des récoltes d'arbres fruitiers, des querelles qui dégénèrent entre enfants, mettant en danger la vie de ceux-ci, provoquant parfois leur mort et poussant dans tous les cas le groupe au départ.

D'autres récits de départ de Simatalu, à consonance plus historique, évoquent un état de conflit ou de grande insécurité, amenant les groupes à s'enfoncer loin à l'intérieur de l'île, dans la forêt, où à chercher refuge dans des aires écartées. Il est loisible de penser que ce genre de description se réfère à des états d'insécurité plus récents, ayant accéléré les dynamiques migratoires, et qui ont été projetés sur une situation plus ancienne, celle du départ de Simatalu. À noter que d'une façon générale, les malheurs du groupe sont facilement imputés au lieu, que l'on quitte à la première mésaventure pour des aires que l'on espère moins néfastes.



♦ Femme, hameau de Malagasat.





Les itinéraires des groupes humains sont parfois complexes, et les déplacements importants. Certains clans disent être passés par le nord de l'île³³ avant de parvenir au sud. D'autres clans ont pu opter pour des zones plus à l'écart, voire des sites-refuge témoignant d'une certaine insécurité.

Les généalogies livrées par les informateurs ne permettent guère d'établir des repères chronologiques fiables concernant ces migrations, car elles sont tronquées, interrompues souvent à l'étape antérieure, à laquelle les informateurs nous invitent à aller rechercher le reste de l'information. Il n'y a en fait pas de savoir généalogique précis dans cette société acéphale, où l'attention se porte davantage, comme on l'a vu, sur la descendance que sur l'ascendance des lignées, et où la mémorisation des lignées, limitée systématiquement à quelques générations, ne revêt elle-même que peu d'enjeux en termes de pouvoir ou de territoire.

³³ Reeves (2000) signale que les trajets depuis Simatalu conduisent la plupart des groupes vers Terekan, près de la côte nord de Siberut, à 20 km environ à l'intérieur, avant que la migration se poursuive vers le sud.



➤ Les flèches sont enduites de poison avant la chasse.





➤ Affûtage d'une lame de sabre sur une pierre de grès. Le fer comme la pierre sont des matériaux rares à Siberut.



♦ Coquillage marin sur le site de Silubbat.

Les anciens sites révélés par la tradition orale

Il a été possible de se rendre sur d'anciens sites signalés par les informateurs. Vers Bokoni au sud-est de l'île, le site de Kaguruju, sur la rivière Bat Laco, se présente comme une implantation inhabituelle, ceinturée par la forêt inondée, et protégée sur ses abords par de vastes étendues de mangrove difficilement pénétrable. Cet ensemble évoque un habitat très dispersé, et une communication minimale ou strictement contrôlée entre les clans ou groupes de clans. Les vestiges indiquent un abandon récent, quelques décennies tout au plus, comme l'atteste la présence d'objets d'origine européenne (verre, céramique) dans les amas de coquilles qui signalent l'emplacement des maisons.

D'autres sites encore sont documentés par les informations orales. Beleksimatak, à une heure et demie de pirogue en amont de Muara Siberut, sur la rive concave de la Bat Oinan, jouxte un petit ruisseau (Bat Gogolu) dont l'eau claire était filtrée par les marécages tourbeux situés en arrière de la berge. Mais le site n'a livré que des coquillages marins épars, et de rares pierres de grès. Le lieu, inondable, semble avoir été en grande partie détruit par les divagations du lit de la rivière : la rive aurait reculé de plusieurs mètres ou dizaines de mètres depuis l'abandon du site !

En revanche, un sondage effectué sur l'ancien site de Silubbat, lui aussi sur la rivière Bat Oinan, à environ deux heures de pirogue en amont de Muara Siberut, et dont les habitants ont tous quitté Siberut pour l'île de Sipora, a permis de recueillir des données sur ces occupations anciennes, qui ont pu être datées et qui remontent à plus de sept siècles (710 ± 80 BP; P3G / Bandung / 2004). D'après un informateur du clan Satototnakek de Muntei, les habitants de Silubbat auraient quitté l'endroit après avoir tué un enfant, transpercé par le bâton-levier (*ootdak*) ayant servi à écorcer un cocotier.

Si l'établissement ne figure pas sur les anciennes cartes néerlandaises (1933-1934, N° 245, échelle 1 : 100 000), signalant qu'il est déjà abandonné à ce moment-là, l'affluent qui l'alimentait en eau (Balubbat) y est toutefois mentionné. Le site est localisé à une rive concave de la rivière Bat Oinan. Il est aujourd'hui exploité en plantation de sagou, mais divers restes à la surface permettent de localiser ces occupations anciennes : trous de poteaux, céramiques, coquilles éparses et amas de coquilles, galets d'andésite rapportés du littoral, dont certains ont pu être utilisés comme des pilons... La localisation de la *uma* présente sur le site a été déterminée à partir de l'emplacement des poteaux, dont certains ont été conservés dans la tourbe de la plantation de sagoutiers.



► Sondage dans un amas coquillier

Deux éléments dans ce site sont intéressants, la céramique et le fer. L'ethnographie affirme que la céramique n'a jamais été fabriquée à Siberut, et celle trouvée dans le sondage s'apparente, d'un point de vue stylistique, à celle de Sumatra. Il est fort possible que cette poterie provienne d'échanges, et n'ait pas été confectionnée à Siberut. Elle interroge sur la culture matérielle d'un groupe *a priori* austronésien mais ignorant les techniques

céramiques, alors que celles-ci font partie du bagage technique normalement véhiculé au cours des migrations dans l'Asie Pacifique. Cette trouvaille indiquerait des contacts relativement anciens avec des groupes extérieurs, au moins dès le XIII^e siècle. La présence d'éléments de fer est également insolite pour une île qui avait la réputation de ne pas connaître le métal avant l'arrivée des missionnaires ou des Néerlandais au XIX^e siècle. Néanmoins, Schefold ne manque pas de signaler que les marchands de Sumatra ont troqué pendant des siècles les noix de coco et le rotin des gens de Mentawai, contre des sabres d'abattis et des herminettes (1989a : 13). Quoi qu'il en soit, ce site de Silubbat ouvre une réflexion sur le bagage technique des gens de Siberut et sur leur isolement supposé.

Scénarios pour le peuplement de l'île

Les vagues austronésiennes et les rencontres australoïdes : les premiers héritages

Bellwood (1997 : 250), en se basant sur la progression géographique plausible des groupes de langue austronésienne, énumère la succession des systèmes agricoles/horticoles de ces groupes au cours de la préhistoire. Dans sa classification, faisant suite à un premier stade d'une agriculture sèche à base de millets essentiellement, pratiquée dans le centre-est de la Chine, surviendrait un deuxième stade dont la société de Siberut serait représentative. Quittant la Chine et parvenant dans la zone équatoriale, les migrants confrontés à la forêt humide, et à un climat dépourvu de saison sèche, auraient en effet été contraints, il y a environ 4 000 ans, de modifier leur économie de subsistance en adoptant une arboriculture (sagoutier, bananier) et une horticulture à base de tubercules (le taro et l'igname). Le système de Siberut serait une survivance de ces premiers temps de l'horticulture austronésienne. Les arrivants se seraient adaptés à l'environnement particulièrement humide de l'île en se focalisant sur l'arboriculture du sagou, en développant la culture du taro au détriment de celle de l'igname, qui réclame des sols secs, et en pratiquant la technique du *slash and mulch* excluant le brûlis³⁴.

Un autre exemple d'horticulture en contexte marécageux est fourni par la Papouasie et ses populations pré-austronésiennes (Australoïdes), où un système sophistiqué de drainage pour la culture du taro existait il y a 9 000 ans environ à Kuk, dans la vallée de Wahgi, située dans les hautes terres (Golson, 1977). Fait intéressant, tous les auteurs ont relevé les similarités qui existent entre la culture matérielle et l'horticulture de Siberut et celle de Papouasie : élevage du cochon, culture du sagou et du taro, importance de la matière végétale dans la confection des outils et des armes... Alors que certaines pratiques horticoles de l'Asie Pacifique ont jusqu'ici été considérées comme des traits d'origine austronésienne, il serait plus simple d'imaginer que, si ces éléments se retrouvent à la fois à Siberut et en Papouasie, c'est qu'ils sont propres à la phase de peuplement commune à ces deux ensembles.

³⁴ Si la culture du sagoutier est encore généralisée à Siberut, les habitants de l'île qui auraient migré il y a plusieurs siècles dans les îles du sud (Pagai Nord et Sud) n'y ont pas trouvé, semble-t-il, de sagoutiers ou de terres aptes à sa culture, et ont développé un système basé sur les seules cultures de la banane et du taro.



♦ Page de droite : enfant mangeant un ver de sagoutier.



♦ Départ pour la chasse à l'aube.
Hommes et chiens se rassemblent
autour du foyer central.

130

Cette phase est celle d'une population pré-austronésienne, tirant une grande partie de sa subsistance de la chasse et de la cueillette, mais disposant déjà de quelques rudiments de proto-horticulture ou de proto-arboriculture. Dans cette hypothèse, il y aurait une certaine continuité des techniques de subsistance d'une phase de peuplement (australoloïde) à une autre (austronésienne), la culture du sagou représentant l'héritage technique le plus lointain du passé de l'île. Cet héritage pourrait aussi expliquer l'existence attestée d'un autre foyer de domestication du taro, quelque part dans l'archipel indonésien, taro qui ne serait, ainsi, pas forcément un apport mais un « emprunt » des Austronésiens aux Australoïdes.

La « zone de contact » entre le monde austronésien et les populations antérieures ne se limite pas, ce qu'on oublie trop souvent, au pourtour de la Papouasie ; il est probable que cette rencontre entre Australoïdes et Austronésiens a eu lieu de multiples fois au fil du trajet d'île en île, sur plus de 5 000 km d'ouest en est de l'archipel indonésien, ce qu'occulte plus ou moins complètement la littérature scientifique. La présence de populations pré-austronésiennes jusqu'à une période relativement récente (1 000 BP) est ainsi avérée à Nias, et elle est fort plausible aussi à Siberut. Les Austronésiens auraient, suivant cette hypothèse, trouvé l'île déjà peuplée, comme étaient peuplées, probablement, les autres îles de la région. De chacune de ces rencontres insulaires ont pu naître des combinaisons différentes de choix culturels et sociaux, qui expliqueraient, par là, une partie de l'énigmatique diversité austronésienne. La société de Siberut, ainsi, ne relèverait ni d'une forme originelle, ni d'une forme récessive des sociétés austronésiennes. Elle serait née d'une rencontre insulaire, ouvrant, dans les processus adaptatifs dès lors mis en œuvre, toutes les questions relatives au rôle respectif de la diffusion, de l'innovation et de l'emprunt (Leroi-Gourhan, 1973).







La céramique s'inscrit dans ce type d'interrogation, puisque, enseigne austronésienne par excellence, elle est absente de la culture matérielle actuelle de Siberut, en dépit de sa présence, liée semble-t-il aux échanges, dès le ^{xiii}^e siècle de notre ère. Ce paradoxe peut témoigner d'une adaptation symbiotique au milieu forestier, qui offre à foison tous les matériaux nécessaires à la vie quotidienne. Par exemple, le bambou est, encore aujourd'hui, systématiquement utilisé à Siberut pour le transport, la cuisson et le stockage des aliments tels que le sagou et le porc, ce en dépit de l'existence de récipients en fer et en plastique. La disponibilité du matériau ligneux et son efficacité fonctionnelle expliquent, comme dans d'autres régions de l'aire forestière asiatique, la prégnance d'une « civilisation du végétal » aux origines anciennes³⁵. Celle-ci ne signifie pas pour autant que seul le végétal était utilisé dans la panoplie technique : toutes les analyses montrent que celui-ci a nécessairement un complément fonctionnel, de pierre ou de métal : car on ne peut tailler un bambou avec un autre bambou !

³⁵ Les hypothèses concernant la fonctionnalité des outils lithiques, en particulier ceux relevant de l'industrie hoabinhienne, semblent en faire les compléments assez systématiques d'une panoplie d'outils végétaux qui ne se sont pas conservés (Forestier, 2003b ; Forestier *et al.*, 2006).

D'hypothétiques rencontres à l'âge des métaux

D'autres traces indiquent peut-être des vagues intermédiaires de peuplement. Sur la base d'une analogie iconographique entre les motifs gravés sur divers supports en bois à Siberut, et les motifs figurés sur divers objets en bronze de la région, parmi lesquels les célèbres tambours rattachés à la culture Dong Son⁴⁶. Schefold (1980a), le premier, suggère une influence possible de cette culture. Or la technologie du métal fut importée dans l'archipel indonésien depuis l'Asie du Sud-Est, à commencer par le phénomène Dong Son qui marque dans la zone de Sumatra les débuts les plus évidents de la métallurgie. Néanmoins, ces sociétés du Dong Son sont d'origine austroasiatique⁴⁷ et non austronésienne, et ont imposé ou ont accompagné, *grosso modo* entre 500 avant et 500 après J.-C. (Bellwood, 1997), des formations sociales plutôt hiérarchisées, vectrices dans la région du métal et du riz; de telles formations sont à l'opposé de celles rencontrées à Siberut.

L'hypothèse de vagues d'arrivées de l'âge des métaux n'est pourtant pas complètement absurde. La tradition de Bageta Sabau, résumée plus haut, évoque l'arrivée en bateau d'un personnage légendaire venant démontrer ses pouvoirs magiques aux habitants précédemment installés. Ce récit qui n'est pas celui d'un naufrage, mais d'une arrivée sinon conquérante, du moins contrôlée (dans la narration, toutes les rivières sont systématiquement visitées par le nouvel arrivant, et leur potentiel évalué), pourrait bien décrire la venue d'une nouvelle composante du peuplement. Celle-ci parvient dans l'île au moyen de bateaux assez extraordinaires pour qu'une figuration, présente dans les maisons des chamanes, soit encore utilisée au cours des rituels les plus importants. Il est évidemment impossible de se prononcer sur une quelconque analogie avec les bateaux du Dong Son, et par ailleurs rien n'indique avec certitude la nature de ce peuplement, qui pourrait être tout simplement une autre vague d'arrivées austronésiennes possédant le métal (comme l'indique la conception du bateau).



• Figuration de pirogue dans une maison clanique.

⁴⁶ Les tambours de bronze, confectionnés en utilisant la technique de la cire perdue, représentent le principal « fossile directeur » de la tradition du Dong Son. Ce que l'on sait des sociétés qui ont produit ces objets est largement inspiré des figurations présentes sur les tambours, qui dépeignent entre autres des oiseaux et des grenouilles, des éléphants et des buffles, du riz et des greniers à riz, des embarcations et des humains. Toutes les sociétés concernées par la diffusion de ce phénomène Dong Son semblent ainsi avoir été impliquées dans de vastes réseaux d'échanges et de pouvoirs.

⁴⁷ Comme les Austronésiens, les Austroasiatiques auraient quitté le centre-est de la Chine peu après la révolution néolithique que connut cette région, mais ils auraient suivi un itinéraire terrestre et non maritime, qui les aurait conduits aux limites des aires continentales de l'Asie du Sud-Est. Leur influence sur les archipels asiatiques, quoiqu'attestée comme le montre le phénomène Dong Son, est toutefois peu connue; elle est surtout peu reconnue par rapport à la composante austronésienne qui semble avoir laissé une empreinte linguistique et socio-culturelle prédominante.



➤ Gongs, trésors du clan, utilisés lors des cérémonies.

L'ÉNIGME DES GONGS MÉTALLIQUES

L'origine et la diffusion des gongs de bronze, présents dans une grande partie de l'Asie du Sud-Est continentale et dans toute la partie occidentale de l'archipel indonésien, restent encore très mal connues. Même à Java où une « culture des gongs » est de longue date attestée, associée à l'existence du gamelan (orchestre de percussions javanais), il semble difficile de retrouver la trace de tels gongs dans les archives chinoises ou javanaises avant le ^{xiv}^e siècle (Salmon, 2003 ; Skog, 1993). Si certains auteurs associent, de façon un peu hasardeuse, les gongs à la culture du Dong Son, Salmon (2003), analysant les inscriptions en chinois d'un gong trouvé dans un niveau archéologique daté du ^{xiii}^e siècle à Muara Jambi, sur la côte orientale de Sumatra, suggère que des marchands originaires de Chine (ou d'ailleurs) ont pu faire dans l'archipel indonésien le commerce de ces objets précieux.

Ces objets semblent relever d'une influence marginale des premières grandes religions (hindouisme et bouddhisme) et, comme en Asie du Sud-Est continentale, ont été récupérés dans les pratiques chamaniques. Au plus tôt, ces objets pourraient ainsi remonter à la seconde moitié du premier millénaire après J.-C., ce qui correspondrait aux débuts de l'expansion hindo-bouddhiste dans l'archipel.

En revanche, un autre indice d'une influence extérieure non austronésienne est représenté par les gongs métalliques (aujourd'hui en laiton ou en bronze), qui pourraient fournir un indice, aussi ténu soit-il, de l'arrivée du métal lui-même. Il est plausible que l'introduction de cette nouvelle matière première a ouvert des possibilités pour le peuplement de l'intérieur de l'île, car il n'est guère facile de pratiquer des défriches forestières en milieu aussi humide qu'à Siberut sans outils de métal ; ce, même si la technique du *ring-barking*³⁸, aisément pratiquée avec des instruments de pierre, a dans ce domaine prouvé son efficacité.

Il est ainsi loisible de repérer, à partir de l'arsenal des techniques de production présent à Siberut, deux phases successives (au-delà des tout premiers peuplements de chasseurs-cueilleurs et proto-arboriculteurs) :

- une phase ancienne où la technologie végétale très prégnante est complémentaire d'une industrie lithique, une sorte de complexe « ligno-lithique » dont les herminettes de pierre et de bois, les râpes en bois, et en particulier tout l'arsenal destiné au traitement du sagou, sont encore les témoins. Lors de cette phase, les occupations sont limitées aux aires les plus accessibles et qui procurent une abondance de ressources, c'est-à-dire principalement l'estuaire des rivières et leurs aires de mangrove, et les cours des rivières les plus proches de la mer ;
- une phase plus récente où la technologie végétale est associée au métal dans un complexe « ligno-métallique », renforçant l'efficacité des techniques d'exploitation antérieures sans les modifier fondamentalement. L'introduction du métal a en effet, comme en Papouasie Nouvelle-Guinée, autorisé un gain de temps qui pouvait dès lors être consacré à d'autres activités : les relations sociales, y compris les cérémonies, et les conflits. L'efficacité accrue des techniques de production permettrait aussi l'expansion du système dans l'espace, ce qui pourrait du même coup expliquer la spectaculaire dispersion des groupes de Simatalu, qui devrait dans cette perspective se lire comme une diffusion simultanée des hommes et d'une technique le long des rivières de l'île.



► Herminette de bois (*ruru'kuk*)
utilisée pour écorcer le sagoutier.

³⁸ Le *ring-barking* (annelation), consiste à tuer un arbre en lui ôtant une bande d'écorce de quelques centimètres de large sur toute sa circonférence.

La résultante des peuplements : une société singulière à Siberut

On pourra longtemps débattre de ce qui est à l'origine de la singularité des sociétés de Siberut, qu'il s'agisse de la combinaison de peuplements aux visées et aux techniques différentes, ou d'une adaptation optimale des groupes humains à un milieu extrêmement humide. La réponse implique très certainement les deux registres d'explication ! De la même façon, il est bien difficile de classer les gens de Mentawai dans un « genre de vie » tranché, bien que la littérature les compare parfois à celui des chasseurs-cueilleurs, du fait de l'importance locale de ces deux activités : néanmoins l'essentiel de leur alimentation provient d'une ressource cultivée, le sagou, et leurs groupes de résidence, même s'ils se déplacent au terme de plusieurs générations, lors de seuils démographiques et sociaux ou lors de l'épuisement de certaines ressources, ne sauraient relever d'un quelconque nomadisme ou semi-nomadisme, qui verraient se succéder des cycles bien plus brefs que ceux qui sont observés.

Les peuples de Siberut relèvent plus précisément d'un système mixte associant l'arboriculture/horticulture à la chasse et à un recours important aux ressources spontanées, dont quelques modèles se retrouvent ici et là dans la région : chez les Nuaulu de Ceram qui pratiquent une horticulture de tubercules sur brûlis et exploitent des sagouteriaies, ou encore chez les Melanau de Sarawak qui associent le riz en essart à l'exploitation du sagou. Mais une telle comparaison s'arrête vite car le riz ne saurait représenter une variante du même genre : il implique une saisonnalité alors que le sagou et le taro sont des plantes à croissance continue, qui se prélèvent au fur et à mesure des besoins, et surtout il impose un stockage au sec contraignant, difficile voire impossible dans un milieu à forte pluviosité.

D'une façon générale, dans l'archipel indonésien, cette association entre horticulture/arboriculture et chasse, fondée sur une sédentarité affirmée, reste aujourd'hui exceptionnelle. Si l'on se base sur le système d'exploitation du milieu, c'est davantage vers les exemples de Mélanésie qu'il semble falloir se tourner, et notamment vers ceux des basses terres marécageuses de la Papouasie (en particulier le bassin du Sepik) qui offrent en la matière de remarquables convergences avec Siberut : exploitation, par des communautés sédentaires, du sagou *Metroxylon*, et en mode mineur du taro et de l'igname, élevage du porc, pratique de la chasse et association étroite de la forêt et des espaces domestiques. Une dernière similarité avec le monde mélanésien réside dans la technique du *slash and mulch*, de cette défriche organique dont on redécouvre aujourd'hui les vertus³⁹, alors qu'elle pourrait bien représenter, dans l'aire géographique, un héritage lointain des premiers temps de l'horticulture.

³⁹ Les techniques du *slash and mulch* représentent en effet l'un des « derniers cris » en matière d'exploitation agricole durable de certains espaces tropicaux.









QUEL DESTIN POUR SIBERUT ?

140

Notre parcours dans l'espace et dans le temps de Siberut a permis de collecter un certain nombre d'informations sur le fonctionnement de l'île, sa complexité, et sur ses potentialités, qui permettent à présent d'élaborer quelques-uns des scénarios plausibles qui s'offrent à elle dans un avenir plus ou moins proche.



♦ Femmes en pirogue, en route vers Muara Siberut.

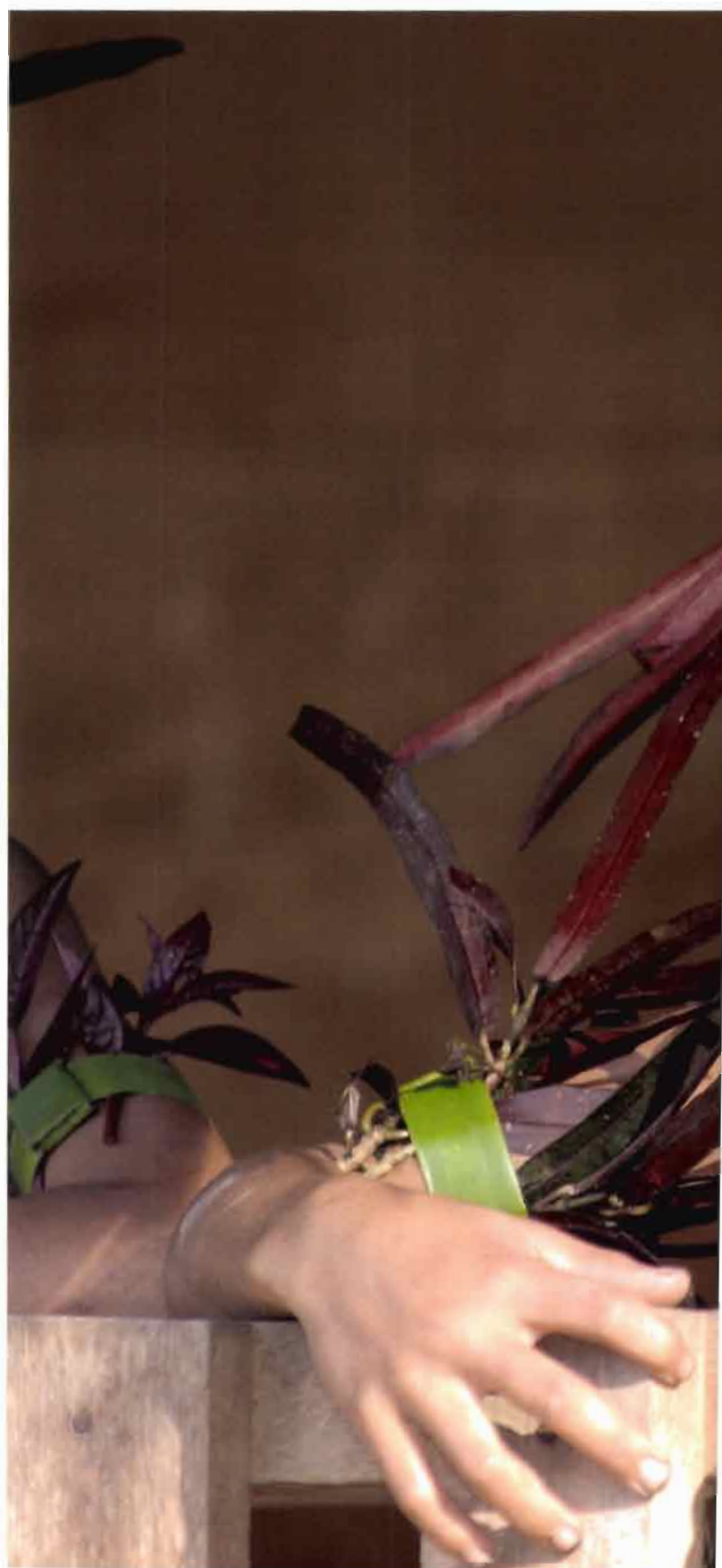
Folkloriser la culture ?

La première voie s'est ouverte presque spontanément à Siberut dans les années 1980, nourrie par les bruits qui couraient sur le compte d'une île où des « hommes fleurs » en dehors du temps vivaient encore « comme à l'aube de l'humanité » dans la forêt vierge. Plusieurs articles de magazines sont venus souligner l'aspect sensationnel de Siberut. Les Simentawai ont alors vu arriver ceux qu'ils ont nommé les *Turi*, étranges créatures dotées d'un appareil photo et curieux de tout (Bakker, 1999). Dans la foulée, des équipes de tournage, dispensant des sommes d'argent considérables, sont venues fixer sur la pellicule ce qu'elles imaginaient être des survivants d'un autre âge. L'argent, qui jusque-là circulait chichement dans l'île pour l'achat de produits élémentaires, tels que les cigarettes, était désormais plus facile à acquérir : il suffisait que les visiteurs paient le prix de leur curiosité. Mais comme dans tous les contextes où les populations doivent répondre à cette demande « d'authenticité », les traditions ont tendance à se réinventer, et les rapports entre autochtones et visiteurs, qui se résument souvent à des échanges d'argent, se durcissent (cf. Lemonnier, 1999). Qui plus est, le tourisme connaît un caractère très aléatoire dans le contexte indonésien, et ne saurait offrir une solution durable de développement.





Il serait certes simpliste de dire que les gens de Siberut ont exploité sans état d'âme l'aubaine que représentait l'arrivée de ces touristes et professionnels de l'image. Le fait de réaliser qu'ils étaient tenus pour les représentants d'une culture archaïque a très certainement frappé les esprits, et a généré une amertume dans les rapports avec les étrangers. Mais leur attitude n'est toutefois pas dépourvue d'opportunisme. Moyennant rétribution, les hommes fleurs, revêtus pour l'occasion de leurs tenues de *kerei*, acceptent de se laisser filmer, dansants et chantants, dans leur *uma* d'où ont été soigneusement retirés tous les objets en plastique ou métal. Mais après le départ des équipes de tournage, et une fois l'habit du chamane troqué pour le tee-shirt, les *kerei* procèdent aux rituels nécessaires pour parer aux dangers nés de la transgression, au cours du tournage, de multiples interdits ! On sait depuis longtemps que notre idée de l'« authentique » se fixe surtout sur l'aspect visuel et matériel des sociétés, alors que ce qui est déterminant en la matière relève du registre de l'idéal : la fonction se perpétue au-delà de l'objet, le rituel persiste au-delà du décorum. Ainsi, même si la « quête du primitif » a déjà folklorisé certains traits de la culture, la dimension idéale des pratiques et des rites des habitants de Siberut est transposée plus aisément qu'on l'imagine à d'autres contextes, plus contemporains, et explique la souplesse des adaptations culturelles.



→ Paré pour la messe.



Manger la forêt ?

144

Une autre option, à laquelle certains habitants ont déjà souscrit, est celle qui ouvrirait les espaces non protégés de Siberut à l'exploitation forestière. Cette solution anéantirait non seulement une partie de la richesse botanique de l'île, mais aussi mettrait aussi en péril sa faune exceptionnelle. Toutefois, il est dangereux de sombrer dans l'angélisme et d'imaginer que les gens de Siberut vont résister longtemps aux appâts financiers que leur font miroiter les compagnies forestières. Il semble d'autant plus réaliste d'anticiper ou d'accompagner ce mouvement, qu'il a été accéléré par les changements politiques des dernières années : les provinces, avec la décentralisation de 2001, ont acquis une plus grande liberté d'action dans la gestion de leur développement, ce qui s'est traduit en général par une recherche de la rentabilité la plus immédiate, et une ponction accrue sur les ressources naturelles... Si la mise en coupe d'une partie de la forêt en dehors du parc naturel apparaît ainsi inéluctable, il peut être sage de prévoir, pour la suite, la conversion des espaces affectés en zones « écologiquement acceptables ». L'aménagement d'agroforêts, déjà intégré dans les pratiques agraires traditionnelles des habitants de Siberut, tant avec le sagoutier qu'avec les aires de cultures sèches à arbres fruitiers, pourrait être la solution d'accompagnement permettant de tempérer le désastre écologique que provoquerait la coupe « sèche » de la forêt : les effets de l'érosion vont en effet au-delà des espaces terrestres puisqu'ils affectent aussi les récifs coralliens, étouffés par les alluvions que transportent les rivières.



♦ Grumier quittant Siberut pour les ports d'Asie du Sud-Est.



Par ailleurs, cette option de mise en coupe forestière poserait un autre problème de viabilité si les espaces défrichés n'étaient pas convertis en zones économiquement productives. En effet, au-delà du prix de vente des terres forestières, les retombées économiques des coupes sont nulles pour les habitants de l'île, et elles mènent au final à une impasse écologique et sociale pour une société qui puise une grande partie de ses ressources dans l'environnement forestier. Il est donc indispensable de prévoir des activités qui permettraient de fournir aux populations locales des rentrées monétaires au moins aussi importantes que celles, par trop éphémères, procurées par la vente de terrains arborés.

♦ Double page suivante:
halte en forêt.

C'est dans cette direction, conforme aux politiques actuelles du développement participatif, que l'Unesco s'est actuellement engagé, en tentant de promouvoir, auprès des populations locales et avec leur implication, des productions qui permettraient de fournir des revenus alternatifs à la vente des parcelles forestières. Ce dispositif d'intervention pragmatique, nourri d'années de pratique sur le terrain, s'appuie sur une approche globale et intégrée de l'île, qui ne dissocie ni le parc naturel des espaces non protégés, ni les groupes vivant de façon « traditionnelle » de ceux qui sont déjà impliqués dans les activités modernes. Un élément essentiel de ces actions réside dans la conduite de campagnes d'informations destinées aux populations locales, et qui s'efforcent de faire mesurer l'importance du patrimoine unique que représente pour eux l'écosystème forestier.





Une tradition en transition

148



➤ Préparation du poison pour enduire les flèches

◆ Page de droite: homme portant un tambour.

La perspective du temps permet, enfin, de restituer aux groupes humains de Siberut leur juste place dans l'ensemble des sociétés de l'archipel. Nullement survivants d'un âge néolithique ou plus vaguement préhistorique, ils relèvent d'un choix d'adaptation particulier à la forêt, qui a eu la conséquence heureuse de permettre la « conservation culturelle du milieu naturel » (Dugast, 2002). Dans un contexte insulaire, les évolutions peuvent plus facilement être contrôlées que dans les aires continentales, ouvertes aux influences extérieures, et il va de soi que les populations de Siberut ont été, et sont moins les victimes passives d'un milieu contraignant, que les acteurs volontaires de l'élaboration de leurs paysages. Mais quel est « l'avantage » du système qu'ils ont ainsi élaboré ? Il semble surtout que celui-ci ait permis le maintien, pour eux essentiel, d'une société égalitaire sur la base d'une dissémination spatiale, et d'une abondance de ressources en terre et en alimentation, grâce surtout au sagou⁴⁰. Les tensions sociales et foncières déjà sensibles dans les derniers siècles, et dont l'archéologie et la tradition orale donnent une idée, la croissance démographique, même si elle affecte une population encore faible, et surtout les évolutions récentes qui ont ouvert l'île à de nouveaux acteurs et de nouvelles valeurs, montrent que le système atteint à présent ses limites et que d'autres choix sont désormais nécessaires. La connaissance des transitions radicales que l'île a connues par le passé, que ce soit dans le domaine des héritages horticoles, dans celui des techniques ou dans la culture montre que les legs sont au moins aussi importants que les disparitions. La question, désormais, porte sur ce que les gens de Siberut pourront et décideront d'emporter dans le monde de la modernité, et surtout sur la conscience et la maîtrise qu'ils pourront avoir de leur évolution dans un contexte national qui pourrait bien ne pas leur être très favorable. L'éducation et la formation de compétences, ici encore, ont tout leur rôle à jouer.

⁴⁰ Des expériences ont été tentées, dans la période récente, pour développer la culture du riz irrigué dans les environs de Muara Siberut. Le riz irrigué, dans le Sud-Est asiatique, est généralement associé à des formations sociales très différentes. Les habitants de Siberut invoquent (avec une pointe de mépris) la pénibilité et l'important investissement en temps requis dans la culture du riz pour expliquer leur rejet de cette dernière. On peut aussi penser que les problèmes de stockage du grain dans un environnement très humide ne jouent pas en faveur du riz. Quoi qu'il en soit, le riz n'a jamais été adopté à Siberut, et l'expérience agronomique récente s'est soldée par un éclatant échec.



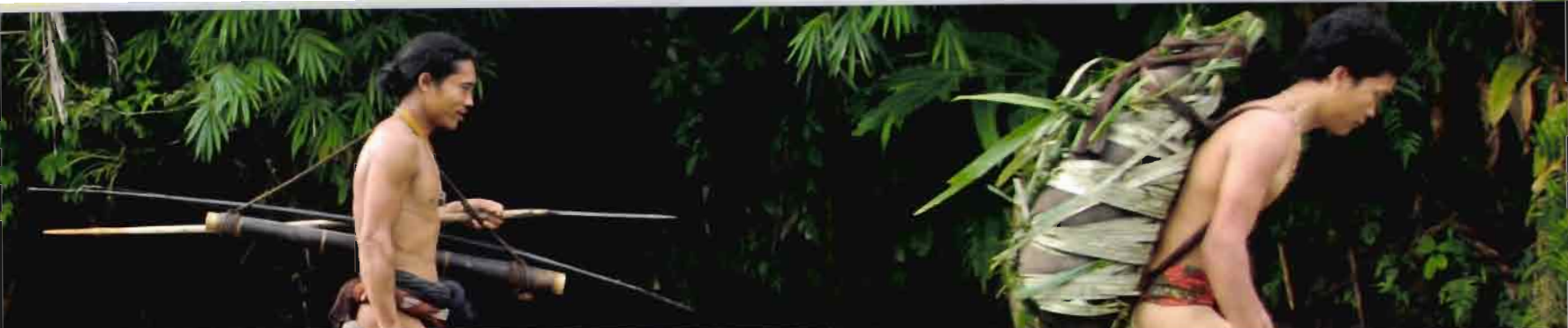




BIBLIOGRAPHIE



- ABEGG C., THIERRY B. (2002a). « Macaque evolution and dispersal in insular Southeast Asia ». *Biological Journal of the Linnean Society* 75: 555-576.
- ABEGG C., THIERRY B. (2002b). « The phylogenetic status of Siberut macaques: Hints from the bared-teeth display ». *Primate Report* 63: 73-78.
- BADAN PUSAT STATISTIK (2000). *Penduduk Indonesia, Hasil Censur Penduduk tahun 2000*. Jakarta.
- BAKKER L. (1999). *Tiele! Turis! The social and ethnic impact of tourism in Siberut, Mentawai*. PhD Leiden. En ligne : http://www.ethesis.net/tiele/tiele_inhoud.htm
- BELLWOOD P. (1997). *Prehistory of the Indo-Malaysian Archipelago*. Univ. of Hawaii Press, Honolulu.
- BINFORD L. R. (1962). « Archæology as Anthropology ». *American Antiquity* 28: 217-225.
- BRENT M. (1979). *La vallée des hommes fleurs*. Arthaud, Paris.
- CHASEN F. N., KLOSS C. B. (1926). « Spolia Mentawiensia; Birds ». *Ibis*, avril : 269-306.
- COLANI M. (1927). « L'âge de pierre dans la province de Hoa Binh (Tonkin) ». *Mémoires du service géologique de l'Indochine*. Hanoi, vol. XIV, fasc. I.
- CONDOMINAS G. (1957). *Nous avons mangé la forêt*. Mercure de France, Paris.
- Conservation International Indonesia (2002). *Conservation concession, A case study from Siberut Island*. Technical report, Jakarta.
- CRISP J. (1799). « An account of the inhabitants of the Pogy Islands lying off Sumatra ». *Asiatic Researches* 6: 77-91.
- DESCOLA Ph. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris, Bibliothèque des sciences humaines.
- DUFF R. (1970). *Stone Adzes of Southeast Asia*. Canterbury Museum Bulletin 3, Christchurch.
- DUGAST S., 2002. « Modes d'appréhension de la nature et gestion patrimoniale du milieu ». In : COMIER-SALEM M.-C., JUHÉ-BEAULATON D., BOUTRAIS J., ROUSSEL B., *Patrimonialiser la nature tropicale. Dynamiques locales et enjeux internationaux*. IRD Éditions, Paris, coll. Colloques et Séminaires : 31-78.
- FELDMAN J., CARPENTER B., WIGGERS F., WENTHOLT A. (1999). *Mentawai Art*. Archipelago Press, Millet, Singapour.
- FJALLAND J. (1999). *Pigs or Patchouli ? Cash crops and socio-economic change in South Siberut*. Mém. Géographie, université de Roskilde.
- FORESTIER H. (2003a). « Les butineurs d'îles, d'Asie en Océanie. Des premiers Austronésiens aux premiers Océaniens ». In : D. GUILLAUD, Ch. HUETS DE LEMPS, O. SEVIN (eds.), *Îles rêvées, territoires et identités en crise dans le Pacifique insulaire*. PUPS, Paris : 27-53.



FORESTIER H. (2003b). « Des outils nés de la forêt. L'importance du végétal en Asie du Sud-Est dans l'imagination et l'invention technique aux périodes préhistoriques ». In: FROMENT A., GUFFROY J. (dir.), *Peuplements anciens et actuels des forêts tropicales*. IRD Éditions, colloques et séminaires, Paris: 315-337.

FORESTIER H., DRIWANTORO D., SIMANIUNTAK T., GUILLAUD D. (2006). « Archaeology of the rain forest in Siberut (Mentawai archipelago, West Sumatra). The paradox of lithic and vegetal technology in past and present times ». In T. Simanjuntak (ed.), *Austronesia Diaspora and the Ethnogenesis of people in the Indonesian archipelago*. Jakarta, LIPI: 119-128.

FORESTIER H., SIMANIUNTAK T., GUILLAUD D., DRIWANTORO D., WIRADNYANA K., SIREGAR D., DUE AWE R., BUDIMAN (2005). « Le site de Tögi Ndrawa, île de Nias, Sumatra nord: les premières traces d'une occupation hoabinhienne en grotte en Indonésie ». *Compte Rendu Palevol* 4: 727-733.

FOX J. J. (1995). « Austronesian societies and their transformations ». In: P. BELLWOOD, J. J. FOX, D. TRYON, *The Austronesians. Historical and comparative perspectives*. Canberra, ANU, Research school of Pacific and Asian studies: 214-228.

GOLSON J. (1977). « No room at the top: agricultural intensification in the New Guinea Highlands ». In J. ALLEN *et al.* (eds), « Sunda and Sahul », *Prehistoric studies in Southeast Asia, Melanesia and Australia*. Academic Press: 601-638, Londres.

HENLEY T. (2001). *Living Legends of the Mentawai*. Baan Thom Publishing, Bangkok.

KRUYT A.C. (1923). « De Mentaweiers ». *Tijdschr. Ind. Taal-, Land-, en Volkenkunde* 62: 1-188.

LELIÈVRE O. (1992). *Mentawai: la forêt des esprits*. Anako /Peuples du Monde, Paris.

LEMONNIER P. (1999). « La chasse à l'authentique. Histoires d'un âge de pierre hors contexte ». *Terrains* 33, sept. 1999: 93-110.

LEROI-GOURHAN A. (1973). *Milieu et technique*. Albin Michel, Paris.

LINDSAY Ch., Schefold R. (1992). *Mentawai Shaman: Keeper of the rain forest*. Aperture, New York.

LOEB E.M. (1929). *Mentawai Religious Cult*. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology 25: 185-247.

LOEB, E.M. (1928). « Mentawaian social organisation ». *American Anthropologist* 30: 408-433.

LOEB, E.M. (1972) [1935]. *Sumatra. Its history and people*. Oxford Univ. Press, Kuala Lumpur.

LOGAN J. R. (1855). « The chagalegat or Mentawi islanders ». *Journ. Indian Arch. and E. Asia* 9: 272-305.



- MARSDEN W. (1811). *The History of Sumatra; containing an account of the government, laws, customs and manners of the native inhabitants*. J. McCreery, Londres.
- MICHON G. (2005). *Domesticating Forests: how farmers manage forest resources*. IRD – CIFOR – ICRAF, Jakarta.
- MICHON, G., FORESTA, H. (1999) « Agro-forests: incorporating a forest vision in agroforestry ». In: BUCK L. E., LASOIE J.-P., FERNANDES E.C.M. (eds.), *Agroforestry in Sustainable Agricultural Systems*, Lewis Publishers, Boca Raton: 381-406.
- MIKSIC J. (ed.) (1996). *Indonesian Heritage: Ancient History*. Archipelago Press, Singapour.
- MODIGLIANI E. (1898). « Materiale per lo studio dell'isola Sipora, Mentawai ». *Boll. Soc. Geogr. Italiana* 35: 256-299.
- NOOY-PALM, H. (1968). « The culture of the Pagai-Islands and Sipora, Mentawai ». *Tropical Man*: 152-241.
- PERSOON, G.A. (1987). « Local leaders on Siberut: a creation not yet completed ». In P. QUARLES VAN UFFORD. ed., *Local Leadership and Programme Implementation in Indonesia*. Free University Press, Amsterdam: 157-179.
- REEVES, G. (2000). *The Anthropology of the Mentawai islands*. <http://www.mentawai.org/>
- REID A. (1996). « Indonesia: Early Modern World ». In A. Reid (ed.), *Indonesian Heritage: Early Modern History*. Archipelago Press, Singapour.
- RICKLEFS M. C. (1993). *A History of modern Indonesia since ca. 1300*. Macmillan, Londres.
- RIDLEY H.N. (1926). « Spolia Mentawiensia. The flora of the Mentawai islands ». *Kew Bull.*: 56-94.
- ROOS C., ZIEGLER T., HODGES K., ZISCHLER H., ABEGG Ch. (2003). « Molecular phylogeny of the Mentawai macaques: taxonomic and biogeographic implications ». *Molecular Genetics and Evolution* 29: 139-150.
- ROSENBERG (VON) H. (1853). « De Mentawai-eilanden en hunne bewoners ». *Tijdschr. Bat. Gen. I*: 403-440.
- SALMON Cl. (2003). « A tentative interpretation of the Chinese inscription (1231) engraved on a bronze gong recovered in Muara Jambi (Central Sumatra) ». *Archipel* 66: 99-112.
- SKOG I. (1993). *North Borneo gongs and the Javanese gamelans. Studies in Southeast Asian traditions*. Université de Stockholm.
- SCHFOLD R. (1980a). *Speelgoed voor de zielen. Kunst en cultuur van de Mentawai-eilanden (Indonesië)*. Museum Nusantara, Delft.
- SCHFOLD R. (1980b). « The Siberut Project ». *Survival international review* 5/1: 4-12.
- SCHFOLD R. (1989a). « The origins of the woman on the raft: on the prehistory of the Mentawaians ». In W. Wagner (ed.), *Mentawai, Identität im Wandel auf indonesischen Ausserinseln*. Übersee-Museum, Bremen.



SCHEFOLD R. (1989b). « The meaningful transformation : the anthropological field of study, the analysis of myth and the gender perspective ». In : H. J. M. Claessen (ed.), *Variant views : five lectures from the perspective of the « Leiden tradition » in cultural anthropology*, ICA publicatie n° 84, Leiden.

SCHEFOLD R. (1991). *Mainan bagi roh : kebudayaan Mentawai*. Balai Pustaka, Jakarta.

SCHEFOLD R. (1988). *Lia, das Grosse Ritual auf den Mentawai-Inseln (Indonesien)*. Dietrich Reimer Verlag, Berlin.

SCHEFOLD R. (2002). « Art and art trade in Siberut, Mentawai archipelago. Part I: Toys for the souls-toys for the shops: Siberut art from domestic use to faking ». *Indonesia and the Malay World* 30, n° 88: 319-335.

SIMANIJUNTAK T., FORESTIER H., JATMIKO, PRASETYO B., (2005). « Gens des karsts au Néolithique à Sumatra ». *Dossiers d'Archéologie*, numéro spécial Asie du Sud-Est: 46-49.

TER KEURS P. J. (sd). *Enggano*. Original publications of the Rijksmuseum voor Volkenkunde, Leiden, 27 p. En ligne : <http://www.rmv.nl/publicaties/3enggano/e/e3.html>

THURSON H. D. (1997). *Slash / mulch Systems: sustainable methods for tropical agriculture*. ITDG Publishing, Boulder.

THIA H. D. (1980). « The Sunda shelf, Southeast Asia ». *Zeitschrift fur Geomorphologie* 24: 405-427.

WHITTEN A.J. (1982). *The Gibbons of Siberut*. Dent & Sons, Londres.

WHITTEN A.J., Damanik, S.I., Anwar, J., and Hisyam, N. (1984). *The Ecology of Sumatra*. Gajah Mada University Press, Yogyakarta.

WHITTEN A.J. and WHITTEN, J.E.J. (1985). « Tanaman Sagu dan Pengolahannya di Pulau Siberut ». In G. Persoon & R. Schefold (eds), *Pulau Siberut: Pembangunan Sosio-ekonomi, Kebudayaan Tradisional dan Lingkungan Hidup*. Jakarta: Penerbit Bhratara Karya Aksara.

WIRZ, P. (1929-30). « Het eiland Sabiroet en zijn bewoners ». *Nederlandsch-Indië Oud en Nieuw* 14, pp. 131-139, 187-192, 209-215, 241-248, 337-348, 377-397.

WWF (1980). *Saving Siberut: A Conservation Masterplan*. World Wildlife Fund, Bogor.

ZACHARIASEN J., SIEH K., TAYLOR F. W., HANTORO W. S. (2000). « Modern vertical deformation above the Sumatran subduction zone: Paleogeodesic insights from coral microatolls ». *Bull. Seismol. Soc. of America* 90, 4: 897-913.

ZIEGLER T., ROOS C., HODGES K., ABECC Ch. (2007). « Molecular phylogeny and evolutionary history of Southeast Asian macaques forming the silenus group ». *Mol. Phylogenet. Evol.* 42: 807-816.



REMERCIEMENTS

Une partie des résultats présentés dans cet ouvrage ont été obtenus grâce à l'appui du centre Unesco de Jakarta, qui a financé plusieurs missions dans l'île de Siberut. Nous tenons en particulier à remercier Philippe Delanghe, responsable du programme Culture de l'Unesco qui a ainsi appuyé notre recherche, ainsi que Giuseppe Arduino, responsable des sciences hydrologiques et géologiques, qui a été prodigue en conseils et en encouragements. Nous tenons aussi à remercier Qunli Han, responsable du programme des sciences de l'environnement (MAB), qui a manifesté un vif intérêt pour nos travaux. Nous sommes aussi grandement redevables de toute l'aide, matérielle et morale, qui nous a été apportée par les personnels de l'antenne de l'Unesco à Siberut : Andrea, Turibius, Andi, Sierlius, Yosaphat, Johan, Darmanto ; sans oublier, à Muara Siberut, Tupak Hendrikus Napitupulu qui, bien que d'origine batik, est l'un des meilleurs connaisseurs de l'île, et le Révérend Père Pio pour lequel la forêt n'a plus de secrets.

Nos remerciements vont aussi à Franck Noell, qui a participé à presque toutes les expéditions et nous a stimulés par son enthousiasme pour l'art de Mentawai. Nous devons aussi beaucoup à nos collègues du Puslitbang Arkeologi Nasional (centre indonésien de recherches et de développement de l'archéologie), en particulier au regretté Dubel Driwantoro, si doué pour le contact et le travail de terrain, mais aussi bien sûr à Ngadiran et à Budiman. Nous n'oublions enfin ni la CMA-CGM et son directeur local Jean-Charles Tassoni, ni l'Ambassade de France à Jakarta et le directeur de son service d'action culturelle Gilles Garachon, qui ont financé le travail professionnel de photographie : nous leur sommes immensément redevables car sans eux cet ouvrage n'aurait pu voir le jour sous sa forme actuelle.

Le Professeur Reimar Schefold, qui est à l'origine des connaissances ethnologiques concernant l'île de Siberut, a eu l'amabilité de lire nos rapports, et de nous encourager à les publier. Nous lui témoignons ici toute notre reconnaissance. Enfin, nous tenons à remercier Christophe Abegg, du Siberut Conservation Project, pour sa contribution dans ce livre à la connaissance de la flore, de la faune et de la paléogéographie de l'île, ainsi que pour ses photos qu'il a aimablement mises à notre disposition.

Nous remercions tout spécialement l'Institut de Recherche pour le Développement, qui a financé et soutenu les travaux dont cet ouvrage présente les résultats. Et enfin, bien sûr, l'ensemble des habitants de Siberut, véritables érudits de la forêt, pour leur accueil et leur disponibilité.

♦ Page de gauche :
Aman Telefon.





Crédits photographiques

Toutes les photographies sont de © Anna Clopet (www.annaclopet.com), sauf mention contraire.
© Hubert Forestier, IRD, base Indigo, pages 10, 12, 13, 14 haut, 15, 16, 27 bas, 30, 34, 36, 45, 72, 73 haut, 78, 82, 87, 106, 107, 108, 110, 111, 114 bas, 118, 119, 121, 127, 133, 135.
© Dominique Guillaud, IRD, base Indigo, pages 35, 54, 86 bas gauche, 104, 113, 114 haut, 116 bas, 117.
© Christophe Abegg, pages 37 haut, 38, 41, 84, 120.
© Koen Meyers, pages 37 bas, 42 bas, 86 haut, 101, 116 haut, 144.
© Tropenmuseum, Amsterdam, pages 20, 22, 23 bas, 24, 25 haut.
Laurence Billault a confectionné les cartes de ce livre.

Les organismes non-gouvernementaux à Siberut



Le Siberut Conservation project est un projet international dont la vocation est de préserver et d'étudier la faune et la flore uniques de Siberut. Dans le même temps, le projet a pour objectif de promouvoir le développement socio-économique des populations locales, et de fournir une alternative durable à l'exploitation forestière commerciale, qui menace gravement les écosystèmes de la région.



PASIH (Perkumpulan Siberut Hijau) est un organisme non-gouvernemental constitué en communauté qui vise l'équilibre entre le développement socio-économique et la conservation des ressources naturelles sur l'île de Siberut. Les menaces environnementales auxquelles l'île de Siberut est confrontée nécessitent une approche holistique et proche du peuple. Le développement et la conservation de la biodiversité doivent se fonder sur la sagesse locale et les principes de développement durable, et prendre en compte les valeurs socio-culturelles, économiques et écologiques des gens de Siberut.

Les lecteurs peuvent consulter le site de l'Institut de recherche pour le développement à l'adresse : **www.ird.fr**

La production éditoriale de l'IRD est présentée à l'adresse : **www.editions.ird.fr**

Directrice éditoriale / Marie-Alexandre Perraud
Suivi éditorial / Béatrice Cordonnier et Muriel Villebrun
Photogravure / Pays d'Oc (Montpellier, France)
Impression / IGS (Tolède, Espagne)

© IRD – Romain Pages Éditions, Sommières, octobre 2008.
Tous droits de traduction, reproduction ou représentation intégrale ou partielle sont réservés pour tous les pays.

Dépôt légal / octobre 2008
N° ISBN / 978-2-84350-292-7
N° ISBN IRD / 978-2-7099-1652-3

Indigo, la banque d'images de l'IRD peut être consultée à l'adresse : **www.ird.fr/indigo**

IRD Éditions
Institut de recherche
pour le développement
Le Sextant
44 boulevard de Dunkerque
13572 Marseille cedex 02

Romain Pages Éditions
Zone de l'Arnède
BP 82030
30252 Sommières Cedex
France

Romain Pages Publishing
Lincoln house
300 High Holborn
London WC1V 7JH
United Kingdom

e.mail : contact@romain-pages.com
site web : www.romain-pages.com

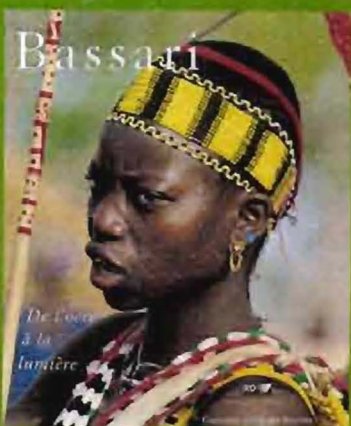
Truman Simanjuntak

Préhistorien, professeur au Pusat Penelitian dan Pengembangan Arkeologi Nasional à Jakarta où il a été longtemps le directeur du Département d'Archéologie préhistorique, il dirige actuellement le Center for Prehistoric and Austronesian Studies (CPAS) et travaille dans de nombreux chantiers archéologiques datant du Quaternaire ancien et récent dans l'Archipel Indonésien (Java, Sumatra, Kalimantan, Sulawesi...) avec des équipes pluridisciplinaires et en coopération avec des grands programmes internationaux. Il a publié de nombreux livres et articles sur les civilisations du Paléolithique au Néolithique de la Préhistoire indonésienne et du Sud-Est asiatique.

Anna Clopet

Photographe indépendante, elle a vécu à Tanger et à Londres. Après une formation aux Beaux-Arts de Florence en Italie, elle s'établit en Égypte puis à Rome, et de là se lance dans le reportage de guerre au Moyen-Orient, en Union soviétique et en Asie, où elle couvre pour *Newsweek* et *US News and World report* la plupart des conflits des années quatre-vingt et quatre-vingt dix, et photographie la plupart des personnalités politiques de l'époque. Installée depuis plusieurs années à Paris, elle se consacre à présent au grand reportage et aux photos industrielles, et collabore avec les plus grands magazines internationaux. www.annaclopet.com

Dans la même collection,
coédition IRD – Romain Pages





MENTAWAI – L'ÎLE DES HOMMES FLEURS est l'évocation en textes et en images d'une île singulière située au large de Sumatra, en Indonésie.

Siberut, l'île la plus vaste de l'archipel de Mentawai, est réputée pour ses sociétés chamaniques, sa forêt particulièrement bien préservée et sa faune unique au monde. L'ouvrage convie à un voyage au cœur de l'île, à la découverte de l'environnement, de la vie quotidienne, de la cosmogonie et de la mémoire des hommes fleurs qui ont fait sa renommée. Il apporte des éléments de réponse aux énigmes que constituent la préservation exceptionnelle de l'environnement forestier ou encore l'origine des populations actuelles.

L'originalité du texte, issu du travail de plusieurs scientifiques, notamment de l'Institut de recherche pour le développement (IRD), est d'associer différents registres d'explication : anthropologique, géographique et écologique, pour la compréhension des sociétés de l'île et de leur relation étonnante, à la fois matérielle et spirituelle, avec l'univers de la forêt.



ISBN: 978-2-84350-292-7 36 €



SIBERUT
CONSERVATION PROJECT